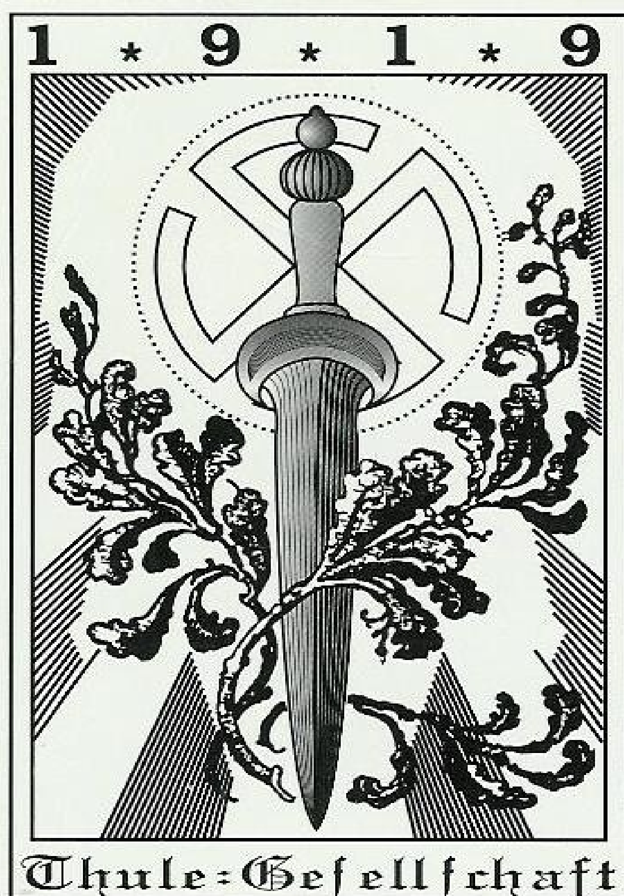
THULÉ
LE SOLEIL RETROUVÉ DES HYPERBORÉENS

Jean Mabire

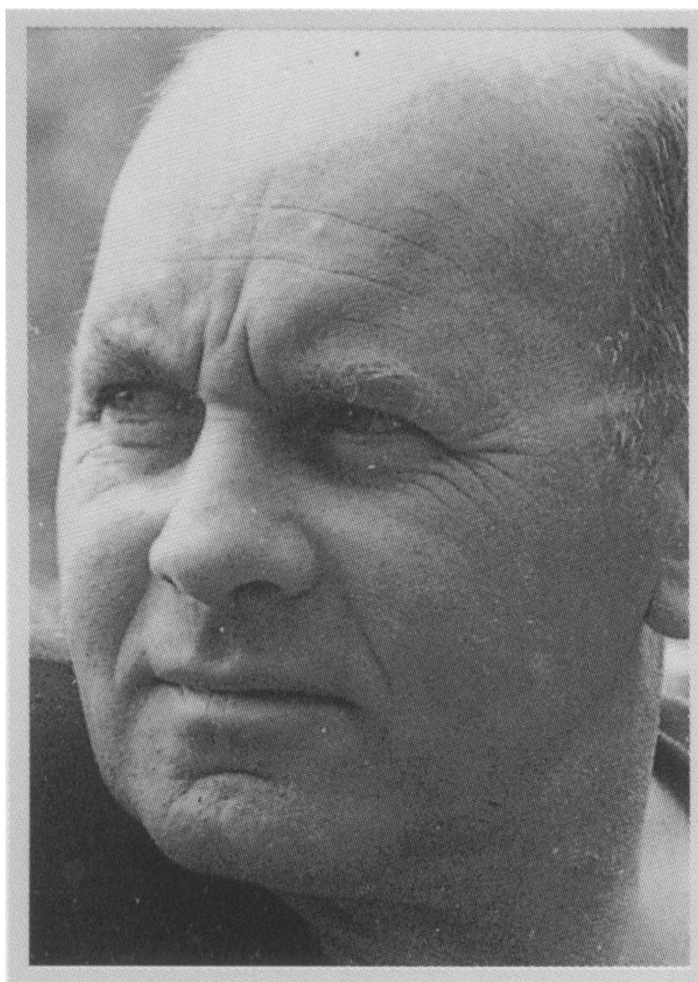


PARDÈS

THULE

AVERTISSEMENT

Le texte suivant est une version allégé du texte original de Jean MABIRE, achetez son livre



Jean Mabire - IN MEMORIAM

ᛉ 1927 - 2006 ᛦ

I.Le soleil d’ambre

Vers la mystérieuse terre du nord

Le pouvoir que contiennent ces deux syllabes *Thulé* est emplit de mystère. Il suffit de les prononcer, devant le feu qui brûle devant la cheminée, et aussitôt les yeux s'emplissent de quelques rêves surgit du fond des âges. Cinq mille ans d'errance héroïque se réduisent en un seul instant fugitif. Pour comprendre ce mythe il faut s'embarquer, s'encalminer dans les bancs de brume, ne pas pouvoir franchir ce mur gris, opaque, impénétrable, où le ciel et la mer se confond en un même instant palpable et glacial, qui barre la route et défend à jamais les mystères de Thulé.

En suivant le vol des mouettes, on part jusque sur l'île sacrée des hommes du Nord, à Héligoland, et dans les rues brumeuses de Munich, pour revenir au point de départ du découvreur antique de Thulé, la patrie de Pythéas.

Dans toute légende, on cherche une étymologie qui satisfasse au mythe. Au départ, les érudits allemand ont pensé a une origine germanique, mais sans pouvoir donné une explication digne de ce nom. On a pensé a des mots grecs tels que *Tholos*, brouillard, ou *Tele*, loin. Finalement une acceptation valable du point de vue étymologique, serait celle de Samivel voyageur et alpiniste chevronné, dans son livre *l'Or de l'Islande* il propose une origine celtique : *Thual*, ce qui veut dire la Terre du Nord.

(*De plus le mot Tulà, en sanscrit, signifie « balance ». Selon René Guénon, dans le Roi du monde, la balance au-delà du signe zodiacal évoque une constellation polaire : La Grande Ourse et la Petite Ourse ont été assimilées aux deux plateaux d'une balance. Et c'est du pôle que repose effectivement l'équilibre de ce monde. On retrouve donc le symbole nordique primordiale*.)

Thulé est donc bien le Nord, ce Nord dont nous vient toute lumière. Ce mot celtique prouvait l'étroite parenté de tous les Hyperboréens depuis la grande dispersion.

Thulé ce n'est pas seulement l'île mystérieuse découverte par Pythéas le Massaliote. C'est aussi un symbole qui recouvre toute la réalité disparue de l'antique Hyperborée et en appréhende la force tellurique.

Le premier grand historien grec connu, Hérodote, parlait déjà de Thulé, et en termes combien étranges : « C'est une île de glace, située dans le grand Nord, où vécurent des hommes transparents. »

Ce que les bibliothèques ont réussit à sauver du raz de marée chrétien nous renseigne assez bien sur le voyage de Pythéas, mais laisse encore subsister de larges bancs de brumes.

Massalia , le départ de Pythéas.

La raison « officielle » du périple entrepris par le Massaliote vers – 330 est de trouver une route maritime directe pour rapporter dans sa patrie l'étain de Cornouailles et l'ambre de la Baltique. Ceux qui dirigeaient la Cité trouvaient que les transports par terre, à travers le continent celtique, obéraient vraiment par trop leur négoce. En ce IVème siècle avant notre ère, la puissance de Massalia s'étend de Monaco à Péniscola en Catalogne. L'ambition lucrative rongeait Massalia et la grande cité gardait l'ambition de régler un jour ses comptes avec Carthage, sa rivale.

Mais l'esprit de négoce n'explique pas tout. Les Archontes qui gouvernent aristocratiquement la ville, se demandent s'il n'existe pas , vers la mer libre et Le Nord, quelque continent mystérieux, dont le contrôle leur donnera la puissance matérielle et aussi spirituelle .

Rêves transmis par la seule tradition d'une terre mystérieuse et sacrée, où serait né le peuple source. Les hyperboréens sont bien davantage imaginés comme des ancêtres que comme des contemporains.

A voir revivre les Massaliotes, de ce siècle de splendeur, on commence à comprendre que l' Orient n'était pas perçu par eux comme le berceau de leur race, mais au contraire, comme l'ennemi. La séculaire rivalité avec les Carthaginois actualisait le choc de deux mondes antagonistes. Grâce à Pythéas et à ses compatriotes, on peut comprendre que dans l'Antiquité, voici deux millénaires et demi, entre le déclin d'Athènes et le règne de Rome ce que nous appelons aujourd'hui le Nord et le Sud délimitaient les extrêmes d'une même aventure humaine. On peut alors supputer que cavaliers Doriens et marins Massaliotes, devenaient alors, les descendants direct des Hyperboréens.

La navigation de Pythéas s'inscrit ainsi, à qui connaît l'origine commune des peuples d'Europe, dans le cycle de l'Eternel retour. Comme Alexandre qui a renoué le lien solaire unissant autrefois les montagnes de Macédoine aux plaines de l'Indus. Massalia veut, à son tour, apporter le poids de son génie maritime à cette redécouverte des liens du sang et de la foi.

« Autour de l'océan » un journal de bord mutilé.

Le récit intégral du voyage de Pythéas et la carte qui l'illustrait ont été brûlés lors de l'incendie criminel de la bibliothèque d'Alexandrie par les chrétiens, sous la direction de l'évêque Théophile. Celui-ci voulait réduire par le feu les païens réfugiés à l'intérieur du « serapeum », ce qui nous prive de deux des documents les plus précieux.

Du journal de bord de Phythéas, on ne connaît que le titre : « *Autour de l'océan* ». Quelques fragments ont été conservé par Strabon. Mais le commentaires de cet érudit, qui vivait au début de notre ère en Cappadoce et qui n'a jamais franchi les limites de sa cité. Apparaissent aussi suspects que les volumineux ouvrages de tous ces polygraphes qui écrivent toujours les mêmes fables venimeuses sur cette « mystérieuse et inquiétante » Société de Thulé de 1919. Car déjà dans l'Antiquité, le goût du sensationnel et de l'équivoque faussait l'information.

D'autres témoignages - mêmes indirects – peuvent cependant servir de guide. Dans son *Journal de bord de Pythéas de Marseille*, un écrivain, Ferdinand Lallemand, s'est livré à une véritable enquête littéraire et archéologique : il a pu alors restituer ce qu'il nomme, avec un bel élan « Un merveilleux Pont du Vent posé sur la route des Baleines. » Il fait appel aux textes de Cosmas Indicopleustês, de Denys le Périégète et de Pline l'Ancien. Il a lu le livre publié par le Suédois Arvedson en 1824 et conservé à la bibliothèque d'Upsal ; il a connu le Marseillais Gaston Broche, professeur à l'université de Gênes et auteur d'une thèse capitale sur Pythéas.

Pythéas veut un navire solide et rapide. Quilles de chêne, bordés recouvert de plomb, éperon de bronze. Sa pentécontore (navires habituels des expéditions guerrières et des traversées hauturières des marins grecs) peut naviguer à la rame et à la voile. Comme le feront dans un millénaires les « drakkars » des Vikings , que l'on doit, d'ailleurs, appeler « snekkars » ou « Knorrs ». La pentécontore est conçue pour naviguer dans les mers du Nord, affronter les glaces, brumes et les brusques rafales de vent furieux, qui creusent soudain des précipices dans la mer. Le Massaliote place son expédition sous le patronage d'Apollon, le dieu du soleil qui apparaît bien, comme un frère méridionale de Balder.

L'extraordinaire voyage de Pythéas

Commence alors le long voyage vers Thulé. Le navire de Pythéas franchit les colonnes d'Hercule et affronte la mer libre. Il croise au large des côtes d'Ibérie, fait voile d'une seule volée de Galice en Armorique. Il arrive à l'île d'Ouessant et met le cap plein Nord sur la Cornouailles britannique. Il cingle ensuite vers les îles Cassitérides, qui sont sans aucun doute les Scilly. Pythéas est arrivé au cœur du pays de l'étain. Puis il décide de longer les côtes de la (grande) Bretagne. Au bout de deux

mois de navigation, il se trouvent au cap Orcas, aujourd'hui Duncansby Head. Ainsi arrivés au pays des Pictes l'équipage croit qu'il a enfin atteint le but de leur voyage. Pythéas demande alors a ces barbares s'ils sont à la fin du monde. Les guerriers aux bracelets de bronzes et aux torses peints lui répondent que au delà, de l'océan qui se prolonge a perte de vue vers le Nord, s'étend une île étrange où seul peuvent aborder ceux qui ont le cœur pur.

Pythéas poursuit donc sa route plein Nord, il longe les îles Orcades qu'il laisse à tribord. Puis il dépasse le îles Shetland, il les situe « au larges des terres germaniques », alors que l'île d'Unst, la plus septentrionale des Shetlands, se trouvent à mi-chemin de l'Ecosse et de la Norvège. Pythéas navigue ensuite vers les îles Féroé, la pentécontore les dépasse et les laisse lentement disparaître derrière elle.

Cela fait donc six jours, que Pythéas et ses compagnons ont quitté le cap Orcas, à l'extrémité septentrionale de l'Ecosse. Et enfin ils aperçoivent à nouveau la terre.

Aucun marin n'est jamais revenu pour dire ce qui se trouvait sous une telle latitude. Si les hommes veulent un jour retrouver le monde des hyperboréen et devenir semblables aux dieux, c'est vers le Nord qu'ils doivent border les voiles.

A la rencontre du Septentrion et de l'Occident, ne meurt plus le soleil.

L'ile du soleil et de la vie.

Pythéas le massaliote reste donc le seul navigateur connu de l'Antiquité qui soit allé jusqu'à Thulé. On imagine mal aujourd'hui la somme de connaissances et de courage qu'il a fallu pour arriver jusqu'à la l'île mystérieuse des hyperboréens. Le mythe de Thulé c'est aussi, cette grande saga maritime, cet affrontement de l'homme avec l'océan et avec la peur : Pythéas donne à la légende sa véritable dimension.

Cette île mystérieuse, beaucoup on voulut la situer avec précision sur la carte, sans d'ailleurs, très bien comprendre que *l'Ultima Thulé* reste, même au temps de Pythéas, un symbole spirituel, bien plus que géographique.

Identifier Thulé a longtemps préoccupé géographes et historiens. On peine à comprendre les hésitations où les erreurs de tous ceux qui ont essayé de situer Thulé ailleurs qu'en Islande. Car bien que fragmentaire, le témoignage de Pythéas sur cette découverte est capital.

Selon lui Thulé se trouve à six jours de navigation du pays des Pictes. Apparemment il a mis sept jours Pour couvrir les milles kilomètres qui séparent les caps pyrénéens du Roussillon et le détroit de Gibraltar. Le trajet de l'Ecosse à l'Islande, par les Iles Féroé, représente environ la même distance de mille kilomètres. Pythéas situe par ailleurs, Thulé, au nord de la Grande-Bretagne. Son trajet l'amène obligatoirement vers l'Islande.

D'autres hypothèses, quelque peu fantaisiste, pour situer Thulé ont été imaginé, allant des Iles Féroé, à l'île d'Iona, situées à l'est des Hébrides, à Unst, l'île la plus septentrionales des Shetlands, à Ouessant, au large de la petite Bretagne. Héligoland, la sentinelle des côtes de Frise. Il y'a aussi la Thulé de Fridtjof Nansen, qui la situe, dans son livre *Nord i Takeheimen,* sur la côte occidentale de la Norvège. Mais il semblerait que le navigateur norvégien c'est quelque peu laisser guider par le chauvinisme national, plutôt que par l'analyse du parcours maritime de Pythéas.

Mais il faut comprendre que Thulé l'Ultime, n'est pas Thulé l'Unique : spirituellement Thulé reste une île sacrée, comme Iona pour les Celtes et Héligoland pour les Germains. On ne pourra jamais découvrir, la vraie localisation de Thulé. Car on peut dire que plusieurs îles méritent le nom sacré de Thulé.

Le « poumon de la mer » au-delà du cercle Artique.

Géographiquement et si l'on suit la logique maritime, toutes les hypothèses autres que l'Islande semble fausse.

D'après les récits de Pythéas, l'identification Islande / Thulé est fort probable. Persuadé d'avoir navigué plein nord, le Massaliote, serait donc arrivé a la pointe nord-est de l'île. La montagne qu'il a aperçue, « si haute au-dessus de l'eau », ce serait alors l'Oster Jökull, fort bien défini par les instructions nautiques, dans une description semblable à celle de Pythéas : « Il existe, à quelque distance de sommet, un mamelon noir, le Gvödnarstein, où, par un phénomène physique inexpliqué, les neiges et les glaces ne séjournent jamais. Par temps clair, on peut le voir à plus de trente lieues au larges. »

Ensuite Phytéas aurait accomplie le tour de l'île, en utilisant les courants polaires. C'est au cours de ce périple septentrional qu'il voit les « poumons de la mer » et les brumes du bout du monde.

Il navigue alors dans un élément étrange : « Ce n'est pas de la glace dure, ce n'est pas de l'air, ce n'est pas de l'eau. » Cela peut-être une définition, de ce que les géologues donnent du « pack » ce mélange d'eau et de « floes » ou glace flottante, que l'on peu rencontrer au-delà du cercle Arctique qui, précisément coupe l'Islande. C'est, peu être, ce que Pythéas a franchi.

Thulé découverte, Pythéas semble avoir atteint le bout du monde. Il a franchi le cercle Arctique. Au delà, vers le pôle, ce n'est que brouillard, glace, néant. Thulé restera pour longtemps la dernière terre septentrionale reconnue.

D'où ce nom même d'*Ultima Thulé*. Pythéas inaugurait donc une extraordinaire voie maritime qui ne sera pas reprise de sitôt. Il avait été marqué à jamais du signe du vrai soleil.

A la recherche du pays de l'ambre roux.

Le but de son voyage était avant tout, d'atteindre le pays où se récolte l'ambre. La précieuse et odorante fossile exerce sur les Hellènes une sorte de fascination, qui ne peut se comparer qu'à celle de l'or. L'ambre conserve son caractère magique. Il reste vivant et divin.

Pythéas met le cap sur la Norvège, il veut atteindre le pays des Bergues, là où les montagnes plongent à pic dans la mer. Etrange et sauvage contrée, où les sapins et les vagues forment le décor des fjords. Mer et Terre à jamais confondues.

Pythéas et son équipage abordent un village de pêcheurs. Là sera l'actuelle Bergen.

Pour poursuivre sa route vers le pays de l'ambre, Pythéas cherche à nouveau un pilote. Un homme du pays, aux yeux clairs et à la barbe blonde, offre ses services au Massaliote. Il le guidera vers l'île de l'ambre qu'il appelle *Aba-Alo*.

L'île de l'ambre sera atteinte après une longue navigation dans un décor de falaises, d'îlots, de détroits.

Là encore, surgit une longue polémique entre tous ceux qui ont essayé d'identifier *Aba-Alo* :

Il y a *Vendsyssel,* une des îles de l'archipel danois. *Bornholm* en Baltique ou *Héligoland* en Mer du Nord.

Vendsyssel coiffe la péninsule du Jutland, dont elle est séparée par un étroit bras de mer. Cette région fascine par son rôle capital dans l'histoire de notre monde ; des centaines de sépultures, entourées de pierres levées, en témoignent encore. Ce prodigieux cimetière est en réalité, le véritable berceau de l' Europe et le Jutland a vu partir, à la conquête des océans et des royaumes,

les plus hardis de tous les fils d'Hyperborée.

La première hypothèse : Pythéas a franchi les détroits du Sund, qui sépare le Danemark de la Scanie, et a pénétré fort avant en Baltique. Il aurait pu ainsi découvrir l'île de Bornholm, puis celle de Gotland, au cœur de la « Méditerranée du Nord ».

La seconde hypothèse semble plus séduisante : Pythéas n'aurait pas franchi les détroits du Sund et serait resté a croiser sur l'actuel Dogger Bank des pêcheurs de la mer du Nord. Alors Alba-Alo, c'était Héligoland.

Alba-Alo apparaît déjà comme une seconde Thulé. C'est la véritable « capitale » de ce pays de l'ambre, qui se situe sur la côte ouest du Jutland et du Slesvig. Les Allemands appellent encore Bernsteinstrand ce littoral de la mer du Nord et il existe sur la côte du Danemark une localité du nom de Glesborg, ce qui signifie la ville de l'ambre.

L'historien maritime Jacques Mordal, qui a consacré un livre à Héligoland, rappelle que l'île porta successivement les noms de Albacia (ce qui ressemble à Aba-Alo), Balcia, Basileia, Austeravia(de l'Allemand *Auster*, huître), puis Glessaria, où se retrouve la racine Gles, ambre, comme dans Glesborg.

(Ce nom mystérieux d'Alba-Alo, ne peut-il pas se rapprocher de celui d'Avallon, ou Abalon, qui désigne, dans le légendaire irlandais, « l'île blanche », où l'on ne voit jamais la mort. Certains voudraient voir dans ce mot Avallon le mot Kymrique « Afal » qui signifie pomme. L'île sacrée serait donc « l'île des pommes », ce qui fait songer aux légendaires Hespérides , où Hercule obtint les pommes d'or en gage d'immortalité.

Pou d'autres, l'île d'Avallon n'est autre que l'île d'Apollon. On retrouve alors le symbole « solaire » de ce dieu dorien dont les sœurs viennent pleurer des larmes d'ambre dans l'île sacrée. Ce qui nous ramène en mer du Nord où en Baltique. Il se peut alors que Aba-Alo soit Avallon ou Albacia, c'est à dire Héligoland .)

Après soixante-quatre jours de voyage, Pythéas regagne sa patrie. Jamais, le long des quais de Massalia, on n'aura vu navire aussi superbement lesté. L 'étain et l'ambre, lui assurent la fortune. Mais ce qui lui assure à jamais la gloire, c'est la découverte de Thulé.

Thule décrite par les ecrivains de l'antiquité.

Aussitôt va naître, autour de ce voyage, une prodigieuse curiosité. Pour soulever un tel élan de foi , il fallait donc que le Massaliote eût découvert, avec Thulé, quelque vérité essentielle ! Désormais, au retour d Pythéas, l'île du bout du monde est entrée dans la légende. Son existence tangible, va renforcer singulièrement le mythe.

Même si Strabon dans sa *Géographie* traite à plusieurs reprise, le Massaliote de menteur. Il ne peut s'empêcher de citer l'essentiel de son récit : « Pythéas dit que les parages de Thulé, qui est la plus septentrionale des îles britanniques, constituent la dernière (des régions habitables) et que là le cercle décrit par le soleil au solstice d'été est identique au cercle arctique. »

Dans son *Histoire naturelle*, Pline l'Ancien, va également citer Pythéas et évoquer son voyage à Thulé : « Au jour du solstice, le soleil s'approchant d'avantage du pôle du monde et décrivant un cercle plus resserré éclaire d'un jour continu, pendant six mois, les terres qui sont sous lui, et il y'a inversement nuit continue lorsque le soleil, passe de l'autre côté de la terre, et c'est ce qui se passe dans l'île de Thulé… »

Ainsi dès la plus haute Antiquité, Thulé devient l'île *solsticiale* par excellence. Elle ne va plus cesser, pendant plusieurs siècles, de hanter les historiens, les astronomes et les poètes. Un mythe est en train de naître, qui rejoint la légende des Hyperboréens et constitue la genèse même de la

profonde unité européenne, exaltant son origine dans le Nord ancestral.

Denys le Périégète n'hésite pas à célébrer en vers grecs, les mystères de l'île sacrée dans sa *Description du Monde* :

« Par une longue route, plus loin,

Fendant de son entrave l'Océan,

L'île de Thulé, sur un bon navire,

Tu réussiras à l'atteindre,

Thulé, où du soleil rapproché du pôle des Ourses

Jour et nuit, toujours visibles,

Se répandent à torrents les flammes. »

Le mystère de l'île du bout du monde dans la tradition oghamique

D'un point de vue mythique, on peut dire qu'il existe une parenté, chargée de tous les effluves de nos traditions hyperboréennes, entre les îles sacrées. L'Islande, dans ce contexte s'impose. Mais Iona ou Héligoland tiennent leur place dans ces légendes qui recoupent les souvenirs et les nostalgies de nos lointains ancêtres. Apollon prend place à côté des dieux solaires des Celtes et des Germains.

Le thème de l'île sacrée revient dans notre commune mythologie hyperboréenne et nul ne l'a décrit avec plus de poésie que les vieux irlandais dans la Tradition Oghamique :

Il est une île lointaine,
Tout autour resplendissent les chevaux de la mer ,
Course blanche autour de la vague écumante,
Que soutiennent quatre pieds
Brillant est le soleil, suite de victoires,
Plaines où jouent les armées,
Les bateaux luttent avec les chars,
Dans la plaine du Sud du Bel Argent ;
Des pieds de bronze sous elle,
Elle brille à travers les mondes délicieux,
Terre aimable à travers les mondes de vie,
Où pleuvent un grand nombre de fleurs…

Françoise Le Roux, qui cite ce texte dans un essai sur les *Iles au Nord du Monde,* rappelle que cette terre porte des noms variés, tels Tir nan-Og, La terre des jeunes, Tir nam-Beo, la Terre des Vivants, Tir Tairngiri, la Terre des promesses.

La place des îles dans notre antiquité païenne est très importante, car ces îles ont été, tout naturellement le refuge des druides face aux invasions romaines, comme plus tard seront en mer Baltique Œsel ou Rühnö dans le golfe de Courlande, face aux attaques chrétiennes. Ce sont des *centres spirituels* ou encore des *centres traditionnels.* Ici les morts retournent à l'état de primordialité ; et les sages par contre deviennent détenteurs de secrets ou de mystères.

L'initié constitue-lui aussi une sorte d'île de science et de sagesse au milieu du flot des ignorants.

DU MYTHE DE THULE AU MYSTERE DE L’ATLANTIDE

Le symbole de se rapprochement entre Thulé et l’Atlantide se retrouve dans un texte du XII ème siècle. Honorious Augustutodunensis évoque l’Île Perdue « qui se cache à la vue des hommes, est parfois découverte par hasard, mais devient introuvable dès qu’on la cherche. » Ici Thulé l’ultime devient Thulé l’inaccessible.

Plutarque dans *De facie in Orbe lunae* situe aussi l’île, par delà l’Islande, « Chronos, le dieu de l’âge d’or, sommeille sur un rocher brillant comme l’or même, où des oiseaux lui apportent l’ambroisie ». Il précisait que se rocher se trouvait au delà des îles Fortunées, « plus loin vers le Nord » .

En s’embarquant pour Thulé, dans le sillage de Pythéas, on découvre l’Islande, qui reste depuis le temps de l’ Edda et des sagas, la terre sacrée des Hommes du Nord. Il ne reste plus qu’a essayer de découvrir l’origine même de la mystérieuse race aux yeux clairs et au cheveux d’or.

Les Textes de Platon.

Dans le *Timée* Platon fait raconter par Critias le Jeune cette « légende historique ». Critias la tient de son grand père Critias l’Ancien, qui la tient lui-même de Solon, le philosophe itinérant. Quant à Solon il doit cette révélation a des prêtres égyptiens. Cela fait une demi-douzaine d’intermédiaire et on imagine le travestissement que subit la vérité historique. Aussi l’Atlantide entrera t’elle dans l’Histoire comme un mythe et non pas comme un fait, comme un mystère et non comme une réalité.

Solon « le plus sage des sept sages », entend parler en Egypte des grandes catastrophes naturelles et de la destruction de cités entière par le feu et par l’eau. Selon ses interlocuteurs, les survivants de ces cataclysmes ne sont souvent que des illettrés et des ignorants ; leur héritiers ne savent plus ce qui c’est passé dans l’ancien temps. Les Egyptiens, qui rapportent ce choses, affirment alors au voyageurs hellène que les Athéniens, ont jadis anéanti une puissance qui voulait conquérir l’Europe l’Asie et l’Afrique. Elle venait d’une île située dans la mer Atlantique.

L’erreur de Platon est de faire remonter ce gigantesque combat à huit ou neuf mille ans. Mais la description qu’il donne de l’Atlantide reste d’un singulier pouvoir d’évocation :

« Une île se trouvait devant le passage de colonnes d’Hercule.Cette île était plus grande que l’Asie (mineure) et la Libye réunies. Dans cette îles de l’Atlantide des rois avaient formé un empire grand et merveilleux. Ils tenaient la Libye jusqu’à l’Egypte, et l’Europe jusqu’à la Tyrrhénie. Or cette puissance avait décidé de conquérir tout le bassin méditerranéen, mais Athènes vainquit les envahisseurs. Mais dans le temps qui suivit, il y’eut des tremblement de terre effroyables et des cataclysmes. Même l’île de l’Atlantide fut engloutie. »

Un nouveau dialogue de Platon le *Critias*, va lui aussi évoquer le mythe de l’Atlantide. Lorsque les dieux ce sont partagés la Terre, c’est Poséidon, le dieu de la mer qui reçut l’île de l’Atlantide. La race des Atlantes proviendra de son union avec une fille de l’île Clito. De ce couple naîtront dix garçon, l’aîné, Atlas deviendra le premier roi de l’Atlantide.

Dans ce texte Platon décrit avec une grande précision l’île des Atlantes. Il décrit ensuite minutieusement les installations hydrauliques de l’île, alimentées par une source d’eau froide et d’eau chaude. Parmi les ressources dont dispose le roi Atlas, la plus extraordinaire est un mystérieux métal, l’orichalque, « le plus précieux après l’or des métaux qui existaient en ce temps là. »

Il décrit aussi le cérémonial du serment et du jugement des rois. Les dix souverains fils de Poséidon, qui se partagent l’île, se réunissent tous les cinq ans dans le temple de leur père. Ils sacrifient des taureaux au sommet d’une colonne d’orichalque. Une fois les taureaux égorgés, ils remplissaient de

sang un cratère et aspergeait d'un caillot de ce sang chacun d'entre eux. Sur la colonne outre les lois, il y avait, gravé, le texte d'un serment qui proférait les anathèmes les plus terribles contre qui le violerait.

Et une fois la nuit venue, après avoir éteint toutes les lumières autour du sanctuaire, ils jugeaient et subissaient le jugement. La justice rendue, ils gravaient les sentences, sur une table d'or.

Le *Critias* énumère les lois de ces rois atlantes. Elles leur interdisent de prendre les armes les uns contre les autres, et leur commandent de toujours délibérés en commun, et de laisser, en toute circonstances, l'hégémonie à la race d'Atlas.

Mais ces dix fils de Posséidon et de Clito l'Atlante vont épouser des femmes qui ne sont pas de leur sang. Platon décrit alors la dégénérescence de cette race royale de souche divine, avec des accents qui semblaient, soudain, annoncer les célèbres prophéties du comte Arthur de Gobineau cet aristocrate normand hanté par la décadence : « Mais quand l'élément divin vint à diminuer en eux, par l'effet du croisement répété avec de nombreux éléments mortels, quand domina le caractère humain, alors, incapables de supporter leur prospérité présent ils tombèrent dans l'indécence. »

Alors Zeus, le dieu des dieux, voulut châtier les Atlantes et ils réunit ses pairs dans leurs demeure « située au centre de l'Univers où on voit de haut out ce qui participe du Devenir. »

Le manuscrit du *Critias* se termine par une phrase à jamais inachevée : « Et, ayant rassemblé les dieux, Zeus leur dit… » Personne ne devait connaître la fin de cette tragique histoire des Atlantes. Par le *Timée* on sait seulement que l'île à été engloutie au cours d'une fantastique catastrophe naturelle.

Jean-sylvain Bailly, Un français « inventeur » de l'Atlantide hyperboréenne

Les thèses soutenues par Jean-Sylvain Bailly, dans ses *Lettres à Voltaire sur l'Atlantide de Platon,* on le double mérite de la logique et de la clarté. Né à Paris en 1736, il se passionnera pour les belles lettres et l'astronomie. Il entre alors en correspondance avec Voltaire. Député aux états généraux, il préside la Constituante lors de l'assemblée du Jeu de Paume, et devient le premier maire de Paris. Mais il reste un modéré et sera finalement guillotiné en 1793. Sa carrière d'homme politique, en ces temps troublés de la Révolution, a, sans conteste, fait oublier le plus original de son œuvre : cette recherche fiévreuse de l'Atlantide et de la race primitive de l'Hyperborée.

Pour Bailly il ne saurait y avoir de doute. Il rapproche le pays des Atlantes et le jardin des Héspérides, citant Appollodore : « Les pommes d'or enlevées par Hercule ne sont pas, comme quelques-uns le pensent, dans la Lybie, elles sont dans l'Atlantide des Hyperboréens. ». Il affirme avec force dans une de ses lettres à Voltaire : « Ce n'est pas de l'Orient qu'est venue la source des Lumières, c'est l'Occident qui a produit les druides et les précepteurs du monde… Toute les fables nous ramène vers le Nord. Celle de Phaéton y est lié par la production de l'ambre jaune, par le fleuve de l'Eridan qui va perdre ses eaux dans l'océan septentrional. Tous les travaux d'Hercule, vrais ou allégoriques, y ont été exécutés ou inventés. Le jardin des Hespérides est près du Pôle. J'avoue que cette conclusion est surprenante… » Ainsi va naître en plein siècle des Lumières, cette idée nordique, dont un astrologue français se trouve le premier « inventeur ».

Jean-Sylvain Bailly croit à l'unité du mythe primitif européen et rattache ainsi l'île Ogyvie d'Ulysse à l'Atlantide. N'est-elle pas habitée par Calypso, la fille du sage Atlas ? L'astronome, ami de Voltaire, rappelle aussi que c'est un authentique Hyperboréen, Abaris, qui apporte à Lacédémone le culte de Proserpine et bâtit son temple. L'origine nordique des Spartiates ne faisait donc aucun doute. Bailly connaît bien sa mythologie classique et il évoque pour Voltaire l'histoire de Borée, roi des vents du Nord, qui enleva Orythie, dont il eut trois fils : Atis, Vili et Wei.

Il raconte aussi l'histoire des tables d'airain apportées à Délos depuis les montagnes Hyperboréennes. Délos pour lui, est l'image de Basilée, la « roïale ». On retrouve à la fois la

capitale des Atlantes, dont parle Platon, et l'île sacrée, découverte au large des terres germaniques par Pythéas. Et à laquelle Pline donne le nom d'Osericta, ce qui n'est pas tellement loin du nom allemand primitif d'Héligoland : Austeravia.

Mais la localisation matérielle de l'Atlantide semble importer assez peu à Jean-Sylvain Bailly, qui situe la terre sacrée du Nord en Islande, au Groenland, au Spitzberg ou en Nouvelle-Zemble, indifféremment.

LA QUÊTE D'UNE TRADITION PRIMORDIALE

La thèse de Jean-Sylvain Bailly, qui faisait de l'Atlantide Hyperboréenne le centre primitif de la civilisation, ne parvint pas totalement à vaincre le scepticisme de ces contemporains. Plusieurs personne n'hésite pas a prendre le contre-pied de Bailly. Anton Cadet affirme en 1785, que l'Atlantide est bien « atlantique » et que les Canaries et les Açores restent les dernières épaves visibles du royaume englouti. Quant à Brory de Saint-Vincent en 1803 s'ingéniera a trouver d'étranges similitudes entres les civilisations du vieux Monde et le nouveau, entre l'Egypte et le Mexique.

La Fable tenace de l'île entre deux continents.

Cette théorie devait connaître un beau succès. En 1874, le Français Roisel tente de donner une interprétation métaphysique au mystère de l'Atlantide, par l'étude des symboles religieux sur les deux rives de l'océan Atlantique.

Désormais l'idée était lancée et elle fera fortune. Qu'on compte deux ou trois millénaires de différence chronologique entre la civilisation égyptienne et amérindienne, ne semble pas préoccuper les défenseurs de cette thèse, qui recevra en 1882 le renfort l'homme politique américain Ignatius Donelly dans *The Antediluvian World* . Cet historien amateur soutient et accrédite la thèse d'un mystérieux continent situé en plein cœur de l'océan atlantique et hautement civilisé.

L'ennui pour les partisans de cette thèse c'est la contre-attaque des océanographes. Le Suédois Hans Petterson, de Göteborg, a publié en 1948 : *Atlantide et Atlantique*. Pour lui il n'y a aucun doute « Un continent Atlantide dans l'océan Atlantique est un cadavre géophysique qu'aucun géologue ne peut rappeler à la vie. ».

Cette fiévreuse recherche avait pourtant mobilisé nombre de savants et d'imposteurs. Comme le prétendu petit-fils d'Henry Schliemann, qui affirmait dans un article du *New-York American*, vers 1912, avoir trouvé la clef de l'énigme au Tibet, à l'aide d'un mystérieux manuscrit.

En 1922, un savant germano-bohémien, du nom de K.G. Zschaetz, prétendra même dans son livre *Atlantis, die Urheimat der Arier*, que le continent disparu ne pouvait être que la patrie primitive de ces fameux *Aryens* dont parlait temps le comte de Gobineau. L'Atlantide s'identifiait à l'Asgard, la demeure des dieux nordique, et se situait en Asie, alors considéré comme le berceau des Indos-Européens. Ce Zschaetzch avait bien mis le doigt sur la liason évidente entre l' Atlantide et l'Hyperbor ée, mais il se laissa emporter par une passion raciale, qui, a force de vouloir trop prouver, ne prouvait plus grand-chose.

Pourtant, si l'Atlantide était mystérieuse, voir inexistante, pour certains spécialistes modernes. L'Hyperborée n'en demeurait pas moins une certitude. Hérodote, Diodore, Virgile, Pline, ou Ptolémée ne la prenait pas eux, pour un pays légendaire mais pour une réalité, assez bien localisée au Nord du monde qu'ils pouvaient appréhender. Ils y voyaient le pays de l'âge d'or, dont la nostalgie ne cessait de tourmenter les humains, toujours incliner à regretter « un bon vieux temps ». Les Anciens parlent de l'Atlantide avec des larmes dans la voix, comme certains folkloristes évoquent aujourd'hui les coiffes du temps de Louis-Philippe.

Quand le récit mensonger représente la vérité…

-

Cette immense nostalgie ne s'explique pas sans une réalité historique. Ces mythes de Thulé, de l'Hyperborée, de l'Atlantide possédaient, un étrange pouvoir de « mobilisation », ils incarnaient une force proprement religieuse.

La résurgence de ces mythes paraît donc normal à une époque où l'Europe commence singulièrement à vaciller sous le coup des idées révolutionnaires et des découvertes scientifiques. Les Hommes ne peuvent se passer de mystère, au déclin du Christianisme va correspondre à une étrange montée des sectes, et autres forfanteries. Le phénomène semble s'accélérer de nos jours, où le chaos s'accroît dans l'Eglise et dans toutes les structures dites à tort « traditionnelles » dans notre morne société industrielle. Les piliers s'écroulent. Phénomène d'autant plus irrésistible que les contestés sont devenu contestables et qu'ils sont les premiers à perdre confiance en eux-mêmes. Les bonimenteurs et les magiciens triomphent. L'Atlantide tiendra sa place dans les hantises de tous les anciens croyants désorientés par cette mort inéluctable de Dieu que leur annonçait Nietzsche.

Dans ce Chaos et cette décadence, les anciens dieux reviennent en force et les vieux mythes reprennent une vigueur exceptionnelle. Ce qui peut effectivement nous réjouir, puisque le passé n'est jamais que la jeunesse.

Les traces du royaume originel disparu, étaient visibles derrière tous les grands événements historiques de la très grande antiquité européenne. Et non pas comme le prétendait la Société Théosophique de Mme Blavatsky et de Rudolf Steiner retrouvable par l'occultisme.

Les cavaliers doriens n'avaient pas surgit du néant pour apparaître soudain sur les rivages ensoleillés de la mer Egée. Ils venaient du Nord et des côtes de l'ambre. Ils appartenaient au monde de l'Hyperborée. L'Atlantide avait été pour les anciens ce que devait devenir le Graal pour tout le Moyen-Age.

La tradition atlanto-boréenne nous apprend quel est le véritable nom de notre patrie. Elle brille de tous les feux du soleil. Et pourtant elle se situait dans le Nord. Cette unee religion qui possède aussi ces mystères. Mais Thulé est depuis la plus haute Antiquité, une terre du soleil invaincu : *Thulé ultima a sole nomen habens*.

« L'intervention » de Julius Evola, le maudit.

-

On pourrait présenter son œuvre comme une « Kabbale fasciste ». Mais l'action politique avant et pendant la dernière guerre, importe peu, au regard de sa contribution à l'analyse de notre temps et à la connaissance de notre passé. Que ce grand souffrant solitaire, paralysé sur son lit depuis sa blessure de 1945 jusqu'à sa mort en 1974, fut un maudit et, comme le dit *l'Encyclopédie de l'Inexpliqué*, « un apôtre de la contre-culture » importe assez peu.

De la lecture de *Révolte contre le monde moderne*, on ne doit pas sortir évolien. Mais on peut utiliser le code civil sans être Bonapartiste. Ce livre semble assez bien éclairer la route de l'Hyperborée.

Pour le grand chercheur italien de la Tradition, il ne paraissait pas impossible que ce « paradis perdu » dont rêvaient les anciens, en le nommant Atlantide ou Thulé, se trouvât au pôle Nord. Evola n'était pas le premier à l'affirmer et rejoignait l'intuition de Jean-Sylvain Bailly :

« La localisation du centre ou siège originel de la civilisation « olympienne », dans une région boréale ou nordico-boréale devenue inhabitable correspond à un enseignement traditionnel fondamental que nous avons exposé ailleurs, avec des données justificatives a l'appui. Une *tradition Hyperboréenne*, dans sa forme originelle «olympienne » ou dans ses résurgences de type

« héroïque », se trouve à la base d'actions civilisatrices accomplies par des races qui, durant la période s'étendant entre la fin de l'ère glaciaire et le néolithique, se propagèrent dans le continent euro-asiatique. »

Guillaume Postel, originaire de Barenton, qui vécut au XVIè siècle et mourut dans les prisons de l'Inquisition, a écrit dans son *Compendieum Cosmographicum* : « Le paradis se trouve sous le pôle Arctique ». Et qu'était le paradis pour le clerc d'origine nordique, si ce n'est la transposition mystico-théologique du souvenir de la patrie primordiale ?

L'explication du « polaire » en valait une autre. Le Nord devenait ainsi le centre suprême du monde et l'archétype de toute « domination » au sens supérieur du terme. Dans toutes les traditions indo-européennes, des souvenirs concordants parlent de cette terre, devenue mythique par la suite, en rapport avec une congélation ou un déluge

L'origine polaire des Hyperboréens.

Certes on ne peut pas accepter les conclusions de Julius Evola sans réserve, ni sans méfiance. Pourtant son explication par les voies du traditionalisme semble beaucoup plus cohérente, que tout ce qui à été dit sur le sujet jusqu'ici., et qui situait invariablement l'origine de notre civilisation dans quelque fabuleux proche orient.

Les glaces du Pôle satisfont bien davantage que tous les sables du désert. Ce passage rejoint ce qui est dit dans la religion nordique primitive, du moins telle qu'elle est dévoilée en partie par les textes de l'Edda et d'innombrables témoignages archéologiques : « Nous ne reviendrons pas sur cette manifestation de la loi de solidarité entre causes physiques et causes spirituelles, dans un domaine où l'on peut pressentir le lien intime unissant ce qui, au sens le plus large, peut s'appeler « chute »_ à savoir la *déviation* d'une race absolument primordiale_ et la *déclinaison* physique de l'axe de la Terre, facteur de changements climatiques et de catastrophes périodiques pour les continents. Nous observerons seulement que c'est depuis que la région polaire est devenue déserte, que l'on peut constater cette altération et cette disparition progressive de la tradition originelle qui devait aboutir à l'âge du fer ou âge obscur, Kali-Yuga, ou « âge du loup » (Edda), et, à la limite, aux temps modernes proprement dits. »

A partir de l'hypothèse boréale qu'avait proposé Julius Evola, on arrive tant bien que mal à reconstituer une chronologie acceptable. Cette race boréale primitive s'était donc mise en mouvement. « Porteurs du même esprit, du même sang, du même système de symboles, de signes de vocables, des groupes d'Hyperboréens (venus du Pôle) atteignirent d'abord l'Amérique du Nord et les régions septentrionales du continent européen. » Puis une seconde vague d'Hyperboréens se serraient avancés, quelques milliers d'années plus tard, vers l'Amérique centrale et surtout vers ce continent mystérieux qui devrait être un jour englouti. Ce sont ces Hyperboréens « atlantes », constituant un centre de civilisation à l'image du berceau polaire originel, qui auraient peuplé l'Atlantide de Platon…. Cette « race » nordico-atlantique aurait ensuite essaimé en Amérique méridionale et en Europe occidentale. Cela se passait à la fin de l'époque glaciaire .

Quant à la race purement nordique, directement issue du Pôle hyperboréen, et établie en Europe septentrionale, elle aurait alors accompli une immense migration de la Scandinavie en Asie, où l'on situe à tort le « berceau » des Indo-européens. Dans leur long voyage, les Hyperboréens devaient même atteindre la Chine et l'Afrique ainsi que l'attestent des mégalithes isolés.

L'Atlantide nous conduit ainsi à la civilisation mégalithique des menhirs, des cromlechs et des dolmens. On découvrait ainsi les peuples « à la hache de combat ». Les Hyperboréens sont donc passés de l'âge d'or à l 'âge d'argent. Et ainsi on arrive tout naturellement à la troisième ère, à l'âge du bronze. Evola le nomme l'âge titanique, sans cesser de le relier à l'Atlantide. D'après cette migration reconstituée, on peut peut-être enfin mieux appréhender, pourquoi les Héllènes croyaient

que les dieux étaient nés de la mer. Ils avaient surgit du monde nord-atlantique. Le Pôle, le Soleil et la Mer : voilà une Trinité qui vaut tous les monothéismes.

Cela peut-être tenu pour une chronologie, ou plutôt un enchaînement historique : il y'a le Pôle - ce qui paraissait possible ; l'Atlantide ce qui paraissait probable ; Thulé - ce qui paraissait certain.

L'aventure des « Hyperboréens », ce peuple que les anciens croyaient supérieur et d'origine divine, courait sur des dizaines de millénaires. Mais il devait désormais s'incarner en une époque préhistorique précise, celle de l'âge du bronze.

De l'Atlantide à l'âge du bronze

Paul Le Cour à travers les numéros de sa revue *Atlantis*, s'attachait à une tradition qu'il nommait à juste titre, « atlanto-boréenne ». Il établissait une totale identification entre les Atlantes et les Hyperboréens. Il à écrit : « Il est probable que la civilisation la plus anciennement connue date de la découverte du bronze, que l'on attribue précisément aux Atlantes ». La Quête de Thulé conduit alors sur le peuple de l'âge du bronze, après une escale dans l'Atlantide. Une Atlantide qui paraît ainsi de moins en moins mythique.

L'alliance du cuivre et de l'étain a permis la fabrication d'un métal vite devenu légendaire. Pour l'histoire de notre monde, le bronze a plus de valeur que l'or. Et il porte encore aujourd'hui le nom mystique d'airain. Les hommes du Nord ne devenaient –ils pas des dieux en devenant forgerons ? Ainsi, les Nibelungen apparaissaient singulièrement évocateurs d'une réalité originelle.

On retrouve aussi Pythéas. Il était partit à la recherche d'une voie maritime pour rapporter l'étain. Le plus grand gisement se trouve aux îles Cassitérides, qui sont sans doute, Les Sorlingues ou Scilly, à l'extrémité occidentale de la Cornouailles britannique. Quant au cuivre , il n'est pas rare en Europe et l'île sacrée de Héligoland reste une véritable « mine de cuivre » à ciel ouvert.

L'île de Thulé n'était pas l'Atlantide, mais une « colonie » une étape, une « marche » des Hyperboréens. Une autre « colonie »se trouvait à Héligoland.

Cela accrédite les découvertes du pasteur Jürgen Spanuth et sa théorie de *l'Atlantide retrouvée.* Le monde avait connu plusieurs vagues de conquérants hyperboréens. Le récit de Platon « télescopait » l'aventure de la grande race des hommes blonds aux yeux clairs. Ceux que les Egyptiens appelaient « les peuples de la mer » ne venaient pas de l'Atlantide « atlantique », mais de l'Atlantide « scandinave », ou plus exactement jutlandaise.

Les preuves existaient. Tout autant que Pythéas , c'est désormais Spanuth qui montrait le chemin de Thulé.

Heligoland, haut lieu atlante

-

Quand le pasteur archéologue Jürgen Spanuth prétendit, peu après la dernière guerre, avoir enfin localisé d'une manière certaine l'Atlantide, il fut accueilli avec un scepticisme qui frisait le mépris et même la haine. Il prétendait situer l'île des atlantes en mer du Nord, il justifiait ainsi toutes les théories septentrionales, plus ou moins discréditées pour avoir été utilisé à tort et à travers par les nazis.

Le pasteur Jürgen Spanuth était né en 1907, d'origine montagnarde autrichienne, il avait étudié à Vienne, Berlin , Kiel, avant de professer la théologie, l'histoire ancienne et l'archéologie à Wiener Neustadt. Pasteur de la petite ville de Bordelum, en Frise du Nord, non loin de la frontière danoise, il devait utiliser ses loisirs pour rechercher les traces de l'Atlantide.

Mais faute de moyens financier, il n'avait jamais réussi, à poursuivre, les fouilles sous-marines, au large d'Héligoland. Ces fouilles sous-marines auraient, selon lui, totalement confirmé ses thèses. Le problème de Spanuth, vient peut-être du fait qu'il n'est jamais parvenu à organiser l'indispensable battage publicitaire autour de ces découvertes. Pourtant, sa démonstration restait d'une glaciale objectivité.

La réalité atlante à medinet habou.

Jürgen Spanuth s'est livré à une critique minutieuse du texte de Platon. Il a surtout eu l'idée de remonter à la source et de se rendre en Egypte, là même ou Solon avait entendu, de la bouche des prêtres-historiens, le récit de l'invasion des Atlantes. Le pasteur va alors découvrir, dans les gravures et sur les tablettes du temple de Médinet Habou la clé de l'énigme atlantéenne. Le temple de Médinet Habou a été construit par Ramsès III, qui régna dans les années 1200 à 1168 avant notre ère, ce temple fut appelé autrefois « le temple du grand No-Amun de Thèbes ».

Grâce aux documents qu'il a découverts, le pasteur Spanuth commence par dater la terrible catastrophe dont parlait Platon dans le *Timée*. Il date le formidable événement vers : – 1220 . L'éruption du volcan de l'île Théra dite aussi Santorin, située à une centaine de kilomètres au nord de la Crête dans la mer Egée, provoquera des dégâts fantastiques dans toute le monde méditerranéen. « Les fouilles faites en Grèce, en Crète et à Chypre, en Asie Mineure, en Mésopotamie, en Syrie et en Egypte ont montré que toutes les villes, colonies, palais, temples avaient bien effectivement été détruit vers 1220 av. J.C par des tremblements de terre violent suivis de terribles incendies. » Cette éruption volcanique a été la plus puissante depuis l'ère glaciaire.

Les recherches archéologiques ont confirmé le récit, que l'on croyait légendaire, de Platon. Le pasteur Spanuth, s'il attache une importance capitale à l'éruption volcanique de Thêra se refuse, certes, à confondre cette île avec l'Atlantide. Toutes les précisions du récit de Platon excluent la possibilité de situer l'Atlantide en Méditerranée ou même en mer Egée. L'île engloutie se trouve à l'extérieur des colonnes d'Hercule.

Après sa disparition, nous dit d'ailleurs Platon, la mer comporte de nombreux hauts-fonds qui rendent la navigation impossible, ce qui n'est pas le cas au large de la Grèce où le relief montagneux provoque des reliefs marins accentués. Quant au cône volcanique de Thêra, il ne peut pas être assimilé à la plaine fertile dont parle le *Critias* …

Les deux grands courants des « peuples de la mer » en mediteranee.

Peu après cet immense cataclysme, les « peuples de la mer », dont parlent les Egyptiens et que Spanuth identifie aux Atlantes, venu du Nord, se sont heurtés aux Athéniens. « De nouvelles populations envahirent la Grèce entre 1220 et 1200, après les catastrophes naturelles, au cours de la Grande Migration, appelée autrefois migration « dorienne »ou « égéenne ». Elle occupèrent tous les états grecs, les îles égéennes, la Crête et Chypre ; Seules Athènes et l'Attique ne purent être prises car les Athéniens se défendirent victorieusement derrière « l'enceinte de Pelasgia » et sauvèrent leur liberté. »

Les Atlantes vont alors attaquer l'Egypte. Cela se passe sans conteste vers l'an 1200. Les textes sur papyrus et les représentations murales permettent de restituer les grands événement de cette époque : Il existe à Médinet Habou environ dix mille mètre carrés de textes et de dessins muraux encore lisibles. L'égyptologue américain Breasted écrit : « On y voit les hordes des peuples du Nord et de la mer combattant contre les mercenaires de Ramsès III.

Le grand mérite de Spanuth sera de comparer les gravures du temple de Médinet Habou avec les découvertes archéologiques de l'âge du bronze en Europe septentrionale. La parenté paraît évidente.

Epées » à langue de carpes », casques à cornes, bateaux à proue et poupe « à tête de cygne », boucliers ronds, chars de combat à roue pleine, coiffure du style « couronne à rayons. »

Les peuples de la mer qui attaquent l'Egypte et vont subir une effroyable défaite navale sont incontestablement les Atlantes dont parle Platon.

Comment les Atlantes sont-ils venus jusqu'en Egypte, sur les rives méridionales de la mer Méditerranée, dont veulent tant exclure certains « chercheurs » aveuglés par une exclusive passion antinordique ?

Pour Jürgen Spanuth, il ne s'agit pas d'une simple expédition militaire, mais d'une véritable migration de population. Les Atlantes ont émigré du Nord originel par la mer, avec leurs bateaux à tête de cygne, et par terre, avec leurs chariots à roue pleine. En descendant vers les pays du Sud, ils se divisent en deux grands courants.

L'un par la Grèce, subit un grave échec devant l'Acropole d'Athènes, mais réussit à occuper la Crête et à s'en servir comme « base militaire », d'où les Atlantes vont rayonner dans toute la Méditerranée orientale. Ils occupent Rodhes puis Chypre, mais ne cherchent pas à s'emparer des îles du nord et du centre de la mer Egée.

Un autre courant des peuples venus du Nord descend toute l'Italie, après être passé par le col du Brener. On trouve indiscutablement les traces de ces Atlantes dans la vallée de Val Camonica, où plus de sept mille dessins rupestres s'apparentent étroitement, par la technique de gravure et les motifs, à ceux retrouvés dans la province de Bohuslan en Suède. Les Atlantes continuent leur longue marche vers le sud. Ils arrivent en Sicile. Désormais, l'Egypte se trouve encerclée par les Nordiques qui l'attaquent à la fois par la Lybie et par la Syrie.

La démonstration de Spanuth, montre que les Atlantes, dont parlent les prêtres égyptiens à Solon et les peuples de la mer, que décrit Ramsès III, se confondent. Ils sont « les peuples septentrionaux qui ont leur patrie dans la mer du Monde, au nord, où règnent sur beaucoup d'îles et partie du continent. »

A la recherche de la patrie primitive des Atlantes

Les Anciens ont donné différents noms aux peuples que nous appelons aujourd'hui « Aryens » ou mieux « Indo-Européens ». Ils sont nommés ainsi, tour à tour : « Peuples du Nord », « Atlantes », « Peuples de la Mer », « Hyperboréens ».

Ils semblerait même possible d'identifier, avec plus de précision ces « Nordiques ». Les textes égyptiens parlent des « Phrs » que les Hébreux appellent « Phelestim » ou Philistins, et que certains spécialistes identifient aux Frisons, des « Sakar » qui sont sans doute les Saxons, et des « Denen » que l'on peut identifier aux Danois.

Ces guerriers venus du Nord pour attaquer les Egyptiens sont donc des « pré-vicking ».

Ce qui paraissait frappant chez les Atlantes dont les papyrus égyptiens nous restituent les plans et les batailles, c'est leur confiance en eux. Les Egyptiens croient qu'ils révèrent un dieu de la jeunesse, de la Force et du Soleil, qui n'est autre que le futur « Apollon Hyperboréens » des Hellènes, et le Balder de la mythologie Nordique.

Mais leur lointaine patrie ne survivrait pas non plus à une catastrophe naturelle. Ramsès III rapporte « leurs villes furent englouties dans la mer » et le récit de l'Atlantide dit : « l'île Basileia sombra dans la mer et disparut. »

L'identification des Atlantes et des peuples de la mer, en ce Xè siecle avant notre ère, ne constituait que la préface de la démonstration du pasteur Spanuth. Son véritable but restait de localiser l'Atlantide et sa capitale Basileia.

Selon lui ce que les Anciens désignent par « en dehors des colonnes d'Héraclès » veut dire aussi bien au nord qu'à l'ouest du détroit de Gibraltar. « Les peuples de l'Antiquité avaient une image géographique du monde très différente de celle que nous connaissons aujourd'hui, ils pensaient que la Terre était un disque autour duquel coulait le Grand Cercle de l'eau (en égyptien : « sin wur »). Ce cercle terrestre, divisé en deux demi-cercles, nord et sud, se trouve partagé en neufs arcs, dont le neuvième se trouve tout à fait au nord. Là se situe l'île des Atlantes, ce que les Grecs nomment la colonne du Nord « stele boreiros », ou colonne d'Atlas, le porteur du monde.

On a retrouvé, selon Spanuth, une représentation de cette colonne nordique du ciel sur une cassette en ivoire du tombeau de Toutankhamon. Elle ressemble étrangement à l'arbre de Vie des anciens Saxons, la colonne d'Irminsul, qui figure, gravé dans la pierre, sur le temple païen de plein air des Externsteine près de Detmold.

L' océan Atlantique tire son nom du dieu Atlas qui se confond avec le roi Atlas, le fils de Posséidon et de Clito. On doit donc chercher la mer Atlantique non pas à l'emplacement de l'actuel océan mais là où les Anciens plaçaient Atlas, le porteur du ciel. Toute la tradition antique, aussi bien hellénique qu'égyptienne, s'accorde à situer la colonne du ciel sous l'étoile polaire. Homère situe, sans hésiter, Atlas au pays des Hyperboréens et le décrit au nord du monde. Selon le poète de l'*Odyssée*, le jour et la nuit se rencontrent à l'extrême nord.

Pythéas racontera à son retour de Thulé, ce qu'il avait vu : « Les Barbares m'ont montré où le soleil se couche pour dormir. » Cette phrase est une des rares que Strabon a réussi à sauver du récit original du grand voyageur massaliote.

L'île de l'ambre jaune, capitale du continent englouti.

Le pays où, selon la légende de Prométhée enchaîné, séjournent Atlas et les vierges hyperboréennes, apparaît, avant tout, comme le pays de l'ambre. Pour Jürgen Spanuth, l'ambre hyperboréen n'est autre que l'orichalque atlante. C'est la matière qui après l'or « représente la plus haute valeur pour les hommes de l'époque ». L'ambre jaune, que les Grecs nomment « elektron », se trouve sur les côtes de la Baltique et de la mer du Nord, surtout sur la côte occidentale du Jutland au foyer d'origine des peuples hyperboréens.

Pythéas avait naguère découvert l'île de l'ambre. Aba-Alo, Electris, Héligoland et Basileia pouvaient-elles se confondre ? C'est une île dans la mer, avec des bancs de sables… Selon Spanuth, il s'agirait bien de la capitale des Atlantes, qui fut engloutie vers le XIIIè siècle avant notre ère, pour ressurgir vers le VIIIè ; « phénomène souvent observé pour des îles englouties sur la côte occidentale du Schleswig-Holstein ».

Le géographe grec Marcellus écrit, d'ailleurs : « Les habitants des îles dans l'océan du Nord avaient conservé le souvenir de l'Atlantide transmis par leur ancêtres ; une grande île qui avait existé autrefois dans cette région et avait dominé pendant de nombreux siècles toutes les autres îles de la mer extérieure ; cette île avait été consacrée à Poséidon ; elle avait été un jour envahie par la mer et détruite. »

Cette île sacrée de l'ambre jaune et du cuivre ne peut se situer que dans la baie sud-est de la mer du Nord, à un jour de navigation de l'embouchure du fleuve Eridan, qui n'est autre que l' Eider. Comme dans le récit de l'Atlantide de Platon, la navigation y est rendue très difficile par la présence des hauts-fonds.

Ce qui paraissait fantastique dans cette localisation, c'était l'existence d'une liaison mer du Nord et mer Baltique, par l'Eider, la Treene en amont et la Schlei en aval. Ainsi, coupé a sa base par un véritable bras de mer, le Jutland tout entier était naguère une île. Après la disparition de Basileia, capitale des Atlantes, surgit le « mur de brisants » de Lunden, qui devait contraindre l'Eider à se jeter à près de cent kilomètre plus au nord et modifier profondément la carte hydrographique du

pays de l'ambre. Après la catastrophe de 1200, tout le paysage va être changé.

Vert, Blanc, et Rouge les couleurs d'Héligoland.

Le texte de Ramsès l'Egyptien parle d'un pays saint : « neteraa », et Platon utilise un terme similaire : « chora hiera ». Le terme égyptien et le terme hellénique ont la même signification, celle de terre sacrée. Adam de Breme, qui vécut au XIè siècle de notre ère, appelle, lui aussi, l'île de Héligoland « terra sancta ». On ne peut, cependant, pas croire à l'identification de l'île actuelle et de la capitale des Atlante, si minutieusement décrite dans le *Critias*, avec ses enceintes concentriques. Mais Héligoland pouvait fort bien se confondre avec ce rocher dont parle Platon et qui « se dresse très haut et à l'air d'être découpé au couteau ». Constitué de « roche rouge, blanche et noire », nous dit le texte du philosophe grec, il domine la plaine ou s'étend la capitale des Atlantes, avec le palais des dix rois et le temple dédié à leur père Poséidon.

Dans le vieux symbolisme héraldique, le noir s'apparente souvent au vert et au bleu. On retrouve alors, dans la description de Platon, ces couleurs mêmes dont parle un vieux proverbe de la Frise du Nord :

Grün ist das Land

Weiss ist der Strand

Rot ist die Kant

Das sind die Farben von Helgoland.

« Verte est cette terre, blanche est cette plage, rouge est cette falaise. Ce sont les couleurs d'Héligoland. »

La sagesse populaire des Frisons retrouvait, pour évoquer le rocher sacré, les termes mêmes dont s'était naguère servi Platon ! Héligoland se trouvait, au temps de Pythéas à une journée de voile de la côte de l'ambre et de l'embouchure des fleuves. Il ne faut plus aujourd'hui que trois heures aux paquebots blancs chargés de touristes pour naviguer de Cuxhaven à l'île sacrée des peuples de la mer du Nord.

Cette une mer peu profonde, où d'invisibles chenaux serpentent entre les bancs de sables. On retrouve le paysage décrit par Platon dans le *Timée* : « cette mer est encore de nos jours inexplorable et infranchissable, en raison de couches de limon très gênantes que laissa l'île disparue » et dans *Critias* : « Il s'est formé des hauts-fonds impraticables, au point d'empêcher les navigateurs qui veulent se rendre de la mer de l'autre côté, de poursuivre leur route. »

LES VISITEURS DE L'AUBE

Tout ce que l'on devait raconter, on ne l'avais pas appris sur les bancs de l'école ni de l'université ; On nous avais volé notre passé. La route vers nous-mêmes. Dans la grisaille des études, Babylone avait été naguère plus familière que Thulé. Nos enfants allaient grandir dans un monde qui avait volontairement coupé tout lien avec son propre passé. Notre aventure en ce siècle resterait indéchiffrable à qui ne savait ni où ni quand tout avait commencé.

La révolution néolithique, triomphe de la volonté

Il n'existe même pas un petit manuel expliquant clairement l'émergence des Hyperboréens et la

grande migration qui devait les emporter, au bel âge du bronze à la conquête de ce continent européen, que nous prétendons aujourd'hui unir. Alors que nous avons oublié ce qui a fait, voici des millénaires, son unité profonde. Tous les économistes jonglant avec le charbon et l'acier ignorent que le bronze avait été jadis le plus indestructible des alliages et le symbole même de notre antique alliance. Toute notre aventure avait la même origine, tous nos peuples avaient le même sang, toutes nos nations divisées n'étaient que les débris d'un immense empire qui n'avait d'autre loi que de savoir chaque homme maître de lui-même.

La nostalgie de l'Atlantide n'étaient que le souvenir d'une cité harmonieuse et organique. Cette cité n'était pas une quelconque capitale, fût-elle située sur une île mystérieuse, mais une forteresse invisible, que chaque peuple hyperboréen portait en lui-même, comme une image radieuse. Thulé se trouvait partout où des hommes restaient fidèles à la loi indicible que personne ne pouvait transgresser.

Pour raconter la chevauchée des Hyperboréens. Il fallait d'abord établir une chronologie. Qu'ils viennent de ce Pôle originel, dont avait parlé naguère Julius Evola, ou qu'ils surgissent du néant de l'inconnu, quelque six mille ans avant notre ère, n'empêchait pas de situer leur origine dans la grande plaine nord européenne, entre la presqu'île du Jutland, à l'ouest, et le golfe de Finlande, à l'est.

Une telle localisation pouvait sembler arbitraire. Mais sa logique interne apparaissait absolue. Faire venir les Hyperboréens du Proche-Orient allait à l'encontre de toutes les découvertes archéologiques qui devaient être volontairement occulté par tous ceux qu'anime la hantise morbide du reniement. L'Homo Nordicus semblait se tenir droit sur ses jambes sans avoir besoin de son tuteur méridional.

L'aventure nordique commençait voici huit mille ans. La volonté y tenait la première place. Passer de la cueillette et de la chasse à l'agriculture et à l'élevage représente un prodigieux bond en avant. En un sens, dans cette plaine nordique si cruelle aux paysans aux prises avec un climat impitoyable, c'était un défi qui rejoignait la légende hellène de Prométhée dérobant le feu aux dieux.

Joseph Déchellette, qui devait trouver la mort sur le front à cinquante deux ans, dès les premières semaines de la Grande Guerre, laissait une datation qui n'a jamais été réfutée. Cet érudit date de deux millénaires et demi avant notre ère les débuts de l'âge de bronze européen. Des centaines de milliers d'objets témoignent d'une activité prodigieuse et méconnue.

Ces objets n'avaient pas été fabriqués par n'importe quels hommes. Les archéologues accourraient en renfort et constataient l'identité entre une culture et une ethnie que l'on nomme hyperboréenne. Un débris de poterie ou un fragment de hache ressuscitait ainsi l'artisan ou le guerrier qui avait naguère émergé dans l'histoire, pour modeler le monde selon son goût et selon sa force. Ces crânes trouvés dans la terre d'Occident n'étaient pas, le signe de la mort, mais au contraire le signe de la vie éternelle. Ces hyperboréens n'étaient pas anéantis puisqu'ils nous avaient fait ce que nous sommes. Ces cimetières épars restaient de prodigieux témoins de la grande création.

La longue Marche des Hyperboréens vers le Soleil.

Les hommes de Thulé restaient des Visiteurs de l'aube, et il est préférable de les nommer « hyperboréens », plutôt que « aryens » ou « Indo-européens ». Le premier terme garde des relents de propagande belliqueuse et le second évoque la classification ardue des philologues.

Vers – 2500, la souche originelle hyperboréenne se fractionne et tout ces peuples se mettent, les uns après les autres, en mouvement. A l'origine de la révolution blanche, ils avaient accompli une longue Marche. La steppe et l'océan les attendaient. Ils avaient mis au point des armes de bronze qu'ils devaient lancer dans les balances de l'histoire. Ils savaient dompter des chevaux et construire des navires . L'épée, l'étalon et le bateau : le monde appartenait désormais à leur volonté.

Quand ils se mettent en marche vers des contrées moins rudes, les Hyperboréens sont peu nombreux. Dix à douze millions d'hommes, tout au plus. La population des Pays-Bas actuels. Le Midi, le Grand Midi, soudain les attire comme un aimant. Soif de terres et de batailles . Besoin irésistible de découvrir et de dominer. Désir instinctif que rend bien l'expression populaire : « se tailler une place au soleil. »

Partis d'un foyer originel que les spécialistes moderne situaient, sans hésiter, du côté de la Lituanie, les Hyperboréens vont déferler en vagues successives. Ces vagues conquérantes venues du Nord, « matrice des nations » comme disaient les Anciens, devait s'échelonner sur plusieurs siècles. Certaines vont disparaître en route ou rejoindre d'autres rameaux, certaines vont marcher sans trêve jusqu'au bout et atteindre la Chine et l'Afrique, certaines vont séjourner longtemps dans les sites intermédiaires avant de reprendre la Longue Marche.

Les Hyperboréens ont imposés irrésistiblement la loi de leur armes à ces populations subjuguées que les érudits appellent parfois en Europe les Asianniques, sans pouvoir dissiper la brume qui les entoure.

Les anthropologues s'accordent pour classer les Hyperboréens comme « Nordiques » et les Asianiques comme « Alpins », « Dinarique » ou « Méditéranéens ». N'importe quel manuel sur la population de notre continent situe ces peuples conquis sur une carte et leurs noms sont restés familiers : Basques, Ligures, Ibères, Sicules, Etrusques, Pélasges ou Crétois. Ils n'appartiennent pas au Septentrion, mais ce sont aussi des occidentaux.

Le monde « barbare » et le monde « classique « ne font qu'un.

Quand ils vont arriver en Inde et imposer leur loi, ils ne sont plus qu'une poignée, vouée à disparaître, après avoir marqué leur conquête d'une empreinte spirituelle et sociale indélébile. Mais tandis qu'ils s'évanouissent au cœur de l'Asie profonde, dans le décor grandiose des plaines que parcourent les fleuves immenses, quelques-uns parviennent à gagner les hautes vallées et vont terminer leur aventure sur le Toit du Monde. Ils ont voulut mourir plus près du soleil, retournant à la glace originelle, où leurs âmes peuvent retrouver leur plénitude.

Pourtant ceux qui ont préféré la route du Sud à la route de l'Est, vont faire retentir toute l'Europe du piaffement des sabots et du hennissement des chevaux. La chevalerie médiévale apparaissait, alors comme la dernière charge de la cavalerie hyperboréenne. A trois millénaires de distance, on retrouvais les centaures qui devaient un jour mourir à Balaklava et à Reichshoffen, dans nos guerres fratricides du dernier siècle. Nos ancêtres avaient été les plus grands « reîtres » de l'Histoire et nous restions les héritiers de ce gigantesque Cadre Noir qui avait naguère conquis la moitié du monde.

L'aventure des lointains Hyperboréens avaient été méconnue et occultée. Sur les bancs des écoles, on n'a jamais appris ce qui unissait les peuples dont les enfants d'Europe n'apprennent que les noms qu'en bâillants : « Les Thokariens, les Thraces et les Phrygiens, les Scythes, les Cimmériens, les Hittites, les Hyksos dont Jürgen Spanuth compare au Philistins…

L'histoire entre la Grèce et Rome est plus connue, mais nombreux sont victimes de cette opposition cardinale Nord contre Sud. Les hautes falaises de Héligoland appartenaient au même monde que les pentes escarpées du mont Olympe. Il n'existait plus d'opposition profonde entre le monde « classique » et le monde « barbare ». Tous deux avaient été fécondés par le même génie audacieux des Hyperboréens. Ce que illustre bien cette phrase de Dieu la Rochelle : « Un peu d'Histoire divise les Européens, mais beaucoup d'Histoire les unit. »

On retrouvait au pays des Saxons, des Jutes et des Frisons, les noms de ces peuples frères qui avaient naguère fondé la grandeur hellénique : les Ionens, les Achéens, et les Doriens, qui venaient selon Hérodote, des « terres au–delà des neiges ».

Le *courage* spartiate et la *sagesse* athénienne, sont deux vertus essentielles des Hyperboréens étroitement complémentaires, qui traverseront les siècles. On les retrouve d'ailleurs inscrites en laine rutilante sur la toile bise de la Broderie de Bayeux, célébrant la victoire des Normands à Hastings en 1066 : *viriliter et sapienter.*

LE MONDE DU COURAGE ET DE L'HONNEUR.

On ne savait finalement que peu de choses sur ces Atlantes hyperboréens que les anciens classaient bien davantage parmi les dieux que parmi les hommes. Ces peuples s'affirmaient d'abord comme des peuples de la mer. Même en se mettant en route vers les steppes et les forêts d'un immense continent, ils allaient toujours garder quelque secrète nostalgie de leurs naissance sur des rivages septentrionaux. Notre monde était né des vagues. C'est à dire finalement, de la glace. Le voyage, l'expédition maritime, la découverte, allaient longuement rester des hantises inséparables de l'esprit même de Thulé.

Des traits inscrits à jamais dans la pierre des temples.

Ces hommes de l'Hyperborée, il n'était pas si difficile de les imaginer. Tous les témoignage de l'Antiquité concorde étrangement. Quand les sculpteurs de la haute époque hellénique ont voulu représenter les dieux, ils leurs ont donné les traits des conquérants doriens. La statuaire grecque exalte la beauté nordique. La description faite par des voyageurs ou des historiens : haute taille-relative – cheveux blond ou roux, yeux très clairs, nez long et mince, menton affirmé ; se retrouve dans les bustes « classiques ». Les rois aux portiques des cathédrales gothiques ressemblent, trait pour trait, aux guerriers et aux athlètes de l'éternelle héllade. Est ce un hasard, si pendant mille ans, l'imagerie religieuse occidentale a donné au Fils de Dieu les traits les plus indiscutables du physique « hyperboréen » ? Mimétisme révélateur de la nostalgie d'une certaine image de l'homme que ce Christ souverain, avec ses yeux bleus et ses « traditionnels » cheveux blonds. Image du roi blanc si longtemps inchangée dans la ferveur populaire.

Pour restituer leur style de vie, les manuels d'Histoire, pourtant de plus en plus illustrés, n'aident guère l'imagination : on passe directement des hommes des cavernes, dont les peaux de bêtes accentuent l'aspect simiesque, à nos « ancêtres les Gaulois ». Il manque dans nos livres d'images, l'évocation de la vie à l'âge de bronze. Ces ancêtres semblent, sans doute, moins pittoresques que les chasseurs de renne ou les coupeurs de gui. Et puis les mythes à la mode n'y trouvent pas leur compte : les hommes préhistoriques sont de bon sauvages qui peuvent servir d'ancêtres à une humanité volontairement ignorante des différences d'ethnies et de cultures. Quant aux Gaulois, ils flattent toute les mesquines passions nationales et les albums de bandes dessinées d'Astérix et de son comparse Obélix sont révélateur d'un chauvinisme poussé jusqu'à la caricature. Les Hyperboréens par contre, ne peuvent que choquer ; ils nient les fausses frontières entre les Européens, mais témoignent de l'ancestrale réalité de la lutte entre le Nord et Le Sud, entre Thulé et ses ennemis.

Un monde inconnu de paysans et de guerriers

Le fait qu'il n'y ait aucune rupture entre la civilisation hyperboréenne primitive, deux ou trois mille ans avant notre ère, et le monde germanique que devait découvrir Tacite, permets de retrouver le cadre dans lequel s'est naguère épanouie l'aventure de Thulé. Ces hommes de l'âge du bronze sont à la fois des paysans et des guerriers. Deux écoles historiques n'ont cessé de s'opposer à ce sujet.

Certains ont voulu privilégier la vision du guerrier conquérant, tandis que d'autres magnifiaient le paysan sédentaire. La vérité est qu'ils auraient pu être l'un et l'autre, tour à tour selon le rythme des saisons et les pressions des famines. Le cliché du soldat-laboureur est resté célèbre et Cincinnatus offre une assez belle image, à la rude époque romaine, de l'éternel Hyperboréen qui cultive son bien et défend son fait.

Paysans, les hyperboréens l'étaient sans aucun doute. Ils ont apporté, au cours de leurs migrations, des graines d'origine nordique totalement inconnues avant eux dans les contrées méridionales. Eleveur encore plus que cultivateurs, ils rassemblent d'immenses troupeaux de moutons et surtout de bovins, ils portent aux chevaux un intérêt qui se transforme vite en culte. L'animal de trait et de selle prend un véritable caractère religieux et se trouve consacré au soleil.

Ces paysans, le moment venu, savent se battre. Ils jalonnent l'Europe de sépultures, dans lesquels ils reposent avec leurs bijoux d'or et leur épées de bronze. Ils méprisent les arcs, « armes des lâches » et préfèrent défier l'ennemi au corps à corps. La métallurgie se développe rapidement. Charpentiers, tisserands, potiers travaillent dans de véritables ateliers spécialisés. Là encore, on peut suivre les conquérants à la trace. Comme les épées « à langue de carpe », les céramiques « à décors cordé » témoignent de leur passage et de leur établissement.

La famille reste la cellule de base de cette société. Elle apparaît résolument patriarcale et étendue aux parents les plus éloignés. Il se forme ainsi de véritable clans, qui iront en s'élargissant jusqu'à constituer des tribus et des peuples. Dans cette famille, s'établit une sorte d'équilibre entre les époux. Si le père reste le protecteur des siens, la mère apparaît comme une gardienne. Elle obéit a son mari mais elle commande la famille et surtout elle éduque les enfants. La monogamie apparaît comme une règle nécessaire, la femme se trouve l'égale de l'homme. Sa moindre importance sociale est proportionnelle à sa surimportance familiale. Ce mépris de la gent féminine ne viendra qu'avec le christianisme et l'influence occidentale.

La hantise passionnée de l'individualisme et de la liberté.

L'univers des Hyperboréens tournait autour de la famille, du clans, de la tribu, du peuple. Mais leur société était telle qu'on parvenait mal à imaginer des royaumes ou même des empires.

Les Hyperboréens sont trop attachés à leur liberté pour susciter le moindre pouvoir absolu. Le souverain doit s'entourer de conseils et même d'assemblées. Le souverain reste surtout responsable. Ce système peut paraître insolite pour qui s'est habitué à l'alternative stérile de la dictature ou de l'anarchie. Le régime des Hyperboréens ni une monarchie ni une démocratie. Le seul nom qui puisse lui convenir reste celui d'aristocratie populaire, car tout repose sur la sagesse et le courage, dans la grande assemblée des hommes libres.

Ce « roi » très particulier existe dans toute l'aire de dispersion des peuples issus de l'antique monde de Thulé. On peut en trouver la preuve dans la racine désignant le mot roi chez les Indo-Européens. Cette racine identique prouve une généralisation du système dans toute l'aire de dispersion . La racine commune se trouve dans le sanscrit *rajan*, dans le gaulois *rix* et le latin *rex*, dans l'aryen *rada* (devenu l'indien moderne *raja*). La même origine se retrouve dans la désignation de la royauté et de l'Empire : *reich* germanique, *rig* indo-aryen ou *rike* et *rig* scandinave. Dans une communauté homogène, comme l'était celle du Nord primitif, le libéralisme correspond à une mentalité profonde ; elle sera, peu à peu, noyée par les brassages de population résultant des migrations lointaines, où les conquérants, en faible importance numérique, se verront lentement conquis par leurs conquêtes. Les dictatures restent toujours des phénomènes de décadence.

A l'intérieur de la communauté hyperboréenne, les droits de l'individu restent, par contre, toujours librement reconnus. L'autorité ne ressemble en rien au despotisme théocratique du Proche-Orient. Chaque homme trouve sa place naturelle, selon ses dons plus que son rang.

Pourtant cette société libertaire et relativement égalitaire se trouve répartie en trois classe qui forment ce que le spécialiste Georges Dumézil a nommé la « tripartition ». On distingue ainsi les prêtres, les guerriers et les paysans. Malgré la prééminence de la fonction sacerdotale et souveraine, on peut voir dans ce système immuable une différenciation plus qu'une hiérarchie. La couronne, la charrue et l'épée ne s'opposent pas mais assurent, ensemble, la survie de la communauté.

La morale de la lumière et la foi du soleil.

Les deux mots qui reviennent sans doute le plus souvent dans les vieilles chroniques européennes, ce sont ceux de volonté et d'honneur. L'espoir, par contre n'a pas de sens. Ce qui compte c'est d'accomplir ce qui doit être accompli et non pas ce qui doit aboutir à un succès.

On retrouve dans toute cette « morale » de l'antique Hyperborée un certains goût pour les causes désespérées, une attitude de perpétuel défi, où le goût du risque s'exaltait jusqu'à dépasser toutes les limites du possible. Les guerriers spartiates de Léonidas aux Thermopyles restent, en ce sens, de purs hyperboréens. Ce qui compte ce n'est pas le plaisir mais le devoir. Non pas la soumission à un autre que soi-même mais la liberté de s'imposer une conduite conforme à l'imprescriptible honneur de sa lignée et de son clan.

On retrouve ce même esprit chez le noble arya, l'homoios dorien, ou le yarl norvégien. Depuis l'âge du bronze jusqu'à la conversion de l'Islande au christianisme, pendant quatre mille ans rien ne semblait avoir changé dans la morale et la foi de nos ancêtres. Devant les dieux, ils restaient libre et fiers, ignorant l'humilité comme la terreur. Ils ignorent les dogmes étroits et les rites figés. Affronter le destin devient une règle de vie absolue, qui se prolonge même au-delà de la mort. Le seul « salut » reste de combattre, sans trêve et sans peur. Le Walhalla n'accueille que des guerriers.

On découvre ainsi l'opposition entre la religion des Hyperboréens et celle des Asianiques qui reste de type matriarcal. Contre les déesses de la nuit et de la lune, les dieux du Nord s'affirment à la lumière du jour et du soleil. Le sacré s'exprime dans le culte du feu et s'exalte aux grandes fêtes païennes du solstice d'hiver et du solstice d'été. Les temples ne sont pas des cavernes sombres où règnent les ténèbres, mais des enceintes sacrées, bâties sur des hauts lieux, en plein vent giflées par la pluie et brûlées par le soleil.

Le prodigieux temple du soleil nordique

Le site de Stonehenge se trouve dans la plaine de Salisbury, sur cette vieille terre du Wessex. Cette cathédrale païenne nous écrase de toute sa puissance muette. Bien sûr il fallait traduire ce langage du silence, au début du XXè siècle, il n'existait pas moins de neuf cent quarante-sept théories pour expliquer le mystère de Stonehenge.

Vers 1100, Geoffroy de Monmouth, prélat gallois, dans son *Histoire des rois de Bretagne*, qui devait donner naissance à tout le légendaire arthurien, relate que les mégalithes de Stonehenge, les fameuses « pierres bleues », furent apportées d'Irlande et transportées par Merlin l'Enchanteur. La légende n'était, certes, pas plus fausse que l'explication « historique » de l'architecte Inigo Jones, qui affirma, en 1620, que ce temple avait été, sans nul doute, édifié par les Romains. Le Dr Walter Charleton ne tarda pas a soutenir qu'il s'agissait d'une construction des Vikings danois, un millénaire plus tard, et que ce temple servait à leur élection. John Aubrey, au XVIIè siècle, fit enfin intervenir les inévitables druides. Les archéologues, depuis lors, n'ont cessé de remonter dans le temps pour dater Stonehenge.

Le cercle sacré délimite une enceinte d’un demi-hectare

Aujourd’hui, enfin, on commence à se rendre à l’évidence : Stonehenge n’a pas été bâti en un jour, ni même en un siècle. Commencé à l’époque néolithique, ce temple solaire a été modifié a plusieurs reprises jusqu’à l’âge du bronze.

Tout commence sans doute vers 2800 avant notre ère. L’aire circulaire sacrée se trouve isolée par un gigantesque fossé doublé d’un talus. Le diamètre de cette enceinte est d’environ quatre-vingt-dix mètres et ne changera plus désormais.

Pour se rendre au centre du sanctuaire de Stonehenge, il faut suivre la longue avenue d’herbe rase, bordée de fossés et de levées de terre. Etrange voie triomphale qui a survécu à l’épreuve du temps et paraît encore plus grandiose dans son dépouillement. Dans ce haut lieu de plein vent, plus aucun obstacle ne se dressait entre les hommes et le ciel où s’étiraient les dernières lueurs d’un interminable crépuscule.

A l’extérieur de l’enceinte sacrée, à quatre mètres du milieu de l’avenue, se dresse le bloc solitaire de pierre brute. En élevant ce mégalithe de plus de trente-cinq tonnes, les hommes des anciens âges nordiques n’ont voulu ni le polir ni même le tailler. Il apparaît dans toute sa rigueur élémentaire, tel qu’il fut extrait de la lointaine carrière d’au-delà de la mer. Car les énormes pierres bleues viennent de Prescelly Mountains, a plus de deux cents kilomètres de ce haut lieu, du comté gallois de Prembrokeshire !

La première pierre du temple solaire, la plus élémentaire et la plus rituelle porte le nom de Heel Stone et reste dans son isolement tragique, celle qui possède, depuis des millénaires, le « pouvoir » qui émane de cet extraordinaire ensemble. Au-delà de cette gigantesque borne, se dressent dans son alignement, deux autres pierres, à plusieurs mètres l’une devant l’autre. La « porte du temple » : deux énormes blocs, de près de cinq mètres de haut, qui ne sont séparés que par une cinquantaine de centimètres. Une fois ce porche symbolique franchi, on avance dans la grande enceinte sacrée, strictement inscrite dans une circonférence parfaite, délimitée par un fossé et une levée de terre. Enorme rempart de sept mètres de large et de deux mètres de haut, qui entoure un champ véritablement « magique » d’environ un demi hectare.

Cette levée de terre se trouve jalonnée par cinquante-six trous circulaires, distants entre eux de cinq mètres. Ils sont aujourd’hui peu visible et Aubrey, l’archéologue britannique qui les a, le premier, découverts, pense qu’il servaient à quelque culte de la Terre. Emplis de calcaire blanc, après la première période de l’histoire de Stonehenge, ils ont été à nouveau creusés pour servir de sépultures. Là reposaient des ossements humains, avec des débris d’outils et de poteries. Quatre pierres levées, les *Station Stones*, entourées chacune d’un fossé circulaire, se trouvent disposées symétriquement, non loin de la levée de terre extérieure. Elles délimitent, à l’intérieur de l’enceinte circulaire, les quatre angles d’une seconde enceinte rectangulaire.

Mais ces vestiges, qui remontent à la plus haute époque de Stonehenge, ne sont que des points de repère. Ils me conduisaient tous au cœur même du temple solaire ; vers ces pierres centrales qui, malgré les injures du temps et des hommes, constituent l’ultime enceinte sacrée de Stonehenge.

Au cœur même du gigantesque temple solaire

Le monument central a été réalisé plus tardivement, sans doute, cette fois par les hommes de l’âge du bronze. Plus de quatre-vingts grands blocs de pierre sont ainsi érigés en trois monuments concentriques.

Le cercle extérieur se trouve formé de trente pierres levées laissant entre elles un étroit passage, de moins d'un mètre. Chacun de ces gigantesques piliers pèse environ vingt-cinq tonnes. A six mètre au-dessus du sol, ils supportent l'enceinte circulaire, formée de pierres échancrées et rivées bout à bout. Plusieurs de ces mégalithes, pesant plus de six tonnes, sont tombés et gisent maintenant dans l'herbe rase, au pieds des piliers. Mais l'ensemble de cette enceinte garde encore une impressionnante majesté.

Le centre du temple solaire évoque un gigantesque fer à cheval de cinq portique, encore plus haut que l'enceinte circulaire qui les protège. Les deux piliers centraux, lourds de cinquante tonnes, projettent vers le ciel un linteau de pierre à plus de sept mètre de haut.

Tout entier placé sous le signe du soleil triomphant, Stonehenge reste à la fois un observatoire et un temple. Il témoigne à jamais des connaissances astronomiques de ses constructeurs, mais il demeure aussi un prodigieux lieu de culte. Là se sont déroulées, dans ce passé lointain, les cérémonies de fidélité au rythme des saisons.

Quand se lève l'astre de feu au solstice d'été.

Enigme de l'Histoire, sans cesse interrogée par les archéologues et les astronomes, ce haut lieu n'a cessé d'intriguer et de passionner ceux qui se veulent fidèles à leurs à leur ancêtres et à leur destin. Dans ce temple à ciel ouvert, qui n'avait pas connu d'autre dieu que le soleil, on retrouve encore quelques personnes, venus des vertes collines du Pays de Galle et des rochers roux de la presqu'île de Cornouailles, qui célèbrent le grand mariage de la terre et du feu, le grand culte tellurique de la seule force qui ne mente pas et de la seule vie qui soit éternelle.

La vie semble mourir au solstice d'hiver, mais elle renaît au solstice d'été. Stonehenge, n'est pas le témoignage d'un culte disparu, mais le point précis où pouvaient désormais s'ancrer la certitude et l'espérance, pour tous ceux qui recherchent l'esprit inaccessible de Thulé.

II.Le soleil de Fer

Lorsque l'on parle de Thulé, beaucoup évoque cette mystérieuse Société de Thulé fondée en 1918, à Munich, et qui avait, assurait-on, manipulé un caporal inconnu du nom d'Adolf Hiler. Il n 'est pas une étude sur le national socialisme qui ne fasse la part belle à la *Thulé Geselschaft* et à son grand maître Rudolf von Sebottendorff. Les amateurs de magie y trouvent leur compte, puisque l'homme était astrologue et fort versé, paraît-il, en sciences occultes.

On retrouvait dans cette histoire la vieille légende de l'apprenti sorcier ; le Fürhrer n'aurait été qu'une sorte de médium entre les mains de puissances si obscures, qu'elles apparaissaient même, à certains, extra-terrestres. Toutes les histoires de vampirisme de l'Europe centrale y trouvaient une nouvelle jeunesse et l'aventure qui devait bouleverser le monde devenait une histoire de table tournante qui aurait justement mal tourné.

Le plus dur ici, est de ne pas faire confiance, et surtout de ne pas croire, les ressorts ésotériques de l'Histoire

Que des hommes et des femmes aient décidé de rester fidèles à l'esprit de Thulé, en plein XX è siècle, semble assez extraordinaire, pour qu'on s'intéresse, un tant soit peu, à leur combat si méconnu et calomnié. Ces quelques inconnus, qui se voulaient si étrangement fidèles à l'héritage lointain des Hyperboréens, avaient-ils découvert le secret de Thulé ?

Ce qui importe, avant tout, c'est que leur aventure, ne doit pas être réduit à une simple équipée politique.

Sur les traces de la mysterieuse « Société de Thulé ».

Les hommes et les femmes de la Société de Thulé voulaient renouer avec leurs aïeux. Car la véritable religion du Nord, c'est d'abord ce lien imprescriptible, dans l 'espace et dans le temps. Ceux de la Société de Thulé voulaient s'affirmer comme différents. Ainsi, avaient-ils formé une véritable noblesse. Dans un monde qui renie ses origines et se soumet aux modes étrangères, les fils, fidèles à leurs pères lointains, devaient obligatoirement faire figure de lunatiques et de réprouvés. Ils devenaient, à proprement parler, dans tous les sens du terme, des Lucifériens. C'est à dire des porteurs de la torche de la lumière et du défi.

Ils refusaient, aux heures les plus sombres de l'histoire de leur patrie, les idoles à la mode, ils se dressaient contre la révolution égalitariste, contre la démocratie indifférenciée, contre le métissage universel, au nom des vieux dieux du Nord.

Ce qui devait ensuite surgir de leur combat n'est guère intéressant. Hitler ne devait apparaître qu'à la fin de leur histoire. Respecter la stricte chronologie devenait une loi absolue pour restituer le véritable sens de cette équipée.

L'Homme qui devait devenir, en 1933, le maître du IIIè Reich, n'appréciait guère de n'avoir pas été le premier à lever dans Munich l'étendard de sang du défi allemand. Les sbires de sa police avaient saisi, à sa seconde édition, les *Mémoires* publiées par Rudolf von Sebottendorf dès l'arrivé au pouvoir de son étrange « élève ».

Il faut dire que le fondateur de la Société de Thulé avait donné à son livre un titre qui sonnait comme une provocation : *Bevor Hitler kam…*, c'est-à-dire *Avant que Hitler ne vienne…*

Tous ceux qui ont écrit sur cette période parlent de cet ouvrage comme d'un texte introuvable et n'en font que des citations tronquées, à l'aide de documents de seconde main. Pourtant il existe un exemplaire dans les réserves de la *Bayerische Staatsbibliothek* à Munich. Dans ce livre

Sebottendorff à tendance à embellir son personnage et à fort amplifier son rôle. Mais on n'en tient pas moins le document essentiel, celui où le principal acteur de cette équipée se met en scène et évoque ses compagnons. On bénéficie, avec ce document, d'un témoignage direct et intégral.

L'étrange figure d'un « hors - la -loi » saxon.

Sebottendorff est de ceux qui résistent quand tous abandonnent, de ceux qui refusent quand tous acceptent, de ceux qui restent fidèles quand tous trahissent. Il est de ceux qui se retirent quand s'annonce la victoire et disparaissent dans l'ombre, plutôt que de voir transfiguré-leur rêves à ce moment précis où, comme le disait naguère Péguy, « La mystique se transforme en politique. »

Cet homme n'était pas seulement le grand maître d'une société ésotérique qui devait manipuler un certain Adolf Hitler. Il se situait délibérément hors de l'actualité. Il n'était pas, comme le raconte les pseudo-historiens d'aujourd'hui, une sorte de mage qui allait déclencher, par quelques passes magnétiques, l'aventure du IIIè Reich. Il était l'homme d'un autre combat. Il ne luttait ni pour une nation, ni même pour une race, mais pour un esprit.

On a longtemps crût qu'il était enfermé dans un combat politico-militaire, mais il faut comprendre qu'il n'était pas l'homme d'une idéologie mais d'une religion.

Il ne faut pas voir la Société de Thulé, comme appartenant à la « préhistoire » du nazisme. Elle se rattachait à une origine infiniment plus lointaine que le pangermanisme du début de ce siècle, et devait sauter par-dessus la parenthèse que fut la tragédie hitlérienne, pour retrouver, avec son sens profond son actualité.

Munich entre le monde nordique et le monde méridional.

Munich, fondée au XIIè siècle par Henri le Lion, duc de Saxe et de Bavière, fut un des hauts lieux de notre passé européen. Il reste dans cette ville quelque nostalgie du fondateur, cousin du fameux empereur Barberousse. L'âme de cette cité ne se résume pas aux quelques flonflons de l'Oktoberfest , quand la bière coule à flots dans la Hofbraüskeller et dans toutes les brasserie en folie.

Le plus étonnant , est que l'aventure, qui devait bouleverser le monde, se soit déroulée dans le cadre étroit d'une province paysanne, assez résolument rebelle aux grands desseins politiques. La Bavière n'est pas la Prusse, et le royaume de Wittelsbach a gardé à travers les siècles une réputation de bonhomie, qui se marie assez mal avec la vocation d'un empire. Et pourtant de Munich allait renaître Thulé…

Le destin de Munich semble déjà inscrit sur une carte de l'Europe. La capitale bavaroise se situe au carrefour du monde nordique et du monde méridional, elle appartient à cette Europe centrale, qui n'est ni tout à fait de l' Ouest ni tout à fait de l'Est. Dans une Allemagne qui échappe au cancer de la centralisation, Munich peut s 'affirmer sans rivale. Munich possède, sans aucun doute, un certain « pouvoir » et attire comme un aimant les réprouvés et les originaux. Cela sera sensible aux lendemains chaotiques de la Première Guerre mondiale. Mais le phénomène apparaît plus ancien, comme si la cité des rois de Bavière avait sauvegardé un caractère véritablement magique, auquel la présence de Richard Wagner n'avait, certes, pas été étrangère. Munich la catholique se veut aussi Munich la Teutonique. Malgré toutes les églises baroques et leurs dorures tourmentées, on y respire un air assez païen que vivifient les vents du Walhalla et de l'Olympe. Derrière le sourire des marbres grecs, conservés pieusement dans la Glyptothèque, ce n'est pas le visage du Christ qui s'annonce, mais le visage de Lucifer, le « porteur de lumière » qui se perpétue.

Terre profondément « religieuse » dans tous les sens du terme, la Bavière reste ouverte à toutes les

aventures spirituelles. Le sang bouillonne facilement, fouetté par les effluves de la bière forte, des chansons, de la bonne humeur. Le sens de la communauté, plus vifs que dans le Nord, incite les hommes à se grouper, à faire front, à lutter coude à coude. Et puis *l'Oberland* est proche, avec son esprit bagarreur. Dans ce pays, rude et naïf, de montagnards et de frontaliers, les Allemands ressentent le besoin instinctif d'affirmer une germanité, d'autant plus fièrement revendiquée qu'elle est racialement moins évidente.

<u>Dans les années les plus noires de la Grande Guerre.</u>

Tout devait commencer quand Rudolf von Sebottendorf arrive à Munich en 1917, et qu'il décide de se lancer dans l'action. La guerre n'est pas terminée. Mais pour tous les Allemands qui savent voir, elle se trouve déjà perdue. La révolution bolchévique et l'intervention américaine désignent quels seront les vainqueurs : Lénine et Wilson..

Pourtant dans l'Allemagne impériale, on se cramponne encore à la certitude de la victoire des armées du Kaiser.

Le sort des peuples ne se joue pas seulement sur le front. L'arrière devient le vrai champ de bataille. En Allemagne, les civils tiennent moins bien que ne pouvait supposer la pompeuse façade Wilhelmienne. Tandis que les meilleurs soldats du monde combattent dans les troupes d'assault, le défaitisme fait rage dans leur propre pays. On fait grève jusque dans les usines de munitions. Dès la fin 1917, une légende tenace va naître : celle du « coup de poignard dans le dos ». Les guerriers des tranchées doivent trouver des responsables à leurs misères et à leurs revers. Les coupables, se seront les politiciens, les embusqués, les agitateurs. Une étrange atmosphère de crainte et de suspicion se répand dans tout l'empire. Les vieux cadres de la monarchie ne résisteront pas à la tourmente. L'esprit mercantile, a depuis longtemps, gangrené la vieille aristocratie germanique. Les agitateurs révolutionnaires ne pourraient rien sans le pseudo-réalisme des banquiers, qui trouvent que se battre durement coûte trop cher.

Face à la contagion soviétique et face à l'intervention américaine, quelques Allemands lucides n'ont plus confiance dans le Kaiser et dans ses armées pour mener la guerre totale. C'est alors que va renaître une singulière « franc-maçonnerie inversée » qui se réclame du passé gothique et porte le nom de *Germanenorden*. Cet ordre des germains a été fondé en 1912, mais l'approche de la guerre a empêché tout essor. La mobilisation l'a ensuite privé de ses membres les plus actifs, et ceux qui peuvent continuer le combat « sur le front intérieur » sont souvent des vieillards ou des blessés revenus de l'enfer des tranchées. Pourtant à l'assemblée du solstice d'hiver 1917, les survivants de cet Ordre, dont le général von Hermerdinger se veut le grand maître, décident de reprendre leurs activités.

Le Germannenorden apparaît tantôt comme une « Société de pensée », plus ou moins maçonnique, et tantôt comme un « Ordre de chevalerie » pseudo-médiéval. C'était aussi une véritable contre-Eglise d'inspiration paganisante : ses membres prononçait plus souvent le nom de Wotan que celui de Jésus.

Mais le plus frappant à cette époque c'était leur petit nombre. L'Ordre ne devait guère compter plus que quelques centaines de fidèle, très dispersés depuis le début de la guerre.

<u>Renaissance du *« Germanenorden »* au début de 1918.</u>

L'arrivée de Rudolf von Sebotendorff coïncidait exactement avec la renaissance du *Germanenorden*. Il comprend mieux que tout autre Allemand de son temps, que la guerre n'est pas seulement militaire et économique, mais aussi « spirituelle ». Selon lui, les ennemis (Lénine et

Wilson), sont avant tout, des idéologues. Lénine et Wilson apparaissent cramponnés à leur doctrine comme à une véritable religion. La démocratie capitaliste et la révolution communiste prétendent régir le monde avec la même foi messianique. En face, les Empires centraux n'ont comme idéal qu'un pangermanisme remontant à Bismark. Guillaume II a mobilisé l'âme germanique et il bénéficie du romantisme guerrier attaché à la dynastie des Hohenzollern. Depuis la revanche de la Prusse sur Napoléon Ier, son pouvoir repose sur une idéologie politique, qui appartient au siècle dernier et se réclame du fameux principe des nationalités. Le Mythe prussien , forgé par Fichte et par Humboldt, cent ans auparavant, agonise dans les tranchées.

Sebottendorff apparaît d'emblée comme un homme étrange. Il porte une lourde quarantaine. D'origine allemande, il a longtemps vécut en Turquie et bénéficie même de la nationalité ottomane. Il se réclame davantage des tribus germaniques que de l'Empire allemand. Il remonte même a un passé encore plus ancien, qui évoque l'unité du monde nordique et la nostalgie hyperboréenne.

Sous la direction de Sebottendorff, et avec son argent, deux publications vont être créées dès 1918. La première, *Allgemeinen Ordensnachrichten,* Les nouvelles générales de l'Ordre, s'adresse aux initiés et constitue une sorte de bulletin intérieur. La seconde va bien au-delà, elle touche tous ceux que l'on nommerait ailleurs des sympathisants et qui se parent ici d'un titre infiniment plus poétique : le grade d'amitié (*Freundschaftsgrad*). Ce second périodique, dominé par la politique plus que par la philosophie, va s'intituler, *Runen*, les Runes.

Celui qui va fonder la Société de Thulé, croit qu'il faut mettre ses idées noir sur blanc avant de se lancer dans l'action. Son rêve n'est pas de fonder un parti politique, mais d'abord un société de pensée. Ces deux publications inconnues, *Allgemeinen Ordensnachrichten* et *Runen*, ne sont que des brûlots, imprimés pauvrement sur du mauvais papier de guerre. Mais elles vont mettre le feu au poudre.

L'HOTEL DES QUATRE SAISONS.

En pleine guerre, celui qui se fait appeler le « Baron », parcourt la Bavière pour rassembler les fidèles. En quelques mois, il s'affirme comme le meilleur organisateur du *Germanenorden* renaissant. Les dirigeant berlinois de L'Ordre décident de lui confier la plus importante « province » de leur association : la Bavière.

Une fois à Munich, le maître de la province de Bavière du *Germanenorden* va recourir à un moyen insolite : les petites annonces ! Il fait paraître dans les journaux de véritables offres d'emploi, où la seule rémunération proposée est bien entendu la reconnaissance de la patrie, en général, et de l'Ordre en particulier.

Le premier à se présenter sera un certain Walter Nauhaus, un sculpteur ancien élève du Pr. Wackerle. Grièvement blessé sur le front, c'est un garçon dynamique. Rudolf von Sebottendorf lui propose un arrangement :Nauhaus prendra en mains les organisations de jeunesse et éduquera les cadets dans l'esprit de l'Ordre., et le Baron regroupera les personnes plus âgées.

Organisation de la province bavaroise du « Germanenorden »

Très rapidement Sebottendorff recrute trois respectables messieurs, dont la qualité de notable n'empêche pas le profond fanatisme.

Le Dr. Georg Gaubatz, un des responsable de la *Rot-Kreuz*, préside aux destinées de l'association bavaroise de protection des oiseaux. Le conseiller Rohmeder dirige l'association scolaire *Schule Verein*. Johanes Hering a déjà milité dans le *Hammerbund* de Théodor Fritsch. Des trois c'est lui qui

semble le plus averti des doctrines secrètes de l'Ordre.

D'autres fidèle ne tarde pas à rejoindre le petit groupe. Pour pouvoir accueillir le public, il aménage un appartement de la Zweigstrasse. Les différents journaux bavarois apprennent aussi au public, par le biais des petites annonces, la tenue des assemblées de la « Loge » dont la première règle est la fidélité au vieil esprit germanique.

Il n'y a, à cette époque rien de clandestin, dans le recrutement du *Germanenorden* en Bavière. A tous ceux qui manifestent quelque curiosité pour son groupement, Sebottendorff adresse une feuille de recrutement n°1 (*Werbeblatt*). Il y fait clairement entendre que doit se constituer en Allemagne une association qui soit aussi une véritable fraternité de sang. Tous ceux qui postulent leur admission doivent en comprendre les principes, inspirés par idéologie « nationale-populaire », et remplir une étrange demande d'adhésion :
« [Je soussigné] déclare, en connaissance et en conscience, que moi et mes ancêtres, ainsi que mon épouse et les ancêtres de mon épouse, n'ont pas dans les veines du sang d'une race étrangère… »

Ainsi, c 'est chaque postulant qui décide de lui-même s'il appartient ou non à la grande famille des héritiers de Thulé. Il remplit sa propre déclaration de pureté du sang (*Blutbekenntnis*). Il reçoit alors la Werbeblatt 2, la seconde feuille de recrutement où il découvre une image symbolique du dieu Wotan, ainsi que l'insigne secret de l'ordre : la roue solaire.

Il reste encore au futur Frère à minutieusement remplir un long questionnaire et à l'adresser à Sebottedorff, accompagné d'une photographie.

Une fois le postulant accepté, le Baron leur accorde le grade d'amitié (*Freundschaftgrad*) en personne. Mais ce n'est que le premier, au sein de la hiérarchie secrète de l'Ordre.Le postulant prête alors serment de fidélité au Maître de la province bavaroise du *Germanenorden*, Fidélité à sa personne, à un groupe et plus encore à sa Doctrine.

Une cérémonie marque son entrée dans la nouvelle communauté, et Sebottendorff ne manque jamais d'adresser au nouvel impétrant et aux témoins qui l'accueillent, quelques paroles symboliques :
« Ainsi, vous revenez parmi nous. Vous faites votre retour parmi votre communauté. Vous retrouvez Thulé. Avec nous, vous rejoignez l'Empire invisible et éternel de nos ancêtres du Nord. »

<u>Rendez-vous dans les salons de l'hotel des quatres saisons.</u>

De nouveaux adhérents ne cessent de rejoindre le petit groupe et les locaux de la Zweigstrasse deviennent trop petit. Le Baron décide de louer une salle plus vaste. Il trouvera ce qu'il cherche, dans la Maximiliamstrasse, une des principales rues de Munich, dans l'hôtel des Quatre saisons (*Vier Jahreszeiten*),qui est de réputation internationale, son nom paraît aussi comme une véritable rencontre symbolique : toute la religion des Hyperboréens était naguère fondée sur le rythme des saisons.

Pour Sebottendorff il vaut mieux répandre des idées que des réunions publiques, car l'atmosphère s'alourdit en Bavière comme dans toute l'Allemagne. Tandis que les soldats se battent durement sur le front, des meneurs essayent de provoquer des grèves et des troubles. En raison de la pénurie de papier, le gouvernement interdit toute création de nouvel organe de presse. Alors le Baron reprendra un journal qui existera déjà. Ce sera le *Münchener Beobachter.* Il a été fondé au début de l'année 1887 et son directeur, Franz Eher, est, depuis, décédé. Sa veuve reste propriétaire mais se désintéresse de cette entreprise de presse. Finalement il traitera l'affaire pour 5000 marks. La nouvelle propriétaire en titre sera Käthe Bierhaumer, une fidèle de l'Ordre. Sebottendorff prend le titre de rédacteur en chef.

Il présente donc d'abord son journal comme une feuille d'informations sportives, ainsi il aura pour lui la jeunesse, et n'attirera pas tous de suite l'attention de ses ennemis. Aussitôt, il se met à écrire son premier éditorial qui n'a aucun rapport avec le sport :

« Nous devons nous souvenir de ce qu'a dit Disraeli : "La question raciale est la clef de l'histoire du monde. " Deux conceptions s'affrontent désormais, celle de la race germanique et celle de la race parasite. Au delà des biens matériels, les Germains aspirent à un idéal qui n'est pas celui du christianisme. On a aboli notre religion, on a détruit notre droit, on s'est moqué de notre langue, mais on n'a pas encore détruit notre peuple. Toujours se sont dressé des chefs qui lui ont permis d'échapper à l'anéantissement. Sans cesse, de nouvelles vagues germaniques se sont répandues sur l ' Europe et le monde. Et, avec elles, la civilisation. Car la civilisation est venue du Nord. »

Avant que Sebottendorff ne se lance ainsi dans le journalisme, de tels propos n'avaient sans doute jamais été tenus avec une telle conviction et une telle violence. Pourtant, le *Münchener Beobachter* ne tire qu'à cinq cents exemplaires.

Walter Nauhaus propose le nom de « Thulé »

Il faut trouver un nouveau vocable pour appeler la Loge bavaroise du *Germanenorden* . Ce sera Walter Nahaus, le chef du groupe des jeunes, qui va suggérer le nom de Thulé. Thulé implique le mystère, le secret même. Seuls ceux qui en sont dignes doivent savoir ce que recouvrent ces deux syllabes. Ainsi naît la Société de Thulé (*Thule Gesellschaft*)

La cérémonie de Fondation va avoir lieu le 17 août 1918, dans une ambiance quasi religieuse. Deux Frères sont venus de Berlin et apportent à leurs amis de Munich le salut de la capitale du Reich. Rudolf von Sebottendorff est alors officiellement intronisé comme Maître pour toute la province de Bavière.

Peu à peu, au cours des réunions, va s'imposer le style propre à la Société de Thulé. Une section de chant est constituée. Tandis que des jeunes filles vocalisent sur de vieux lieder germaniques, des virtuoses les accompagnent au piano. Un harmonium fait entendre ses plaintes. Dans toutes les pièces ont peint le symbole de Thulé : la roue solaire victorieuse.

Chaque membre porte un insigne de bronze : deux épieux s'y croisent sur une croix gammée, inspirée par la gravure d'une hache découverte naguère en Silésie. La *Thulé Gesellschaft* ressemble tout autant à une société savante qu'à une secte religieuse. On s'y soucie d'archéologie, d'histoire, de mythologie, bien plus que de politique.

La politique, en ces mois terribles pour l'Allemagne et pour l'Europe, c'est la guerre. Et tous sont pénétrés des slogans diffusés par le périodique *Runen* et par le journal *Münchener Beobachter* : « Toute culture n'existe que dans le combat et ne se développe que par le combat, le combat pour l'existence le combat pour la vie ! » Sans cesse revient, en ces jours de défaite, le même mot de *Kampf* comme un leitmotiv wagnérien.

Les éditoriaux semblent annoncer l'apocalypse, mais aussi la renaissance : « Tout ce qui vit doit disparaître pour laisser place à une vie nouvelle. Nous, nous mourrons. Mais nos enfants et les enfants de nos enfants vivront. La détresse actuelle des Germains n'est que le seuil d'une vie nouvelle du germanisme. » Suit une étrange supplique d'une inspiration toute païenne : « Seigneur, donne-nous la détresse pour que nous devenions Allemands… »

La révolution de novembre et le serment sans retour.

Le 7 novembre, l'indépendant de gauche Kurt Eisner et le social-démocrate Erhard Auer unissent

leurs efforts pour renverse l'ordre établi en Bavière. Un grand rassemblement se tient sur la Theresenwiese. Les soldats des casernes, dont la plupart sont des embusqués et non des combattants, sont bientôt gagnés à l'agitation. Des brassard rouges apparaissent sur les uniformes. Le général Kraft von Delmensingen est arrêté dans l'hôtel Bayerischer Hof. Le roi de Bavière louis III abandonne la Residenz et prend la fuite. La dynastie des Wittelsbach se trouve destituée et la Bavière devient une république. Dès le matin du 8 novembre, tout est réglé. Les Marxistes arrivent au pouvoir sur les débris de la vieille monarchie. La révolution a aussi triomphé à Berlin. Toute l'Allemagne bascule dans la défaite et dans le chaos. Les matelots révoltés, venus de Kiel, se répandent dans tout le pays en rêvant de Lénine, le nouveau Tsar des prolétaires.

Le samedi 9 novembre 1918, La Société Thulé tient une réunion, où Rudolf von Sebottendorff va prononcer une allocation qui engage désormais les fidèles de Thulé sur une voie sans retour :

« _Mes frères et mes sœurs ! Nous avons vécu hier l'effondrement de toutes les valeurs auxquelles nous étions habitués. A la place des princes de sang, nous voyons apparaître nos ennemis mortels. Il va venir le temps du combat, de la détresse amère, du danger ! L'ennemi de Thulé nous hait d'une haine sans limite. Ce sera désormais, entre lui et nous, œil pour œil, dent pour dent. Celui qui refuse ce combat n'a pas sa place parmi nous. Aussi longtemps que je tiendrai dans mon poing serré ce marteau de fer, je suis décidé à engager la Société Thulé dans le combat ! A ceux qui veulent rester avec moi, je rappelle leur serment de fidélité jusqu'à la mort. Je vous jure, par le soleil triomphant, que je serai le premier à tenir mon serment. La fidélité est la fidélité ! »

Le Maître de Thulé tient à rappeler à ceux qui restent désormais à ses côtés - et rares sont ceux qui ont quitté la salle – quels sont les dieux éternels qu'ils doivent servir :

« _Notre Dieu est le *Walvater* (le père du choix, ce qui signifie aussi le père des élus) Wotan. Sa rune est la rune de l'aigle. Notre Trinité réunit Wotan, et ses deux frères Wili et We. Jamais un autre cerveau que celui d'un héritier de Thulé ne peut saisir l'Unité profonde de cette Trinité divine. La rune de l'aigle symbolise aussi une trinité : celle du soleil, celle du feu originel, celle de l'homme hyperboréen. L'Aigle, notre aigle sacré, sera rouge comme le soleil et le feu. Nous le nommons Rötelweih (le consacré rougeoyant). A partir d'aujourd'hui, l'aigle rouge devient le symbole de notre combat. »

La fin de l'année 1918

Désormais, l'ordre initiatique doit aussi se transformer en ordre guerrier. Les événements politiques et militaires courent désormais comme chevaux lancés au galop. Le temps des porte-torche semble s'estomper pour faire place au temps des porte-glaive. En cette période troublée, la Société de Thulé décide de tenir réunion sur réunion et de maintenir en permanence les liaisons entre tous les Frères et les Sœurs de Munich.

Lorsqu'il préside la réunion du 10 novembre 1918, Rudolf von Sebottendorff évoque les grands événements qui agitent l'Empire : Les provinces devenues autonomes, sombrent dans l'anarchie. Bientôt, ce sera l'Armistice. La défaite n'est plus qu'une question d'heure.

La Société de Thulé doit survivre. Elle doit résister à tous les bouleversements et à toutes les révolutions. « Nos ennemis ne pourront nous frapper, car ils ne nous trouveront pas. Et pourtant nous serons présents dans le combat gigantesque qui va désormais se livrer. » déclare le Baron. Il poursuit : « La Société de Thulé continuera comme par le passé à se consacrer au travail intérieur, contribuant à transformer chacun de nous en une forteresse de la foi germanique. Pour la lutte extérieure, nous allons créer une association qui ne craindra pas d'apparaître au grand jour et d'affronter l'ennemi à visage découvert. »

Pour une telle organisation militante et guerrière, un nom s'impose aussitôt *Kampfbund*, la Ligue de Combat.

Kurt Eisner instaure la république de l'utopie égalitaire.

Enfin, la nouvelle de l'Armistice éclate comme un coup de tonnerre. Kurt Eisner, dont la première tentative de soulèvement socialiste avait échoué au mois de janvier 1918, apparaît cette fois, comme le grand vainqueur.

A la défaite succède la révolution. Non pas la prise de pouvoir par un groupe organisé, mais le désordre établi, sous la présidence d'un personnage étrange, qui joue les prophètes.

Ancien journaliste, déjà âgé de plus de cinquante ans, Kurt Eisner pousse jusqu'à la caricature son personnage de bohème. Toujours vêtu d'une houppelande éliminée, la barbe en broussaille, les lorgnons crasseux derrière lesquels clignotent des yeux rêveurs, il apparaît chétif, presque humble. Mais quel orgueil l'habite quand il prêche le socialisme égalitaire et la fraternité universelle ! Sans cesse, il dénonce le militarisme et annonce la fin du rationnement. Il promet le bonheur pour tous et l'approche du paradis sur terre.

Kurt Eisner s'enivre de mots, mais se révèle incapable de maintenir l'ordre. Il a, certes, détruit toutes les institutions traditionnelles, mais ne parvient à rien créer, sans cesse attaquer par l'extrême-droite et l'extrême-gauche. Les nationalistes le haïssent et les communistes se méfient de lui. Kurt Eisner se dit berlinois, mais ne peut guère cacher qu'il arrive d'un ghetto polonais de Galicie. Le peuple paysan de Bavière comprend, d'ailleurs, assez mal les vaticinations fiévreuses de cet étranger. Son régime, ce sera celui de l'utopie, plus bouffonne que tragique et moins sanglante que ne laissent supposer ses diatribes enflammées contre tous ceux qui refusent ses songeries,

Contre le cercle d'illuminés et de fanatiques qui entourent Kurt Eisner, la réaction s'organise. Rudolf von Sebottendorff fait de la lutte contre le nouveau régime bavarois un impératif absolu. L'hôtel des Quatre Saisons devient le rendez-vous de tous les groupuscules résistants de Munich. Conservateurs et activistes, jeunes écoliers et blessés du front, idéalistes et bagarreurs, tous prennent l'habitude de se retrouver au *Vier Jahreszeiten*. Tout commence par des réunions et des discours. On pérore autant dans l'hôtel des Quatre Saisons qu'au parlement de Bavière. Les orateurs affirment seulement le contraire de ce que prophétisent les partisans d'Eisner, mais ce ne sont que des orateurs. Les activistes, pourtant, ne vont pas tarder à se manifester et à entraîner les plus timorés.

Les premières armes cachées dans les locaux de l'Ordre.

Lehmann, un libraire-éditeur, qui dirige la Ligue pangermaniste, *Alldeutscher Verband*, ne tarde pas à s'imposer comme une des personnalités les plus remuantes parmi les petits cercles des Quatre Saisons. Il fourmille d'idées et rêves de complots. Il se prépare comme les marxistes, à la lutte finale. Il sait qu'elle ne sera pas affaire de parleurs, mais de guerrier. Il regroupe des partisans et rassemble fusils, pistolets et grenades. Il n'hésite pas à confier la garde d'un de ses dépôts clandestins à la société de Thulé. Car il fait une confiance totale à Sebottendorff, qui reste de ceux sur qui on peut compter.

De l'extrême-droite à l'extrême-gauche, la constitution de milice armée devient la seule obsession. Le gouvernement de Kurt Eisner semble impuissant à endiguer le désordre. Un certain Dr Buttmann reçoit du gouvernement bavarois l'autorisation de constituer une sorte de Garde nationale, ou Bürgerwher, pour assurer la sécurité des élections prévues pour le début de l'année

1919. C’est un socialiste de tendance plutôt modérée. Il garde des amis parmi les groupes nationalistes. Un certain lieutenant Kurtz assure la liaison et prévient la Société de Thulé, celle-ci envoie quelques-uns uns de ses adhérents pour s’enrôler, afin de se procurer des armes.

Trois cent volontaires se présentent pour constituer la Garde nationale. Curieux échantillonnage, où se mêle bourgeois et révolutionnaires, militants démocrates et partisans nationalistes. Officiellement, ils veulent « sauver l’ordre » contre toute tentative de putsch. En réalité, ils ne songent qu’à se procurer des armes. Impassible, le docteur Buttmann les inscrit sur une liste et assure qu’ils seront convoqués plus tard.

Mais les adhérents de la Société de Thulé se font arrêter. Le Baron se rend donc au directoire de la police républicaine, et explique au fonctionnaire de police, que ses adhérents venaient s’enrôler pour combattre toute tentative de putsch.

En fin de journée, trente trois membres de la Société de Thulé sont relâchés. Sauf Lehmann et le lieutenant Haak, qui sont fiché depuis longtemps comme extrémistes par la police républicaine, et qui avaient eu le tort de se promener avec un pistolet dans la poche.

Tous les libérés, après cette chaude alerte ne renoncent pas à l’activisme pour autant. Puisque la Garde nationale ne semble pas vouloir d’eux, ils rejoignent le *Kampfbund* dont le statut hybride, mi-politique mi-militaire, n’a rien de très singulier dans les temps troublés que traverse la Bavière.

Trois communistes russes créent le groupe « Spartakus » bavarois.

La Société de Thulé possède des complicités jusqu’au sein même de la fragile administration bavaroise que Kurt Eisner

Se révèle de plus en plus incapable d’organiser et d’épurer. Rudolf von Sebottendorff et ses amis peuvent se croire tout permis. Ils ont constitué es dépôts d’armes, fondé le Kampfbund, infiltré des hommes à eux jusque dans la police républicaine. Ils se croient désormais capable de frapper un grand coup. Ils veulent profiter d’une réunion publique que doit tenir, le 04 décembre, Kurt Eisner à la station thermale de Bad Aibling pour enlever le ministre et le garder en otage ! Et mobiliser ainsi les paysans traditionalistes.

Le comique d’une telle situation déclenche de gros rire parmi ceux qui sont au courant de cette folle opération. Car le prophète de la révolution bavaroise arrive entouré d’une garde de solides ouvriers socialistes et communistes.

Pourtant, le sous-lieutenant Seldmeier saute sur la scène et veut porter la contradiction, alors que Kurt Eisner commence son discours. Mais le sous-lieutenant se fait traîner dehors, et malgré le tumulte provoqué, il assurera cependant sa fuite.

Rudolf von Sebottendorff et tous ces amis n’ont plus qu’à battre en retraite.

Mais cet incident fait durcir la situation. Après cette tentative manquée, Kurt Eisner se sent en danger et se rapproche de plus en plus des communistes. Pour faire face à la riposte des conservateurs, libéraux et socialistes vont accentuer l’ouverture politique à gauche. Ils connaissent la force prolétarienne que constituent les ouvriers des usines Krupp, implantées à Munich pendant la guerre. La plupart des travailleurs sont des immigrés, venus des faubourgs berlinois, très hostiles aux « péquenots » bavarois, et bercés depuis longtemps par la propagande communiste.

Le 11 décembre 1918, quelques jours après l’affaire manquée de Bad Aibling, un groupe Spartakus se constitue à Munich. Cette fois, il ne s’agit plus de quelques agitateurs de brasserie. Lénine, victorieux à Petrograd depuis plus d’un an, est bien décidé, à étendre sa révolution au monde entier. Car comme chacun sait, s’il ne devient pas international, le communisme semble condamné à plus ou moins long terme.

Ceux qui animent le groupe *Spartakus* sont d'une autre trempe que Kurt Eisner. Ce sont des agitateurs professionnels, des spécialistes de la subversion. Ils ne sont pas bavarois ni même allemands. Ils sont russes et se nomment Levien, Alexrod et Léviné-Niessen. Ils n'ont qu'un mot d'ordre : la fidélité inconditionnelle à Moscou. Ce trio n'a pas les scrupules humanitaires de Eisner, et sait pertinemment que son règne passe par l'élimination totale des adversaires de la grande révolution.

Néanmoins Rudolf von Sebottendorff estime que leur présence a le mérite d clarifier la situation. Une lutte impitoyable s'engage désormais entre l'esprit de Thulé et ses ennemis.

<u>L'extraordinaire passé du baron.</u>

Près de dix ans avant d'écrire *Bevor Hitler kam*, Sebottendorff avait écrit son autobiographie. Le livre s'appelle *Der Talisman des Rotenkreuzers*, grâce à celui-ci on pouvait en apprendre un peu plus sur le Maître de le Société de Thulé et ce qu'il avait fait avant son apparition en 1918.

Le baron Rudolf von Sebottendorff n'est ni baron ni même Sebottendorff. Il se nomme tout simplement Glauer. Adam, Alfred, Rudolf Glauer. Il est né le 9 novembre 1875 à Hoyerswerda, entre Cottbus et Dresde, en plein pays saxon. Son père est un simple ouvrier, chauffeur de locomotive.

Le futur maître de la Société de Thulé va connaître une enfance prolétarienne proche de la misère. Tout jeune, il doit travailler dans une fabrique, aux environs de Görtlitz. Il y découvre l'effroyable condition ouvrière de cette fin du siècle de l'industrie.

Au printemps 1898, le jeune Glauer cherche un embarquement à Bremerhaven, la mer l'attire. Il sait qu'elle seule lui permettra d'être un homme libre. Il ira jusqu'à New York, mais l'Amérique ne l'attire pas. Il découvre Naples, puis part en Australie, pour se faire chercheur d'or. Mais Glauer n'est qu'un pauvre émigrant allemand, isolé parmi toute une racaille de bagnards et d'aventurier. Il réussit à trouver un autre embarquement et une fois encore la mer va le conduire vers une autre aventure.

En 1900, il arrive en Turquie. En ce siècle qui commence, l'impérialisme blanc se situe alors a son apogée. A cette époque, Le jeune Kaiser Wilhelm II voudrait prendre la tête d'une croisade des peuples héritiers de Thulé, contre ce que les journaux de l'époque nommait déjà « le péril jaune ». L'Allemagne ambitionne de disputer à l'Angleterre la suprématie sur les sept mers du globe. Dans le monde entier, des Germains travaillent à la grandeur du Vaterland.

L'effort allemand semble particulièrement sensible dans le Moyen-Orient et la Turquie du « Sultan rouge » Abdul Hamid, devient la plaque tournante de toute une politique ambitieuse. Négociants et militaires « colonisent » discrètement l'Empire ottoman. En découvrant ce carrefour de civilisations, sur une terre balayée naguère par les invasions indo-européennes, Adam Glauer, se sent parfaitement à l'aise.

<u>Découverte du mirage oriental et de la maçonnerie turque.</u>

Le mal du pays tenaille pourtant le jeune émigré allemand. Il retourne en Europe, où il séjourne à

Fribourg-en-Brisgau. Mais, vu de loin la Turquie prend soudain des dimensions magiques. Et certains allemands rêvent parfois de quelques alliance, de la roue solaire de Thulé et du croissant du Prophète.

De retour en Turquie, il dirigera une entreprise d'électricité, à Constantinople. Mais il mène une double vie. Il s'intègre si bien dans son pays qu'il devient citoyen ottoman en 1911. Il participe à la guerre des Balkans dans les rangs de l'armée turque. Mais cela était l'aspect le plus visible de son aventure.

Rompant avec le christianisme, qui a naguère brisé la vieille religion de Thulé, cet émigré allemand s'intéresse beaucoup à l'Islam. Sans se convertir pour autant, il célèbre cette religion de la force et de l'orgueil. Il se fait initier à la Franc-Maçonnerie islamique et fréquente des milieux européens proches de la sectes des Rose-Croix.

La secte des rosicruciens se fit connaître au monde dès le début du XVIIè siècle et avait son origine en Allemagne. Après la Renaissance et la Réforme, apparaîssait donc un petit nombre d'initiés qui prétendaient posséder de véritables « secrets » spirituels. Les premiers rosicruciens semblent si énigmatiques que quelques spécialistes se demandent même s'ils ont jamais existé…

Le Nom de Rose-Croix sera repris, au siècle des Lumières, par certains francs-maçons, qui se donnent le grade de « Rose-Croix .» Au siècle suivant, en 1866, un anglais Robert Wentworth Little, devait fonder la Société Rosicruciana de L'Est-Anglie_ c'est-à-dire de l'ancien royaume en terre britannique des Vikings danois_. Les membres de cette secte allaient susciter bien des disciples et trois d'entre eux participeront à la fondation de la société initiatique de la *Golden Dawn*.

Quand la mode rosicrucienne passa la Manche, elle toucha en France des personnages aussi étranges, et aussi suspects, que Stanislas de Guaita ou Joséphin Péladan. Ils prirent pour devise : « Je crois en l'idéal, en la tradition et en la hiérarchie. » Mais ils ne tardèrent pas a fonder une société encore plus démentielle : l'Ordre kabalistique de la Rose-Croix.

Malgré cela, Péladan avait parfois de prophétiques admirations. Il organisa des concerts consacrés à la musique de Richard Wagner, alors très discutée en France, et désigna comme compositeur officiel de son église un authentique normand Erik Satie, originaire d'Honfleur. Finalement son Ordre fut autant nordique qu'oriental.

Mais pour la plupart, cette aventure des Rosicruciens français s'acheva dans la sorcellerie, le scandale et la drogue.

Mais en Allemagne, le mouvement connaissait une vogue certaine. Le romancier Gustav Meyrink, le philosophe Franz Hartmann et l'occultiste Théodor Reuss se proclamèrent à leur tour « Rose-Croix ». Un de leur plus illustres disciples sera Rudolph Steiner, fondateur de l'anthroposophie et obsédé par tous les aspects occultes de l'héritage nordique. C'est lui qui inventera le mystérieux personnage de Christian Rosenkreuz, fondateur légendaire de la Rose-Croix et grand initié du XVè siècle ! Il alla même jusqu'à recruter Goethe à titre posthume.

Il apparaissait alors certain que Adam Glauer avait connu ces milieux occultistes.

Pratique de l'astrologie et des sciences occultes.

Malgré, sa découverte de l'Islam Adam Glauer reste profondément saxon. Il revient en Allemagne dès 1913. Il séjourne alors a Breslau, où il finance les travaux de Friedrich Göbel, le créateur allemand des chars d'assaut. Il semble déjà avoir pas mal d'argent. Mais pourquoi serait-il parti en Turquie, si ce n'est pour y faire fortune ?

Son changement de nom se situe avant ou peu après la Première Guerre mondiale. Adam Glauer prétend avoir été adopté par un richissime aristocrate, le Freiherr (baron) Sigismund von

Sebottendorff, alors âgé de plus de soixante-dix ans et qui serait né en Italie. Cette adoption, qui ressemble par certains côtés à une sorte de d'initiation ésotérique, restait mystérieuse. Tous les ennemis du nouveau Baron n'ont cessé de nier la légitimité de son titre de noblesse. Mais la seule certitude est qu'il n'a pas participé à la guerre, peut-être une conséquence de sa blessure sur le front des Balkans ? En tout cas il traîne dans Berlin, où il connaît quelques difficultés.

A la fin de l'année 1915, Rudolf von Sebottendorff est dénoncé à la police, et on l'enferme à la prison de Moabit. La Turquie est un pays allié, mais cet insolite ressortissant, de pure origine germanique paraît suspect à certains. Le Baron exhibe bien son passeport turc, mais il est rédigé en caractères arabes, et personne ne peut le traduire. Il faudra qu'il patiente quelque temps en cellule avant d'être relâché.

Rudolf von Sebottendorff veut régler sa situation judiciaire et prends les conseils d'un avocat munichois, le Dr Georg Gaubatz. Gaubatz est membre du *Germanenorden* et son nom se trouvait aussi sur une liste d'adhérents de la société de Thulé. Les deux hommes sympathisent vite.

C'est donc le Dr Gaubatz qui amena Sebottendorf au *Germanenorden* . Grâce au *Talisman des Rosenkreuzers*, on tenait enfin le lien qui unissait Sebottendorf au *Germanenorden*.

La doctrine secrète du Maître de la Société de Thulé.

Le baron n'a donc pas fait partie du *Germanenorden* avant la guerre de 1914. Mais la présence de Sebottendorff va profondément modifier l'esprit et l'action de cet Ordre. La Société de Thulé n'était donc pas seulement une « province » comme les autres. C'était aussi une création originale gravitant autour de la personnalité du Baron. Il n'a jamais exposé, au fond, sa doctrine secrète, si ce n'est dans le compte rendu de la réunion du 09 novembre 1918, où elle s'enveloppe d'un lourd symbolisme germanique, que survole le mystérieux aigle rouge.

En 1924, le Baron a écrit un petit opuscule, tout aussi introuvable que ses autres livres, mais qu'un éditeur devait avoir la bonne idée de traduire en français cinquante ans plus tard *: Die Praxis der alten Türkischen Freïmaurerei* c'est à dire : *La Pratique opérative de l'ancienne franc-maçonnerie turque* (édition du Baucens). Ce petit opuscule de moins de cent pages, apporte peut-être un intérêt pour qui s'intéresse au détail du rituel franc-maçon. Mais l'atout principale de cette étude est dans ce que Sebottendorff y laissait transparaître, sa foi profonde. Le Maître de Thulé croit à la vérité fondamentale du monisme. Le ciel et la Terre ne s'opposent pas, mais appartiennent à la même réalité, à la foi spirituelle et matérielle.

Dans cette petite brochure, transparaissait le message même de l'Hyperborée, sous un voile pseudo-oriental à savoir : « Si aucun guide spirituel ne vient à naître en Occident, le danger est grand de voir le chaos emporter tout notre monde. »

Ainsi, pour Rudolf von Sebottendorff, le futur *Guide*, le Führer , ne sera pas un conquérant politique, mais un réformateur religieux. Le Baron attendait plus un Luther nordique qu'un César allemand. C'est ce qui l'opposera au futur chancelier du IIIè Reich.

Créer un véritable ordre de Chevalerie.

Cet aspect profondément religieux de la pensée de Sebottendorff sera à peu près totalement occulté au temps de l'équipée de la Société de Thulé à Munich en 1919. Ce qu'il voulait, c'était créer une religion et fonder un Ordre.Cette grande aspiration, se retrouve parmi les Européens, dans ces années difficiles entre nos deux guerres fratricides.

Henry de Montherlant a raconté dans le *Solstice de juin* , ce que fut pour lui son expérience au sein

de ce qu'il nommait L'Ordre. Cette Quête singulière se déroula la même année en France que les événements de la Société de Thulé à Munich.

« L'an 1919, cinq jeunes gens français sentirent le besoin de former entre eux une société un peu codifié et un peu âpre… A tort ou à raison, le monde où nous, combattants, nous réssuscitâmes en 1919, nous le vîmes abject… Il apparut à ceux d'entre nous qui furent les promoteurs de cette société, que deux voies seulement s'ouvraient à nous pour échapper à une telle abjection : Celle de la conduite solitaire et celle du petit clan.. Il ne pouvait être question que l'individu fût sacrifié : je pensais et je pense que l'individualisme est le produit des civilisations supérieures. Mais aucun de nous ne voulait être un solitaire. Nous choisîmes le petit clan. »

Montherlant discerne bien l'essence même de cette rupture avec le monde abject et sait que le chevalier « s'oppose par essence au bourgeois… Il ne saurait en être autrement pour quelqu'un qui porte une civilisation intérieure plus rare et plus avancée que celle qui a cours autours de lui. » Et il ajoute : « Il me semble que l'Ordre fut premièrement un acte de séparation et un pacte de solidarité. »

Une telle tentative, fut, pour certains, une solution a la crise des années vingt et trente. Mais une nette différence s'opère entre la France et l'Allemagne.

En France, les projets de restaurer une nouvelle chevalerie aboutissent à de véritables fuites loin du monde. Il ne s'agit que du réflexe du salut individuel ou de la création de communautés repliées sur elles-mêmes.

En Allemagne, au contraire, l'amour du peuple remplace le mépris de la foule. Ce qui demeure chez Montherlant une aristocratie de refus devient chez Sebottendorff une aristocratie de service. Le fidèle de Thulé se veut le serviteur d'une véritable communauté populaire.

La France, finalement, possède moins de réalité charnelle que l'île mythique de Thulé. Elle est une nation, mais elle n'est pas un peuple. A travers l'Allemagne, von Sebottendorff peut rejoindre la lointaine patrie des Hyperboréens. Le romantisme lui a préparé la voie. Le mélange bien français du classicisme et du rationalisme, dresse, un obstacle infranchissable.

Les Hommes d'une Société tentaculaire.

Quand Rudolf von Sebottendorff revient à Munich en 1919, la capitale bavaroise reste très partagé entre groupes hostiles. Le gouvernement de Kurt Eisner ne gouverne pas grand chose et ne parvient pas a juguler les milices privées, d'extrême-droite comme d'extrême-gauche, qui commencent à pulluler. Il se contente d'y infiltrer des indicateurs.

Le désordre profite aux extrémistes. Sans cesse, se constituent de nouveaux partis et se trament de nouveaux complots. On se réunit dans les brasseries, et on rêve de prendre le pouvoir.

Arracher de leurs postes les ennemis de Thulé reste pour Sebottendorff un impératif absolu. Mais les moyens pour y parvenir ne sont peut-être pas obligatoirement ceux qu'imaginent les activistes militaires. Le « Putsch » reste la solution ultime. Mais il ne signifiera rien et il ne rétablira rien, s'il ne plonge pas ses racines dans des forces plus profondes.

L'analyse de la situation que fait alors Sebottendorff n'est pas sans rappeler les thèses du théoricien communiste Gramsci en Italie.

La prise en main de la Russie par Lénine ou de la Bavière par Eisner a été rendue possible par une lente subversion des esprits, préparés, sans même s'en rendre compte, à recevoir les messages de la révolution universelle. Dans les derniers mois de la guerre, il existait en Allemagne un sentiment de « Ziellosigkeit », de désemparent général, que les agitateurs ont su utiliser pour saper toute les valeurs d'une société allemande arrivée à bout de course. Il s'est constitué, dans l'ombre, un

véritable pouvoir parallèle dans certains milieux intellectuels, une véritable contre-société « révolutionnaire ».

Les ratés deviennent les prophètes d'une contre-culture.

Ce n'est pas un hasard si tous les amis de Kurt Eisner sortent des mêmes milieux artistiques et bohème, gagnés depuis longtemps à toutes les thèses du cosmopolitisme. Le nouveau pouvoir bavarois se présente comme une subversion intellectuelle. Il s'attaque aux arts et à l'éducation, à la littérature et aux mœurs. Il rêve de « libérer » l'homme de toutes les servitudes. Ainsi, naîtra un nouvel individu, se croyant à la mode de son siècle, parce qu'il aura oublié ses racines familiales et populaires.

Kurt Eisner s'entoure d'une nuée de professeurs et d'autodidactes en mal de théories égalitaires et libéralisantes. Sous son règne, tous les ratés, tenues à l'écart par les strictes structures de la société wilhelmienne, apparaissent au grand jour. Ils croient leur heure venue, prêchent la libération sexuelle, l'antimilitarisme, l'inversion des valeurs. A les entendre la crapule des faubourgs vaut le héros du front. La paresse vaut le labeur. Le chaos vaut l'ordre. Pour ces religionnaires, l'Allemagne a commis le plus grand péché contre l'humanité : elle a commis le péché d'orgueil. Disciples de Freud, plus encore que de Marx, les révolutionnaires munichois, sous leur dehors d'amoureux de la paix et du bonheur, sont les plus sectaires des grands prêtres. Maudits soient ceux qui ne pensent pas comme eux ! Ces prophètes barbus ont des vocations rentrées d'inquisiteurs.

Le vieux Dieu d'intolérance, ennemi millénaire de Thulé, parle par leur bouche. Même s'ils ne sont pas disciples de Lénine, les intellectuels socialisants préparent merveilleusement le terrain à la subversion communiste.

Conspiration pour restaurer le monde perdu des Hyperboréen.

Pour Rudolf von Sebottendorff la lutte devient universelle et totale. Ce qui importe c'est de restituer, dans sa pureté et sa force, l'héritage menacé. Le Baron se trouve tout naturellement au centre d'une vaste conspiration intellectuelle qui cherche à restaurer le monde antique des hyperboréens. Rudolf von Sebottendorff a fort bien compris que la philosophie reste plus importante que la seule politique. Il sait que l'agitation n'a de chances de succès que si elle s'appuie sur l'âme populaire profonde. Retrouver cette âme, tel est le premier souci de tous les groupes et de tous les hommes qui vont graviter autour de la Société de Thulé, dès la fin de l'année 1918.

Tous ces cercles, qui portent le nom de *Rings*, se réunissent, plus ou moins clandestinement, à l'hôtel des Quatre Saisons de la Société de Thulé. Le Baron encourage la fondation de groupuscules destinés, à recruter de nouveaux membres, et surtout à faire pénétrer ses idées dans les milieux les plus variés.

Plutôt que de fonder une organisation unique, Sebottendorff a compris qu'il faut multiplier les visages et les efforts. La plupart de ces groupes ne paraissent même pas lié à la Société de Thulé. Pourtant tous s'y rattachent, tous obéissent finalement au Baron, tout en répandant, en fin de compte, la même idéologie.

Walter Nauhaus qui a proposé à Sebottendorff de donner à la Société le nom de Thulé, dirige toujours le groupes des jeunes, mais il le transforme en créant un « Cercle de culture nordique » aux préoccupations directement axées sur l'héritage hyperboréen.

Anton Daumenlang, dirige une société qui étudie les lois de l'héraldisme et se passionne pour les recherches généalogiques. La première règle pour entrer dans la fraternité de Thulé reste avant tout

la connaissance de ses propres ancêtres.

Johnnès Hering anime une association de juristes qui étudient le vieux droit allemand et se prépare à restaurer un jour la loi germanique, contre tous les codes étrangers. Parmi ses plus proches collaborateurs, se distingue un jeune étudiant de dix-huit ans, Hans Frank, un des plus acharnés tenant de l'opposition à tout droit romain ou chrétien. Il sera pendant la guerre, commissaire général de l'ancienne Pologne occupée par l'Allemagne, Hans Frank sera traduit en justice au procès des grands criminels de guerre à Nuremberg. Touché par la grâce catholique et démocratique, il donnera à ses juges tous les signes espérés du repentir et ne cessera de fournir des arguments à l'accusation. Son reniement n'empêchera en rien sa condamnation à mort qui sera exécuté le 16 octobre 1946.

Les peintres Ernst Halbritter et Walter Deike se passionnent pour des réalisations graphiques inspirées par le vieil art germanique et ne cesse de se répandre en violents propos contre l'art « décadent » qui fleurit en certains ateliers de Schwabing et reçoit tous les encouragements du gouvernement de Kurt Eisner.

Franz Dannehl, entomologiste etcompositeur de musique, continue à rédiger la plupart des articles et des tracts de la Société de Thulé. Il dirige, par ailleurs, les membres du *Hammerbund*, la ligue du Marteau. Sous le patronage de l'arme favorite du vieux dieuu nordique Thor, il menace de sa vengeance tous ceux qui ont aandonné la foi païenne des hyperboréens.

Des associations comme la ligue scolaire de Rohmeder et les « compagnons voyageurs » se trouvent également, par l'appartenance de quelques-uns de leurs chefs, dans la mouvance de la Société de Thulé.

Vers la constitution d'un nouveau parti politique.

Le 5 janvier 1919, dans les locaux de la brasserie Fürstenfelder Hof, va naître le *Deutsche Arbeiter Partei*, ou parti ouvrier allemand. Les deux instigateurs de ce parti seront Karl Harrer journaliste sportif et de Anton Drexler ouvrier forgeron des chemins de fer, qui avait crée, au début de 1918, un « comité ouvrier libre pour une bonne paix ».

Le D.A.P. ne réunit autour de Harrer et de Drexler, qu'une vingtaine de partisans. Ce sont presque tous des ouvriers des chemins de fer. Les hommes du nouveau parti se veulent des travailleurs et non des prolétaires. Ils tiennent à cette distinction. Voici la définition de ce que doit être le D.A.P pour le président Drexler :

« Le D.A.P. est une organisation socialiste, composée de travailleurs intellectuels et manuels, ne pouvant être dirigée que par des Allemands, ne poursuivant aucun interêt personnel et plaçant les néssécité nationales en tête de son programme.

Le but avoué est le renforcement de la classe moyenne au détriment du grand capital. Le travail reste la valeur suprême sur laquelle doit reposer le nouvel Etat. Rien de très original dans ces idées qui se placent dans le droit fil du socialisme allemand d'Alfred Brunner de Düsseldorf et des autres théoriciens du « Deutsch-Sozialismus ». Mais cette fois, ceux qui défendent de telle idées sont d'authentiques ouvriers. Leurs refus de la lutte des classes marxistes n'en aura que plus de poids.

Anton Drexler rédige avec une certaine naïveté, ce qui doit être le programme du nouveau parti et l'intitule : *Mein politisches Erwachen*. C'est une petite brochure qui porte le sous-titre de « Carnet d'un ouvrier allemand »

Cette quarantaine de pages contient le récit de l'itinéraire suivi par un ouvrier allemand, du syndicalisme marxiste à l'idéologie nationale. Ce qui frappe c'est le ton de sincérité de Drexler, sa manière de tutoyer le lecteur, auquel il s'adresse simplement et directement, avec une fois de charbonnier dans la lutte de libération nationale que doivent mener tous les travailleurs allemands. Tout cela est naïf et primaire. Mais les idées de la Société de Thulé s'y expriment sous leur aspect le

plus populaire et le plus efficace.

Le 18 janvier 1919, Rudolf von Sebottendorff décide de transformer l'*Arbeiter Ring* politique dépendant directement de la Société de Thulé en un parti officiellement déclaré et indépendant. Le président du nouveau parti sera Karl Herrer, et son adjoint Anton Drexler lui-même… Les deux fidèles se sont contentés d'intervertir les titres qu'ils portaient au sein du D.A.P. Le nom de se nouveau parti sera N.S.D.A, c'est à dire Association des travailleurs allemands nationaux-socialistes. Désormais, Drexler et Harrer, vont jouer le rôle de courroies de transmission entre les intellectuels, réunis à l'hôtel des Quatre Saisons, et les ouvriers des faubourgs les plus pauvres de Munich.

Pour Rudolf von Sebottendorff la présence de ces ouvriers dans un parti totalement contrôlé par la Société de Thulé, prouve, qu'il pourra un jour, rassembler le peuple tout entier . Car s'il ne parvenait pas à mordre sur les milieux populaires, il n'aurait réussit qu'à créer une secte.

Arrivée d'un incontestable spécialiste de l'économie.

Cette percée dans le monde des travailleurs réjouit fort Rudolf von Sebottendorff qui s'intéresse à la question sociale et l'économie. Dans ce domaine, il estime qu'il doit aussi occuper un nouveau crénau. Ce sera Gottfried Feder, ingénieur spécialisé dans la construction en béton armé. Originaire de Wurzburg, il a dirigé de nombreux chantiers en Allemagne et à l'étranger et s'est spécialisé dans les études financières et commerciales. Il a beaucoup voyagé à l'étranger et possède une bonne pratique des problèmes économiques. Sa bête noire reste la spéculation et il ne parle que de libérer les travailleurs allemands des servitudes de l'intérêt.

Gottfried explique les grandes crises économiques par le servage de l'interêt, dans lequel tous les peuples sont tombés peu à peu, sous l'action du capital itinérant bancaire et financier. Il rêve de créer une « Union contre la Féodalité du crédit ». Mais cet ingénieur diplômén'est, certes, pas un chef de parti. Alors il se contente de donner des conférences.

Gottfried Feder semnble partout. Même s'il répète toujours le même numéro, il reussit peu à peu a se constituer un « public ». Sa présence apparaît vite, parmi les groupuscules radicaux, comme gage de serieux.

Cela finit par lui monter un peu à la tête et il devient de plus en plus borné et sectaire. Comme beaucoup d'économistes, il à tendance à tout expliquer à travers son système. Rudolf von Sebottendorff s'en sert, mais le tient un peu à l'écart de la Société de Thulé. Le Maître se méfie par-dessus tout des hommes qui ont une mentalité de marchends. Pour renaître, Thulé a d'abord besoin d'initiés et de guerriers.

Une recrue de premier plan : Dietrich Eckart.

Rudolf von Sebottendorff, en fondant la Société de Thulé, a décidé, une fois pour toutes, de se faire « pêcheur d'hommes » et d'aller chercher, l'un après l'autre, tous les fils dispersés d'un monde disparu. Inlassable croisade sous le signe du marteau de Thor et de l'aigle rouge de la Tradition germanique.

Il pense à un nom auquel bien des gens pensent en ce moment en Bavière, car, malgré ses aspects bohèmes, son autorité, dans le milieu contre-révolutionnaire, reste incontestable et incontestée. Il s'agit de Dietrich Eckart.

Il est bien trop indépendant pour accepter de devenir un frère de Thulé. Eckart se content d'assister, à certaines réunions en qualité d'Hôte. Un Hôte qui honore fort ceux qui l'invitent dans les salons

des Quatre Saisons.

Il a commencé par être étudiant en médecine, mais la passion d'écrire le démangeait par trop. Correspondant de presse au festival wagnérien de Bayreuth, il se passionne pour la tragédie, part à Berlin et crève de faim en noircissant dui papier dans une soupente. En 1906, le théâtre impérial de Berlin met en scène son drame historique *Henri IV.* Le voici consacré auteur dramatique. Dans ses pièces, l'histoire et le lyrisme font bon ménage avec le nationalisme. Il exalte Henri de Hohenstauffen et Fréderic le Grand. Son succès le plus éclatant sera une adaptation d'Ibsen *Peer Gynt*. Il trouve dans ce héros nordique, un personnage avec lequel il semble s'identifier. Sous sa plume, *Peer Gynt* redevient un hyperboréen. Eckart se veut disciple de Shopenhauer et de Nietzsche.

Un jeune architecte balte veut devenir journaliste.

Dietrich Eckart souffre, sincérement et profondément, des malheurs de son pays. La tragédie est dans la rue dit-il . Nous ne devons plus jouer l'Histoire mais la faire. Désormais, il n'a plus à la bouche qu'un seul slogan :

_ *Deutschland erwache* ! Allemagne réveille toi !

Il va proposer au Maître de Thulé, la création d'un journal, mais il a besoin d'un soutien financier. Sebottendorff accepte et le périodique sortira pour la première fois le 7 décembre 1918. Il se nomme *Auf Gute Deutsch*, ce qui veut dire « En bon Allemand ». Sebottendorff et Eckart ont vu grand. Le premier numéro du nouvel hebdomadaire sera distribué gratuitement à plus de vingt mille exemplaires.

Ses idées ne sont pas très originales, Eckart donne le refrain habituel des groupes radicaux contre le matérialisme, le capitalisme, le communisme. Eckart exalte l'âme allemande et le sang germanique. Il reste parfaitement dans la ligne occulte de Thulé.

Rudolf von Sebottendorff admettra comme Hôte de la Société de Thulé, en même tant que Dietrich Eckart un jeune Balte qui se nomme Alfred Rosenberg.

Il se prétend de pur sang allemand, malgré qu'il porte un nom juif. Il est le fils de Waldemar Rosenberg, négociant à Reval, En Estonie. La famile serait établie aux pays baltes depuis le XVIIIè siècle. Et sa mère est morte peu après sa naissance. Elle se nommait Elfriede Siré. Elle était française, sans doute huguenote. Ce rêveur se dit architecte, se veut philosophe et s'affirme journaliste.

En été 1911, Alfred Rosenberg, a voyagé en Allemagne du Sud et a connu alors Munich et Weimar. La guerre de 1914 l'a surpris lors de vacances passé a Paris avec sa fiancée. Ils n'ont eu que le temps de rentrer en Estonie, de se marier et d'être évacué sur la Russie. La révolution de 1917 le surprend en Crimée où se soigne sa femme malade. Il vont traverser toute la Russie pour regagner l'Estonie. Il deviendra farouchement antisémite et anticommuniste, ce qui est pour lui la même chose, car Il a découvert que la plupart des meneurs révolutionnaires sont des israélites.

Tandis que sa jeune femme va soigner sa tuberculose en Forêt-Noire, puis en Suisse, il débarque à Berlin pour assister à l'amer retour des allemandes vaincues.

« J'ai vu des soldats défiler Unter den Lieden, raconte-t-il à Sebottendorff. Ils avaient des visages immobiles et tristes. J'ai vu la grande souffrance du peuple allemand. J'étais jusque-là un artiste et un philosophe, peut-être aussi un historien. Maintenant je veux faire de la politique, c'est à dire faire de l'Histoire. »

C'est une amie de sa femme qui le dirige vers Dietrich Eckart. Très rapidement, Alfred Rosenberg devient un des principaux collaborateurs de *Auf gut Deusche*. Il est le spécialistes des problèmes

russes. De temps à autre, Eckart lui paye un articles. Mais il en reste réduit à la soupe aux choux et loge dans une soupente de réfugié.

Alfred Rosenberg va devenir un des amis les plus actifs de la Société de Thulé et le livre qu'il prépare, Le Mythe du XXè siècle, se voudra tout entier consacré à la renaissance de la religion des Hyperboréens.

En ce début de l'année 1919, les hommes qui se trouvent au sein de la Société de Thulé ne peuvent avoir aucune idée de ce que sera leur destin individuel dans les terribles années qui s'annoncent. Les uns sont promis aux honneurs puis aux opprobres. D'autres ne cesseront de rester obscurs. Certains disparaîtront à jamais. Cette année 1919 sera, pour tous, déterminante. Car est maintenant venu le moment de l'affrontement décisif. Désormais, c'est une certitude : la situation ne sera dénouée que dans la sang.

PRÉLUDE À LA GUERRE CIVILE.

Tandis que le socialiste majoritaire Ebert tente, tant bien que mal, de gouverner, l'agitation grandit à Berlin. Les Spartakistes sont menés par l'agitateur Karl Liebknecht et la théoricienne Rosa Luxemburg. Tous les jours, depuis le 16 décembre 1918, où un Conseil des ouvriers et soldats s'est tenu à Berlin, les manifestations spartakistes se poursuivent. Le président Ebert essaye de surnager, en attendant les élections, qui doivent avoir lieu à la mi-janvier. La rite est aux mains des matelots, gagnés aux idées révolutionnaires, des ouvriers armés et aussi de bandes de pillards sans aucune idée politique. L'ancienne garde impériale et la police semblent avoir disparu. On a vainement tenté de constituer une force indépendante de « soldats républicains». Le général Groener, chef de l'état-major général, se fait invisible. Les cadres de l'ancienne armée se terrent dans leurs casernes. Les officiers se voient arracher leurs épaulettes dans la rue. Les marins rouges font prisonnier Ebert, qui réussit à prévenir par téléphone Groener. Les troupes de Potsdam interviennent. Au matin de Noël, marins et soldats sont face à face. Une fusillade met en déroute les révolutionnaires, mais, à l'occasion d'une trêve, les meneurs spartakistes parviennent à ameuter la foule. Les soldats refusent de tirer contre les civils et se laissent emporter dans un mouvement de fraternisation qui les démantèle.

À Berlin, un ministre socialiste brise la révolte communiste.

Cette « bataille de Noël» a marqué la défaite finale de l'armée impériale. Le gouvernement Ebert ne peut plus compter sur aucune force armée. Les Spartakistes sont maîtres de la rue, depuis le 20 décembre, l'envoyé spécial de Lénine, Karl Radek, un juif polonais, est arrivé à Berlin. Au cours d'une réunion, le 29 décembre, le *Spartakusbund* change de nom et se nomme désormais le Parti communiste d'Allemagne ou KPD.

Le général Groener propose, alors, de faire appel au socialiste Gustav Noske, qu'il sait farouche ennemi du bolchevisme et du désordre.

Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, le sang coule. Émeutes et grèves se succèdent. Les Spartakistes, depuis l'arrivée de Noske, ont compris que le temps ne travaille plus pour eux et le traitent de « boucher », à longueur de discours et de colonnes. Mais les articles du journal *Die rote Fahne* laissent le ministre de la Défense indifférent. Il préfère, discrètement, mettre en place un il militaire. Il réorganise le commandement dans la capitale, et reprend les troupes en main. Le 4 janvier, il assiste, à Zossen, au défilé des quatre mille hommes du général von Maercker, qui vient de constituer un *Freikorps, corps* franc, et a rassuré Ebert et Noske sur ses sentiments de fidélité à la République. Il existe déjà une douzaine de ces corps francs en Allemagne. Certains sont

commandés par des officiers de marine décorés de l'ordre « Pour le Mérite», et d'autres par de simples sous-officiers de l'ex-garde impériale.

Le lundi 6 janvier 1919, la «révolution spartakiste» éclate à Berlin, après une colossale manifestation de masse qui a eu lieu, la veille, sur l'Alexanderplatz. Les révolutionnaires déclarent que le gouvernement Ebert-Scheidemann est déposé et font défiler, à travers les rues de la capitale allemande, deux cent mille partisans armés. Des mitrailleuses sont installées, dès le lendemain, sur la porte de Brandebourg pour battre l'avenue Unter den Linden. Les imprimeries, les journaux et les gares sont aux mains des putschistes.

Toute l'Allemagne s'embrase à l'image de Berlin. Lénine prépare déjà une « Lettre ouverte aux travailleurs d'Europe et d'Amérique » dans laquelle il félicite « *la Spartakusbund* allemande et ses dirigeants mondialement célèbres d'avoir attaqué la bourgeoisie allemande impérialiste et rapace ».

Le gouvernement ne contrôle plus que la Chancellerie et quelques bâtiments officiels. Le 10 janvier, le Comité révolutionnaire, incapable d'organiser l'insurrection, cesse de se réunir. Le lendemain, les corps francs s'avancent vers le centre de la capitale. Gustav Noske, le socialiste, marche lui-même en tête, à pied. Pas un coup de feu. Les civils restent immobiles, comme pétrifiés. Soudain, les soldats, dont la plupart sont des vétérans du front, entonnent de vieilles chansons de marche de l'armée impériale allemande. Dès le lendemain, les bastions révolutionnaires sont réduits les uns après les autres. Le 15 janvier, à minuit, les corps francs tiennent solidement tout Berlin. Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg essayent en vain de se cacher. Découverts, ils sont abattus sans jugement. La «semaine spartakiste» est terminée.

Kurt Eisner assassiné en pleine rue le 21 février

Rudolf von Sebottendorff s'est rendu à Berlin pour l'assemblée du solstice d'hiver du *Germanenorden. Il* a vu, sur place, comment se sont déroutés les affrontements. Il a découvert la force des Spartakistes. Il a aussi découvert une autre force, celle des corps francs.

Le Maître de la Société Thulé ne se fait aucune illusion sur l'avenir d'une Allemagne démocratique. Il sait que le dernier mot restera à la force. Peu lui importe que se réunisse, dans la tranquille petite ville de Weimar, une Assemblée nationale constituante. Pour lui, c'est à Munich que doit se dérouler le nouvel acte de la tragédie germanique.

Les élections bavaroises ont lieu le 12 janvier. Kurt Eisner et ses amis du parti socialiste indépendant subissent une écrasante défaite: ils n'ont que 86 000 voix contre 1 124 000 aux socialistes majoritaires, partisans de Noske et de sa politique violemment anti-bolchevique. 97,5 % des électeurs bavarois ont refusé Kurt Elsner. Sa défaite électorale ne l'empêche pas de quitter la Bavière, car il veut se rendre à la Conférence socialiste internationale de Berne où, plus que jamais, il joue les prophètes. Il durcit ses positions, ne cesse de dénoncer la « culpabilité prussienne » et fait l'éloge du séparatisme bavarois.

Les Alliés ont trouvé en lui l'interlocuteur idéal. Kurt Eisner incarne la nouvelle Allemagne, la « bonne » Allemagne, celle qui n'a pas voulu la guerre et conforte les vainqueurs dans leur bonne conscience.

Le 16 février 1919, par un froid glacial, Kurt Eisner, tient une grande réunion publique sur la Theresienwiese. La barbe frémissante dans le vent glacé, les lorgnons embués par le brouillard givrant, il prophétise la venue des temps nouveaux en Bavière. La foule scande des slogans et brandit des pancartes. Ils sont peut-être dix mille à piétiner, le ventre creux et le regard dur. Kurt Eisner harangue ses fidèles. Il prêche l'égalité et le bonheur. Il n’a plus très longtemps à vivre. Dans cinq jours, il tombera sous les balles du comte Anton Arco-Valley, un étudiant de vingt-deux ans, qui se sait 50 % juif et se veut 100 % allemand. Les détonations claquent dans l'air froid, à l'angle de la Promenadestrasse. Eisner est mort.

Cet attentat du 21 février inaugure une ère de violence et de terreur qui va durer plus de deux mois. Arco-Valley a été grièvement blessé par un des deux gardes du corps d'Eisner. La rumeur de l'attentat se répand dans toute la ville.

<u>Les vengeurs du prophète de la révolution tiennent le pavé.</u>

- *Rache für Eisner !* Vengeance pour Elsner !

Les communistes, les partisans du tribun assassiné, les radicaux de gauche descendent dans les rues. La révolution des bourgeois et des bavards est terminée. La révolte des esclaves et des partisans commence. Des comités se créent, qui multiplient les appels à la haine. Puisqu'il est aristocrate et ancien officier, le meurtrier ne peut que faire partie de la Société Thulé, affirment les agitateurs. C'est ignorer que Sebottendorff a refusé son adhésion, car cet étudiant, fanatiquement réactionnaire, n'était pour lui qu'un demi-Allemand...

Les disciples du prophète se rendent en pèlerinage sur les lieux où il a été assassiné et jonchent la place de fleurs. La grève générale est proclamée. En fin d'après-midi, apparaissent les premières bandes armées. Les journaux bourgeois sont attaqués. Des rames de papier sont lancées par les fenêtres et brûlées au milieu de la rue. Des voyous, qui n'ont jamais entendu parler de Spartakus, commencent à piller, pour leur compte. On entend des coups de feu, spasmodiques.

Dans les locaux de la Société Thulé, à l'hôtel des Quatre Saisons, quelques membres du *Kampfbund* entourent Sebottendorff. Le Baron reste calme, étrangement calme même, comme si l'esprit de l'antique Thulé se moquait de tant d'agitation. décide Sebottendorff décide de continuer a se réunir dans les locaux de l'hôtel des Quatre Saisons. « Nos ennemis n'oseront pas perquisitionner dans un palace international. Il suffira de nous rendre à la salle de réunion par une porte dérobée de la Marstallstrasse. »

Il décide de repousser de quelque jours la parution du *Beobachter*, car cette parution serait considérée comme une provocation.

Après l'assassinat d'Eisner, ce sont les Conseils qui prennent la situation en main. À partir du 28 février, le surlendemain de son enterrement, Ils sont virtuellement les maîtres de Munich. Une brève réunion du Landtag, les 16 et 17 mars, parvient pourtant à désigner le social-démocrate majoritaire Johannès Hoffmann pour former un nouveau gouvernement bavarois, entièrement composé de socialistes, et d'où sont exclus les bourgeois comme les communistes. Mais ce gouvernement sera vite débordé. Hoffmann flotte sur l'émeute comme un bouchon sur le ruisseau.

Le 20 mars 1919, une nouvelle provoque une fantastique émotion à Munich, Béla Kun vient d'instaurer la révolution rouge en Hongrie! Si Munich suit l'exemple de Budapest, l'Autriche sera prise entre le marteau hongrois et la faucille bavaroise. À son tour, elle sombrera dans la révolution. Et toute l'Europe centrale deviendra rouge. La victoire de l'Internationale communiste, en cette fin d'hiver 1919, paraît possible et même probable.

<u>La Société Thulé entre dans la clandestinité</u>

Le lendemain, Rudolf von Sebottendorff réunit les fidèles de la Société Thulé restés à Munich.

Et annonce queceux qui sont déjà repérés rejoignent les corps francs levés dans nos campagnes. Que ceux qui ont réussi à ne pas éveiller l'attention s'engagent dans l'Armée rouge de Bavière: ce seront nos meilleurs agents de renseignement. Nous n'avons tous qu'un seul devoir: survivre. Les hommes de la Société Thulé n'ont plus qu'une seule consigne: se battre. Désormais, commence la clandestinité.

Quelques jours plus tard, dans la nuit du 6 au 7 avril 1919, la « République des Conseils », c'est-à-

dire, « des Soviets», est proclamée à Munich. Le président Hoffmann et ses amis préfèrent ne pas disputer Munich aux révolutionnaires. Les modérés s'enfuient à Bamberg, où ils constituent un gouvernement socialdémocrate qui, à défaut du pouvoir, conserve au moins la légitimité. Ceux qui viennent d'arriver au pouvoir à Munich ne sont pas des communistes, manipulés par Lénine, mais des «anarchistes de café ».

Gustav Landauer se prend à la fois pour Jésus-Christ et pour Don Quichotte. Il ressemble un peu à Kurt Eisner. Comme lui, il porte lorgnons et barbe-fleuve et comme lui, il est le fils d'un petit boutiquier israélite. Il a déjà près de cinquante ans et une longue carrière d'agitateur derrière lui. Il a connu, à plusieurs reprises, les prisons wilhelmiennes. De tempérament douloureux et inquiet, il veut détruire la société pour en reconstruire une nouvelle, encore plus utopique que celle dont rêvait Eisner. En politique, il se réclame plutôt de Bakounine que de Karl Marx. Extrémiste et versatile tout ensemble, il apparaît vite encore plus brouillon qu'Eisner lui-même. Promu commissaire à la propagande de la République des Conseils, il s'apprête à «éclairer le peuple ».

Ernst Toller apparaît, certes, plus sérieux. Il n'a que vingt-cinq ans et a été réformé à la suite d'une maladie nerveuse. Le teint basané, les pommettes saillantes, la chevelure abondante et la moustache mince, il a une tête assez romantique de jeune intellectuel exalté.

Toller est l'auteur de deux pièces de théâtre dont la première, *Wandlung* (Transformation) se veut une autobiographie: « Le héros, dit-il, est un jeune Hébreu qui, avec la guerre, se figure être accueilli enfin dans la communauté germanique, mais que la guerre rattache à la communauté universelle. » Disciple de Kurt Elsner, auquel il a succédé à la tête du Parti socialiste indépendant de Bavière, Ernst Toller n'hésite jamais à se rapprocher des communistes. Il n'a que le titre de commissaire au ravitaillement dans le nouveau gouvernement, mais ce jeune Saint-Just oriental joue les archanges impitoyables de la *Weltrevolution,* cette révolution mondiale dont il parle sans cesse.

L'anarchie, prélude de la dictature et de la terreur

Le règne des « anarchistes de café » sera bref. Leur passage au gouvernement montre pourtant à quel point Rudolf von Sebottendorff avait bien compris la véritable nature de la subversion. Les excentricités de Toller et de ses amis vont dépasser tout ce qu'on a vu sous Eisner. Les nouveaux maîtres de la Bavière montrent bien comment ils comptent transformer les âmes de ceux qui subissent leur dictature. Toller a pour premier souci de promouvoir de «nouvelles formes» en sculpture, peinture, architecture, littérature, «pour libérer l'esprit de l'humanité». Le commissaire à l'instruction publique annonce que n'importe qui pourra, désormais, entrer à l'Université où il n'y aura plus ni professeurs ni étudiants, mais des «chercheurs». Les cours d'Histoire sont supprimés «car l'Histoire est l'ennemie de la civilisation».

Tout le travail souterrain entrepris par la Société Thulé trouve brusquement sa justification profonde: les anarchistes, menés par Gustav Landauer, ont décidé de s'attaquer aux fondements même de la société. Ces prophètes messianiques annoncent la fin des temps. L'Histoire, en refusant de rester un affrontement, va s'arrêter. Les hommes, en devenant partout semblables, vont cesser d'exister en tant qu'individus. Déjà, au-delà de la terreur qui veut briser les dernières résistances, apparaît le monde rêvé par tous ces visionnaires: un monde hors du temps et de la vie, un monde sans couleur, un monde qui parviendra jusqu'à effacer le nom même de Thulé.

Désormais, il faut se battre. Pour conserver les liaisons avec ses hommes, Rudolf von Sebottendorff pense qu'il doit, à tout prix, conserver un point de ralliement. Malgré l'avis de tous ses amis, qui le croient devenu vraiment fou, il décide de conserver le local habituel. il croit, dur comme fer, à sa bonne étoile. D'ailleurs, il a des hommes à lui dans toutes les organisations de Munich, de l'extrême droite à l'extrême gauche. Des volontaires du *Kampfbund ont* reçu l'ordre de s'engager dans l'Armée rouge et viennent, tous les soirs, faire placidement leur rapport au Baron, qui tient

permanence dans les propres locaux de la Société Thulé.

Formation du premier bataillon du « Freikorps » de Thulé

Désormais, Rudolf von Sebottendorff donne la primauté aux problèmes militaires. Selon sa vieille habitude, il continue à cloisonner les activités et confie les groupes qu'il constitue à des hommes sûrs.

La Société Thulé n'apparaît jamais directement en tant que telle, mais ce sont des hommes de Thulé qui suscitent, qui animent, qui dirigent de multiples organisations, sans rapports apparents entre elles. Le seul ciment qui les unit, c'est une foi commune dans le retour des vieux dieux hyperboréens.

Deux chefs de guerre vont, alors, apparaître dans les rangs de la Société Thulé et lui apporter une nouvelle dimension, celle du combat. Au temps du *Kampfbund* succède celui du *Freikorps,* le corps franc. Il ne s'agit plus seulement d'agitation mais de guerre civile. Deux bataillons sont créés par deux jeunes officiers: le lieutenant Heinz Kurz et le sous-lieutenant Edgar Kraus. Les hommes de ces deux unités ne doivent pas avoir de rapports entre eux. Ils ne doivent même pas se connaître.

Le bataillon de Kurz rassemble ceux qui sont décidés à se battre au grand jour, les armes à la main, dans le cadre de ces corps francs qui naissent et luttent dans toute l'Allemagne, sur les frontières comme dans les faubourgs. Le lieutenant Kurz a déjà rassemblé de jeunes volontaires à Munich et les a dirigés d'abord vers le corps franc du colonel Ritter von Epp, en Thuringe. Mais, désormais, l'Armée rouge contrôle les frontières de la Bavière et les recrues ne peuvent quitter le pays. Ils reviennent sur Munich et commettent même la folle imprudence de se réunir dans les locaux de la Société Thulé.

Avec leurs vestes de chasse, leurs chapeaux tyroliens, leurs culottes de cuir, lis S'efforcent de passer pour de paisibles voyageurs. Rudolf von Sebottendorff pense que ces encombrants gaillards vont les faire repérer par les miliciens rouges. Il pense les installer à Eching, qui est malgré tout assez près de Munich

Ce village se trouve en pleine campagne bavaroise et les paysans se montrent de plus en plus hostiles au gouvernement rouge de Munich. Les réquisitions les exaspèrent et ils commencent à regarder avec un air songeur les carabines de chasse accrochées au râtelier d'armes des fermes. Les liaisons avec Munich seront assurées par des motocyclistes, membres du *Kampfbund,* mais inscrits dans l'Armée rouge.

Les hommes de ce premier bataillon, à part quelques pistolets personnels, sont encore désarmés. Dès leur arrivée à Eching, ils tournent en rond et méditent d'attaquer, les poings nus, les arsenaux de l'Armée rouge. Très rapidement, un incroyable troc s'organise.Ils achètent des armes aux gardes rouges, qui ont besoin d’argent comme tout le monde en ces temps troublés. Deux jeunes étudiants, Witzgall et Stecher, se chargent de mener les négociations et surtout d’assurer le transport des armes à Eching, qui devient la base militaire de la Société Thulé.

Le second bataillon constitue la cinquième colonne

Le second bataillon, celui du sous-lieutenant Kraus, regroupe tous ceux qui préfèrent la guerre de la ruse à la lutte ouverte. S'y retrouvent les agents de renseignement, les saboteurs et ceux qui se sont volontairement engagés dans les rangs des formations de combat de la République des Conseils. Etrange ramassis de risque-tout, d'agents doubles on triples, de mythomanes, de héros obscurs.

Désormais, des hommes dit *Kampfbund* se sont infiltrés dans chaque section de l'Armée rouge et de

la Milice républicaine. Pour ne pas avoir à tirer sur leurs camarades et surtout pour être mieux renseignés, ils remplissent volontiers des emplois de secrétaires.

Chaque soir, après le service, ils viennent faire leur rapport à Sebottendorff dans les locaux de l'hôtel des Quatre Saisons. Le Baron classe ces renseignements, les recopie, les résume et expédie cette synthèse vers Augsburg,. Ainsi, le gouvernement bavarois, réfugié à Bamberg, sera prévenu de ce qui se passe à Munich,

Les locaux de la Société Thulé sont devenus un véritable rendez-vous de miliciens « rouges» qui vont et viennent dans les bureaux, remplaçant leurs camarades partis quelques jours auparavant pour Eching, où ils se préparent au combat à ciel ouvert.

NAISSANCE DU CORPS FRANC *«OBERLAND»*

Dans Munich, que contrôlent, de plus en plus étroitement, les miliciens et les soldats de l'Armée rouge bavaroise, le Maître de la Société Thulé organise rapidement son mouvement de résistance. Depuis plusieurs mois, il se préparait à ces dures heures d'affrontement, les armes à la main. Il a toujours prévu le pire. Aussi, ne sera-t-il pas surpris de voir la dictature d'Eugen Leviné, de Max Levien et de Towla Axelrod succéder aux folies de Gustav Landatier et d'Ernst Toller. Tout cela lui paraît dans la tragique logique des choses. Lénine, en octobre 1917, a ouvert la boîte d'où s'échappent tous les démons qui courent désormais le monde.

Si la République des Conseils, instaurée le 7 avril 1919, arrive à se maintenir au pouvoir, tout ce que les fidèles du *Germanenorden* et de la Société Thulé ont rêvé de recréer sera voué au néant. La guerre se veut totale. Totale sera donc la victoire ou la défaite.

Dans ce combat, tous les alliés sont nécessaires. Pour Sebottendorff, le gouvernement Hoffmann, en exil à Bamberg depuis la mi-mars, représente la seule chance. En le soutenant, le Maître de Thulé prend une option sur l'avenir. Il veut se trouver du côté de ceux qui reviendront, tôt on tard, en vainqueurs, à Munich. Le gouvernement Hoffmann représente la légitimité. Si la Société de Thulé le sert loyalement, les activités du *Kampfbund* deviendront légales.

Sebottendorff devient agent du gouvernement bavarois en exil

Sebottendorff après avoir noyauté toutes les organisations de droite et infiltré des hommes dans tous les mouvements de gauche, voici le Maître de Thulé pressenti pour travailler avec le gouvernement socialdémocrate en exil! Rudolf von Sebottendorff n'a jamais voulu diriger une secte, mais, au contraire, créer, à l'aide de diverses « courroies de transmission», un mouvement populaire. .Servir le gouvernement Hoffmann petit parfaitement s'inscrire dans son plan. D'autant que Bamberg reste loin de Munich. La vraie puissance, même si elle reste encore clandestine, se trouve clins la capitale.

Tandis que les volontaires du premier bataillon issu de la Société Thulé se camouflent à Eching, les hommes du deuxième bataillon multiplient les sabotages dans Munich même. Ils subtilisent les magnétos des automobiles de la Milice, ils percent les réservoirs des avions sur l'aérodrome de Schleisshelm. Surtout, ils préviennent les suspects des arrestations ou les paysans des réquisitions.

La fabrication des faux papiers devient une des spécialités des hommes du sous-lieutenant Kraus. Plutôt que de confectionner des faux tampons, ils en achètent de vrais à des militants communistes et ils utilisent des laissez-passer authentiques. Chaque homme de la Société Thulé engagé dans la résistance possède désormais une carte, tout ce qu'il y a de plus authentique, du *spartakusbund.*

Les courriers qui assurent la liaison avec Bamberg se camouflent en paisibles employés des

chemins de fer. La vie clandestine s'organise. Les vétérans de la garde nationale, les policiers licenciés par le régime des Conseils, les anciens officiers de l'armée impériale se retrouvent et complotent. On parle d'Lin putsch.

Tentative avortée de putsch contre-révolutionnaire

Le général Seyffertiz commande la garnison de Munich. Si certaines unités sont fortement noyautées par les communistes, d'autres, restent attentistes ou sont même prises en main par des nationalistes. Dans les casernes, des discussions éclatent sans arrêt. Un tract circule: «La Bavière est tombée entre les mains de fous dangereux. Mais le gouvernement régulier rassemble des forces dans le nord du pays. Les campagnes se dressent pour sauver le régime socialiste des menées bolcheviques. Debout, Munichois! À bas la tyrannie! Vive l'État libre de Bavière et vive le gouvernement Hoffmann ! »

Ce tract a été largué par avion sur la ville. Sebottendorff charge ses hommes de le reproduire et de le diffuser. Il n'a pas hésité à le signer: la section social-démocrate provinciale...

Désormais, le complot se noue. Le général Seyffertiz occupera les points névralgiques avec les soldats de la garnison de Munich. Schneppenhorst, le ministre de la Guerre du gouvernement bavarois en exil à Bamberg, arrivera à la rescousse, avec plusieurs milliers d'hommes aux ordres du président Hoffmann.Les hommes de la Société Thulé, camouflés à Eching, ont reçu, dans cette tentative de putsch, un objectif de choix: ils doivent s'emparer de l'aérodrome de Schleisshelm.

Mais le commandeur du régiment de la Garde ex-royale est un républicain progressiste. Il refuse de trahir le pouvoir des Conseils et parvient même à intercepter les délégués du gouvernement Hoffmann, arrivés clandestinement à Munich quelques heures auparavant. Seyffertiz a réussi à contrôler la ville. Les passants commencent à molester les communistes. Mais les troupes gouvernementales n'arrivent pas. Schneppenhorst ne tient pas sa parole.

À midi, en ce dimanche 13 avril, la situation devient critique pour les putschistes. Les gardes rouges commencent à sillonné la capitale bavaroise à bord de voitures blindées. Les soviets de soldats passent à l'action dans les casernes et invitent énergiquement leurs camarades à lâcher le « gouvernement bourgeois des traîtres à la classe ouvrière». De Bamberg, le président Hoffmann, tenu au courant par téléphone, comprend que la partie est perdue.

Les Conseils reprennent la situation en main et proclament une République soviétique communiste de Bavière. La milice est dissoute et la police désarmée. L'ordre sera désormais assuré par les gardes rouges. Leur première opération consiste à occuper la poste centrale et à couper toutes les communications avec l'extérieur.

Les trois hommes forts de Munich la Rouge

Le pouvoir n'est resté qu'une semaine entre les mains des anarchistes et vient d'être récupéré par les communistes. Trois agitateurs professionnels contrôlent désormais Munich.

Eugen Leviné a trente-six ans. Il est né dans une famille juive de SaintPétersbourg, mais il a fait son service militaire dans l'armée allemande, où il est devenu spartakiste. Désigné pour représenter l'Allemagne à la première séance du Komintern à Moscou, il n'a pu franchir la frontière et s'est replié sur Munich où il va diriger le parti et rédiger l'édition bavaroise de *Die rote Fahne.*

Max Levien est son cadet de deux ans. Il appartient lui aussi à une famille israélite, à moitié russe et à moitié allemande. Il a connu les bagnes sibériens, a rencontré Lénine dans son exil helvétique, avant la guerre, et a organisé des cellules spartakistes dans les rangs de l'armée impériale. Depuis

décembre 1918, il dirige les communistes bavarois.

Towla Axelrod est, lui aussi, d'origine juive et russe. Il est arrivé en Allemagne, avant même la fin de la guerre, en se glissant dans la suite d'Adolf Joffé, l'ambassadeur soviétique. Quand celui-ci a été chassé de Berlin, le camarade Axelrod a gagné Munich. Il compte y apporter l'expérience de la révolution russe, car il reste très fier de s'être trouvé à Petrograd, aux côtés de Lénine, lors de la révolution d'Octobre 1917.

Ces trois étrangers se sont assurés le concours d'un partisan fanatique, le matelot Rudolf Egelhofer, âgé de vingt-six ans, qui a naguère participé à la mutinerie de Kiel. Président du Soviet des chômeurs, il devient le chef militaire de la République des Conseils et sera le véritable créateur de l'Armée rouge.

Une véritable « île rouge » se forme dans le sud de la Bavière. Au centre, Munich. Places fortes sur les « frontières »: Dachau, Schleisshelm, Augsbtirg, Rosenheim. À Dachau, se trouvent les réserves en munitions et en billets de banque de la République des Conseils. L'or et le plomb des Soviets de Bavière...

<u>Le gouvernement bavarois demande l'aide des corps francs</u>

Dans la capitale provisoire du gouvernement bavarois, Rudolf von Sebottendorff retrouve son fidèle lieutenant Kurz Le Baron est furieux. Les troupes gouvernementales de Schneppenhorst ont échoué dans leur attaque devant Dachau et ont manqué le rendez-vous avec Seyffertiz. Lors de cette attaque manqué l'armée régulière a été en dessus de tout, il n'y a qu'une seule solution: faire appel aux corps francs.

Sebottendorff pense d'abord à la plus solide d'entre ces formations de « Réprouvés », celle qu'a réussi à lever le colonel Ritter von Epp à Ohrdruf, en Thuringe, et dans laquelle les volontaires bavarois sont très nombreux.

Le conseil des ministres, comme si rien ni personne ne pouvait résister au Baron, se réunit le soir même. Certes, ces soldats modérés sont fort contrits de demander l'aide des terribles activistes des corps francs. Mais ils n'ont pas d'autre choix s'ils veulent un jour revenir à Munich. Il leur faut bien dénicher les fourgons de quelque vainqueur; sans le sabre du colonel von Epp leurs porte-plume ne quitteront jamais les encriers de l'exil.

Le 19 avril 1919, le projet d'une marche sur Munich est adopté. Il s'agit de rameuter les corps francs. Partout s'en vont des émissaires: à Regensburg, à Wurzburg et à Eichstätt où le capitaine Römer et les hommes de Thulé occupent toujours la caserne. Là, doit un jour se former un nouveau corps franc, qui prendra le nom d'*Oberland.*Rudolf von Sebottendorff a parfaitement réalisé son plan. Il quitte Bamberg pour Nuremberg et s'installe à l'hôtel Fürstenhof. Le Maître de la Société Thulé ne restera pas longtemps dans la capitale de la Franconie. Tout se joue désormais en Bavière où la parole appartient aux soldats.

<u>Formation d'une nouvelle troupe de Thulé: *« Oberland »*</u>

Oberland apparaît sans conteste comme une nouvelle filiale de la Société Thulé. Ici, doivent se recruter, avant tout, des soldats. À leur tête, le Baron place, le 22 avril, le major von Beckh, qui a combattu dans les tranchées pendant la guerre et reste un militaire de stricte obédience, adhérent dès 1918 de la Société Thulé. Parfois, certaines des idées ésotériques de Sebottendorff le surprennent un peu. Mais il s'absorbe dans les tâches de l'instruction et laisse le Maître partir sur les routes de la Bavière septentrionale, à la recherche de nouveaux volontaires.

À Rothenburg ob der Tauber, à Ansbach, à Gunzenhausen se tiennent des réunions et s'ouvrent des bureaux de recrutement. Dans l'euphorie des discours, dans la fumée des pipes à longs tuyaux de porcelaine, dans le fracas des chopes cognées sur les tables de bois, on discute, on se défie, on s'engage. *Oberland,* le mot sonne bien pour tous ces Bavarois. Il faut partir vers le sud, vers le soleil, vers les montagnes. Il faut libérer la vieille cité de Munich et planter le drapeau bleu et blanc de l'immortelle Bavière et le pavillon de guerre noir-blanc-rouge du Reich sur les clochers de ses palais et de ses églises. Chez ces jeunes volontaires enthousiastes, la croix du Christ fait bon ménage avec la roue solaire de Wotan. Le Baron s'en soucie peu. Ces garçons n'ont pas d'idées bien précises. Ils ne brûlent que de l'envie de se battre. Le monde de Thulé renaît et il ne s'encombre pas de théories. Tout est simple dans le combat. Il n'y a plus que les camarades et les ennemis. Les hommes qui sont du même sang et du même esprit. Et les autres. Ceux-là n'ont pas de pitié à attendre des garçons *d'Oberland.* C'est la guerre. Totale.

La marche sur Munich se prépare dans une atmosphère de fièvre.

Des courriers réussissent à franchir les frontières et arrivent de Munich. Il n'y a pas encore de lignes de front dans cette étrange guerre civile, niais, comme au Moyen Âge, des bourgades qui deviennent des places fortes, comme les châteaux d'autrefois. Les Spartakistes sont bien décidés à se battre. On compte, à Munich, près de quarante mille gardes rouges armés, mais le quart à peine semble en état de combattre avec efficacité. Les soldats des corps francs sont tout aussi résolus. Des deux côtés, on va lutter par instinct plus que par raison. Dans les deux camps, les meilleurs sont prêts à se faire tuer.

<u>L'encerclement de Munich terminé pour le 1er mai</u>

Le 26 avril, Rudolf von Sebottendorff, qui a réussi à former une seconde *compagnie d'Oberland.*Le corps franc *Oberland*, grossi de nombreux volontaires, se met en route dès le 29 avril. Objectif: la bourgade touristique de Bad Tôlz, à une cinquantaine de kilomètres au sud de la capitale bavaroise.

Le convoi contourne la ville de Munich par l'est et traverse Ingolstadt et Rosenheim. Les volontaires, entassés dans les camions, n'ont pas encore d'uniforme, mais portent des vestes bavaroises et de grosses chaussures cloutées. Dans leur sac de montagne, des paquets de cartouches, des saucisses et du pain noir. Ils chantent et brandissent leur fusil de guerre. Étranges montagnards qui partent pour la plus cruelle des chasses. Le corps franc *Oberland, fort* de trois cent cinquante volontaires, part au combat en chantant**.**

<u>L'ASSASSINAT DES SEPT OTAGES</u>

On est désormais parvenu au tournant le plus tragique de la brève histoire de la Société Thulé. Le drame sanglant qui va se jouer le 30 avril 1919 éclaire de sa lueur de feu toute cette équipée. Celui-ci s'est dénoué à une date particulièrement sacrée pour les anciens Germains, en ce ont de printemps qui précède la nuit de Walpurgis, où les divinités hyperboréennes se répandent dans la Nature, pour mettre fin à l'hiver. Les chrétiens devaient transformer en sorcières ces filles merveilleuses de Thulé !

Il faut d'abord comprendre pourquoi le combat est soudain devenu si acharné et si impitoyable. Sans l'assassinat de ces otages, la lutte n'aurait pas été emportée par un tel torrent de vengeance et de haine, déferlant sur l'Europe en un raz de marée sans doute plus catastrophique encore que ce raz de marée qui avait naguère englouti le continent sacré des Hyperboréens. Il fallait se plonger dans l'horreur et la boue, pour suivre pas à pas le martyre des sept fidèles de Thulé, témoignant à jamais que la lutte millénaire n'avait pas cessé. Il fallait sans doute leur sacrifice pour que nous

comprenions que leurs rêves n'étaient pas quelque innocente passion intellectuelle, mais un engagement total, au péril de leur vie.

Qu'ils fussent sept, chiffre sacré pour qui connaît la science ésotérique des nombres, paraissait particulièrement significatif. Sept fidèles. Six Frères et une Soeur, qui n'ont pas failli à ce serment prêté le jour où Rudolf von Sebottendorff les a appelés au combat, lors de la réunion du 9 novembre 1918, lorsque tout a commencé aux yeux aveugles du monde. Sept parmi deux centaines d'hommes et femmes qui constituaient alors la petite poignée d'éveillés, capables de renoncer à tout pour suivre la vole librement choisie à l'appel du Maître de la Société Thulé.

Le dernier appel aux armes de l'Armée rouge

Le livre rarissime d'Ambroise Got publié, en 1922, à la Librairie académique Perrin, sur *La terreur en Bavière,* nous éclaire sur cette période troublée.

Précieux récit d'un homme qui a vécu de près toute cette aventure et dont les opinions, situées très à gauche, n'en rendent que plus précieux le témoignage. Il a rencontré Kurt Eisner, à la conférence internationale socialiste de Berne, peu avant son assassinat, et ne cache pas un parti pris très favorable pour le fondateur de la République bavaroise et pour ses idées séparatistes. Seulement, Ambroise Got reste de ces vieux socialistes humanitaires qui savaient encore se placer au juste milieu et haïssaient, d'un même élan horrifié, les fanatiques de l'extrême gauche et ceux de l'extrême droite. Il dénoncera tout autant la terreur blanche que la terreur rouge qui l'a précédée. Il conclut son livre en évoquant,, la gangrène pangermaniste qui a poussé sur le fumier communistes et souhaite que l'Allemagne s'engage sincèrement « sur le chemin de la démocratie ». Pour lui, tous les crimes restent inexpiables, quel que soit le côté de la barricade.

Tandis que les corps francs s'approchent de Mtinich, on colle à la hâte des affiches sur les murs et les palissades de la capitale bavaroise. Je revoyais ces placards jaunâtres, apposés par les hommes de l'ancien matelot Egelhofer, devenu le chef de l'Armée rouge. C'est l'ultime appel aux armes: « *La bourgeoisie conduit ses lansquenets vers Munich pour étouffer dans le sang la jeune liberté du prolétariat. Armez-vous et rassemblez-vous pour combattre en faveur de la République socialiste des Conseils! Enrôlez-vous dans l'armée rouge ! Montrez les dents aux bourreaux de la révolution et envoyez chez eux les gardes blancs avec des têtes ensanglantées...*

Mais il ne suffit pas de se battre sur le front, aux portes de Munich. Il faut aussi tenir la ville, où les hommes des corps francs possèdent des partisans nombreux et résolus. La terreur s'inscrit à l'ordre du jour. Les politiques s'effacent désormais devant les militaires. On assiste à une véritable prise du pouvoir par les gardes rouges. Rudolf Egelhofer et ses hommes sont décidés à ne pas faire de quartier. Un ancien matelot propose de parquet tous les « bourgeois » de la ville sur la Theresienwiese, de parlementer avec les troupes gouvernementales et, en cas d'échec, de massacrer tous les prisonniers. Cette politique des otages l'obsède. Des patrouilles de gardes rouges parcourent les rues, le fusil à la main, à la recherche des opposants. Les Munichois se terrent chez eux. Des petits groupes activistes se dévoilent et passent de la résistance clandestine à la lutte ouverte. Les contre-révolutionnaires reprennent espoir.

Dans les locaux de la Société Thulé, de la Marstallstrasse, on continue de travailler, sans prendre la moindre précaution. Les fidèles restés dans la capitale bavaroise se croient intouchables. Mais le temps n'est plus où le Baron arrivait à « arranger » les choses avec les policiers ou les miliciens. Les nouveaux maîtres de la Bavière sont plus méfiants et plus cruels. À l'approche de leur inéluctable défaite, ils veulent du sang.

Arrestation de la comtesse Hella von Westarp

Le 26 avril 19 1 9, un « commando » de matelots révolutionnaires et d'ouvriers communistes se présente dans les locaux de la Société Thulé. Le trafic des faux papiers et l'acheminement des volontaires vers le nord du pays ne pouvaient quand même pas passer éternellement inaperçus !

Les locaux sont déserts. Il ne s'y trouve qu'une jeune femme, la comtesse Hella von Westarp. Âgée de trente-trois ans, elle a naguère quitté sa famille pour vivre de son travail. Mais elle a perdu sa place quand les autorités républicaines ont appris son titre de noblesse. Alors, depuis le mois de février, elle travaille à la Société comme secrétaire et sténotypiste. Malgré la prise du pouvoir pair les communistes, elle n'a pas voulu quitter Munich.

La comtesse Westarp répond à l'interrogatoire par phrases brèves. Elle ne se trouble pas. Depuis si longtemps, elle devait quand même savoir que ce moment viendrait un jour. Sa déposition peut se résumer en quatre mots: elle ne sait rien...

Les gardes rouges la conduisent au poste de police et laissent quelques hommes dans les bureaux de la Société Thulé, avec la consigne d'appréhender tous ceux qui se présenteront.

La liste des fidèles de Thulé aux mains de leurs ennemis

Grâce aux mémoires de Rudolf von Sebottendorff, confirmés à l'époque par les témoignages des survivants, On découvrais ce qui allait survenir ensuite.

Le concierge de l'immeuble parviendra à prévenir la plupart de ceux qui arrivent sans se douter de rien. Ainsi, l'auteur dramatique Dietrich Eckart réussira à échapper à l'arrestation et sautera dans sa voiture, pour s'éloigner au plus vite du siège de la Société Thulé, devenu souricière.

La comtesse Westarp sera relâchée peu après son arrivée au poste de police, mais reste soumise à surveillance. Par elle, les révolutionnaires espèrent remonter jusqu'à l'insaisissable Sebottendorff, qu'ils croient toujours à Munich.

Désormais, tout s'enchaîne avec une impitoyable logique. Au cours de la perquisition dans la Marstallstrasse, les gardes rouges se sont emparés des deux cantines, marquées aux initiales R. v. S., et les ont emportées au poste de police. Elles sont bourrées d'affiches et de tracts contre-révolutionnaires. Toute la propagande nationaliste clandestine a pris pour cible le trio Axelrod, Leviné et Levien et ne cesse d'insister sur leur triple particularité d'être à la fois russes, communistes et juifs.

Tous trois se concertent rapidement. Il n'est, certes, pas difficile d'imaginer les propos de ces chefs révolutionnaires qui se sentent désormais traqués par l'avance des troupes fidèles au gouvernement du socialiste Hoffmann. Ils n'ont aucune pitié **à** attendre des soldats des corps francs, qui ont pris les armes pour une sanglante croisade et ne remettront dans leur fourreau que des baïonnettes rouges de sang.

Une liste de membres de la Société Thulé a été hâtivement dressée, d'après les documents saisis dans les locaux de la Marstallstrasse. Sur cette liste d'environ deux cents noms, les révolutionnaires ne parviendront finalement à mettre la main que sur sept membres de la Société Thulé.

Ils seront arrêtés à leur domicile, conduits à la Kommandantur révolutionnaire, puis transférés au ministère de la Guerre, dont l'Armée rouge occupe les bureaux. Voici une demi-douzaine de fidèles de la Société Thulé entre les mains des Conseils d'ouvriers et de soldats. Le désordre est devenu tel, en ces derniers jours des Soviets de Bavière, que personne ne sait trop que faire des prisonniers. Les uns veulent les abattre sur place, sans jugement, et d'autres estimeraient plus prudent de les libérer. Car, dans cette atmosphère de défaite la hantise des représailles les tenaille. Il reste aussi la

tentation de les garder en otages. Mais où les enfermer ?

Les otages emmenés dans le lycée Luitpold

Alors, surgit Fritz Seidel, revolver au poing. Il est accompagné d'une troupe d'une centaine de gardes rouges. C'est un garçon de vingt-cinq ans, originaire de Chemnitz, la ville la plus communiste de l'ultra-rouge province de Saxe. Réformé à cause d'une malformation du pied, il a fait la guerre comme gratte-

papier chez un armateur de Trieste, puis, au bureau de poste de Munich.

Employé ensuite à la poudrière de Dachau, il adhère au Spartakusbund et se fait mettre en congé dès la révolution communiste du 7 avril. Il s'installe alors au lycée Luitpold, réquisitionné par les gardes rouges et en devient l'Oberkommandant. il dira, sans rire, que son rôle est celui d'un «Supérieur politique chargé d'éclairer la religion de ses camarades ». Il vit dans la hantise de la trahison et ne connaît qu'un mot: *Erschiessen*! Fusiller !

Ce chef de la Tchéka bavaroise, qui se sait destiné, tôt ou tard, au poteau d'exécution - et qui sera effectivement fusillé, à son tour, quelques semaines plus tard - se fait livrer les prisonniers.

Ce lycée Luitpold. *Luitpold Gymnasium,*date de la belle époque wilhelmienne et n'a, certes, rien du cadre habituel des scènes de terreur. On respirerait plutôt le morne ennui des édifices scolaires. C'est une grande bâtisse massive de deux étages, dont la façade donne sur la Müllerstrasse. Un beau jardin la sépare de la rue. Occupé d'abord par la Milice républicaine, le lycée a été pris d'assaut et occupé par les gardes rouges, le 13 avril. Il sert désormais de caserne et de prison. La garnison apparaît très flottante: huit cents hommes quand il s'agit de percevoir la soupe et moins d'une centaine pour suivre l'entraînement militaire et exécuter les corvées.

Il était clair à mes yeux - et aux yeux de leurs gardiens - que les membres de la Société Thulé, arrêtés le 27 avril et conduits à pied au lycée Luitpold, sous les injures de la foule, n'étaient ni plus ni moins que des otages. Mais Ruidolf Egelhofer, le chef de l'Armée rouge de Bavière, et son complice l'Oberkommandant Fritz Steigel tiennent aux formes, avec une minutie de petits-bourgeois allemands. Les fidèles de Rudolf von Sebottendorff sont donc officiellement arrêtés comme « pillards», ce qui a toujours été, en période troublée, une notion assez élastique. Les pillards, qui sont munis de fusils et de brassards, sont considérés comme « défenseurs du prolétariat ». Il y a bien longtemps pourtant que les véritables défenseurs du prolétariat ne traînent plus dans les rues de Munich, mais qu'ils se font courageusement tuer dans les combats des faubourgs.

Voici donc les prétendus pillards les otages appartenant à la Société Thulé, enfermés dans une cave, avec quelques suspects raflés au hasard par les gardes rouges. Vingt-deux personnes y sont entassées au soir du 28 avril. Les détenus ne peuvent se coucher qu'à tour de rôle, à même les pavés humides. Pas de paillasse, ni de couverture. Des tas d'immondices et de vieux chiffons dégagent une odeur nauséabonde. Une eau glaciale ruisselle sur les murailles de pierres nues. Au début, les captifs ont disposé d'une bougie, mais elle leur a été retirée sui- un ordre formel du trio Levien-Axelrod-Leviné qui veille à ce que leurs ennemis manquent de tout.

Les sentinelles savent que les otages seront massacrés à l'approche des hommes des corps francs, qui enserrent désormais Munich d'un cercle infranchissable de fer et de feu. Avant de les assassiner, les bourreaux s'amusent à décrire les supplices qui attendent ces malheureux. Toutes les deux heures, un gardien arrive et annonce que l'exécution est imminente.

Six hommes et une femme vont mourir pour Thulé

Le sculpteur Walter Nauhaus a été arrêté le premier dans son atelier. C'est un garçon de vingt-sept ans, fils d'un missionnaire allemand au Transvaal. Il est revenu en Allemagne, dès la déclaration de guerre, pour s'engager, et a été très grièvement blessé, dès la première bataille. Réformé après deux ans d'hôpital, il a décidé de se vouer à la sculpture, à Berlin puis à Munich. C'est lui qui a suggéré à Rudolf von Sebottendorff de donner le nom de Thulé à la Société. Après avoir dirigé le groupe des jeunes, il a fondé le *Cercle de Culture Nordique,* qui se trouve à l'exacte jonction des activités exotériques et ésotériques de la Société. Plus qu'aucun autre, il a recherché fébrilement le monde perdu des Hyperboréens et a rêvé de le restituer, en artiste bien plus qu'en militant politique. Nauhaus apparaît, sans aucun doute, comme un croyant et un créant. C'est l'un des membres les plus importants, et les plus initiés, de tout le groupe de fidèles réunis par le Baron.

En même temps que lui, dans son atelier, les gardes rouges ont aussi arreté un autre membre de la Société Thulé, qui se nomme Walter Delke et qui est de deux ans son aîné. Originaire de Magdebourg, lui aussi a été volontaire pour le front et lui aussi a été grièvement blessé dès 1914. Grand invalide de guerre, il suit des cours à l'école des Arts et Métiers de Munich.

C'est également dans un atelier d'artiste que les gardes rouges d'Egelhofer vont découvrir le chevalier Friedrich Wilhelm von Seidlitz, arrière-petit-fils du fameux général de Frédéric le Grand. Il a vingt-huit ans. Après une guerre d'où il a ramené décorations et blessure il a rejoint la Société Thulé dès septembre 1918. Ce militaire voulait commencer une nouvelle carrière de peintre et de pianiste.

Quelques heures plus tard, un autre membre de la Société Thulé est, à son tour, amené au lycée Luitpold. Il se nomme Anton Daumenlang et exerce le modeste emploi de secrétaire aux chemins de fer. Il a près de cinquante ans. C'est un typique petit-bourgeois, portant lorgnon pince-nez et col cassé de celluloïd. Avec sa femme, il élève une fille unique et se passionne pour l'héraldisme et la généalogie, activités fort pacifiques, mais qui l'ont conduit, tout naturellement, à partager les hantises de la Société Thulé, dont il est membre depuis quelques mois. Les gardes rouges l'accusent d'avoir lacéré une affiche communiste et il est arrivé au lycée couvert de plaies et de bosses, ses vêtements en lambeaux souillés de boue.

Le prince Gustav von Thurn und Taxis a été envoyé, quelques jours auparavant, de Nuremberg à Munich par Sebottendorff, avec la mission de recommander la prudence aux fidèles restés dans la capitale bavaroise et de vérifier si les deux cantines remplies de documents séditieux ont bien été mises en lieu sûr. Il est arrivé trop tard et vient d'être appréhendé au Park Hotel. Ce jeune aristocrate d'à peine trente ans, ancien combattant, comme il se doit dans sa caste, a déjà été arrêté plusieurs fois depuis le début de la révolution allemande et accepte cette nouvelle épreuve en souriant.

Le baron Franz Karl von Teuchert n'a pas vingt ans, mais il s'est enrôlé dans le corps franc de Regensburg - où sert un autre membre de la Société Thulé, le sous-lieutenant Rudolf Hess. Von Teuchert a été fait prisonnier, au cours d'une reconnaissance de son unité dans les lignes rouges, et il est furieux de s'être laissé prendre aussi stupidement. On a trouvé son nom sur les listes de membres de la Société Thulé et il ne se fait guère d'illusions sur son sort.

La comtesse Hella von Westarp partage la cave-prison avec ses six Frères de la Société Thulé. Après -savoir été libérée du poste de police, elle a eu l'imprudence de regagner son domicile, pour prendre un peu de linge. Les gardes rouges l'ont aussitôt capturée au nid et n'ont pas tardé à la conduire rejoindre les autres au lycée Luitpold. Elle a partagé la promiscuité de la cave-prison, on l'atmosphère devient d'heure en heure plus fétide. Sans cesse des gardes rouges viennent injurier les prisonniers. La comtesse Westarp attire particulièrement leur verve et ils s'encouragent à lui lancer les plaisanteries les plus obscènes. Elle finira pourtant, ultime faveur, par être incarcérée, seule, dans un petit cabinet contigu à la salle de garde.

«Je donne mon consentement.Choisissez les plus distingués»

Certains membres de la Société Thulé ont été arrêtés le 27 avril et d'autres le 28. Les ouvriers les plus résolus à défendre le régime des Conseils montent vers le front, par petits groupes mal armés et mal équipés. Beaucoup n'ont d'autre uniforme qu'un brassard rouge passé sur leurs vêtements de travail élimés. Les gars de chez Krupp ne manquent pas de courage, mais beaucoup des meneurs semblent s'être évanouis, au hasard des ruelles et des portes cochères. Pourtant, l'ancien matelot Rudolf Egelhofer reste à son poste. Le chef de l'Armée tout, est décidé à se faire tuer au combat. À celui-là, il ne faut pas retirer le courage.

Au lycée Luitpold, dès l'aube, on a mis les otages au travail pour une classique corvée de patates. La comtesse Hella von Westarp doit balayer les chambrées des gardes rouges et laver la vaisselle. Une fois encore, ses gardiens la couvrent d'injures. Les gardes rouges savent que leurs ennemis seront impitoyables. Dans les chambrées du gymnase Luitpold, on commente le « tarif » qu'offrent, paraît-il, les troupes de Noske: ‚La tête de chaque garde rouge est primée trente marks et celle des chefs soixante ». Les nouvelles du « front » sont mauvaises. Les hommes des corps francs se rapprochent de Munich. En ce 29 avril, commence la grande offensive contre la capitale bavaroise. Starnberg tombe aujourd'hui et Fürstenfeldbruick demain. C'est la fin de la république des Conseils. Les gardiens se font plus menaçants d'heure en heure.

Dans la soirée du 29 avril, les mauvaises nouvelles du front se multiplient. Partout, désormais, les hommes des corps francs avancent. Les gardes rouges n'arrivent pas à résister à ces soldats bien encadrés et bien armés. Les troupes improvisées d'Egelhofer commencent à se débander. L'Armée rouge se désagrège. Certains, déjà, troquent leur uniforme contre un costume civil ou se débarrassent de leurs brassards rouges. Les cas de désertion se multiplient.

À une réunion du Comité exécutif, il est longuement discuté du sort des otages. Il est décidé de fusiller ceux qui appartiennent sans conteste à la Société Thulé. L'ordre d'exécution est un bout de papier qui émane d'un comité de soldats du premier régiment d'infanterie de l'Armée rouge et prend la résolution de faire fusiller dix otages pour chaque communiste tombé au combat! Il est demandé, par une note en bas de page, que Rudolf Egelhofer prenne lui-même la chose en main. Le chef révolutionnaire a ajouté dans la marge, an crayon: «Au Comité exécutif des Conseils d'ouvriers et de soldats, au palais des Wittelsbach. Je donne mon consentement ».

Au verso, le chef de l'Armée rouge a ajouté comme un suprême hommage involontaire: *Sucht die Feinsten heraus* c'est-à-dire: Choisissez les plus distingués.

Terrible face-à-face dans la nuit de la cave-prison

Au lycée Luitpold, les gardiens deviennent de plus en plus nerveux et agressifs. Les coups maintenant succèdent aux injures. Le sort des otages ne fait plus aucun doute. Ce n'est plus qu'une question d'heures. Les fidèles de la Société Thulé se demandent seulement s'ils auront l'ultime , chance,, de mourir fusillés, ou s'ils vont être tués, comme des chiens, à coups de crosse et de baïonnette.

Au milieu de la nuit, la porte de la cave-prison s'ouvre brutalement. Les captifs croient leur dernière heure venue même s'ils sont habitués, depuis leur arrestation, aux macabres plaisanteries de leurs bourreaux. Le sous-officier Schiklhofer, l'ad'oint de Fritz Steigel, se tient sur le seuil, avec nu mauvais falot. Il déchiffre lentement des noms sur une liste et fait l'appel des prisonniers membres de la Société Thulé. Chacun doit se présenter.

Dans la pénombre, apparaissent, éclairés par la lueur dansante de la bougie, les visages de ceux qui,

plus que tous les autres révolutionnaires, ont juré de briser dans le sang le sursaut de Thulé. Ils sont là, tous les trois, Eugen Leviné, Towia Axelrod et Max Levien, ceux que même leurs partisans appellent « les trois Russes ». Ils sont venus voir, les veux dans les yeux, à quoi ressemblent les fidèles de Thulé à l'approche de la mort. Les trois révolutionnaires examinent longtemps, sans dire un seul mot, leurs ennemis.

Cette scène muette, qui me paraissait tragique, tournait finalement au grotesque. Ce mauvais goût des bourreaux, eux aussi voués à la mort, semble finalement plus pitoyable qu'odieux. Deux mondes s'affrontaient. Et c'étaient ceux qui ne croyaient pas au paradis sur cette terre ni dans l'autre qui allaient finalement triompher de l'épreuve du temps. Ils portaient, au fond d'eux-mêmes, une telle image de l'ancestrale terre de Thulé que rien ne pouvait désormais les atteindre.

Les six captifs sont alors laissés à la nuit. Mais, comme pour se venger de ces regards lourds de tant de mépris tranquille, les trois complices se rendent dans la cellule où se trouve enfermée, solitaire, la comtesse Westarp. Alors, l'ignomie, ,se déchaîne. On saura, au procès, que la malheureuse a été violentée par cinq hommes. Levien, Axelrod et Leviné ont sans doute pris part à cette Joyeuse expédition, mais Seidel et Schicklhofer prétendront toujours qu'ils n'ont pus participe a ce viol collectif.

Fusillade de deux hussards et d'un vieux professeur juif

À dix heures du matin, on vient chercher les otages dans la cave et ils découvrent avec horreur le supplice qu'a subi leur camarade d'infortune, la comtesse Westarp.

Mais ce n'est pas encore, pour les sept fidèles de Thulé, l'heure de la mort. Ils doivent seulement assister à l'exécution de deux soldats des troupes gouvernementales, pris au cours d'une escarmouche, quelques jours auparavant, dans la banlieue de Munich. Fritz Linnenbruger, de Bielefeld, et Walter Hindorf, de Weissenfeld, appartiennent tous deux au premier escadron du 8e régiment de hussards prussiens.

Leurs uniformes sont en lambeaux, leurs visages marqués par les coups. Ils ont été tant battus qu'ils peuvent à peine marcher. Les fenêtres dit lycée sont garnies de curieux qui poussent des acclamations et rient très fort. Une plan d'insultes s'abat suit les condamnés.

La comtesse semble exciter particulièrement tous ceux qui assistent à la scène. Les deux hussards sont arrivés devant le mur où ils doivent être fusillés. Ils se serrent la main. Une douzaine d'hommes surgissent du poste de garde et commencent à tirailler, sans même attendre les ordres du sous-officier. Les membres du peloton d'exécution improvisé se font alors servir des pots de bière, qu'ils boivent devant les corps pantelants de leurs victimes. On finit par jeter les cadavres des deux hussards dans un coin, sur un amas de cendres et d'immondices et on les recouvre vaguement de sciure de bois.

Quelques instants plus tard, on colle au poteau un vieil homme de soixante-dix ans, qui porte une longue barbe blanche et ne cesse de se lamenter en proclamant son innocence. Le Pr Berger répète qu'il n'a jamais fait de politique,qu’il ne fait pas partie de la Société Thulé et qu'il appartient par surcroît, à la religion israélite. Les matelots et les gardes rouges lui répondent par des injures. Ils se moquent bien de savoir de quelle confession religieuse se réclame ce vieux monsieur à l'allure typique de bon bourgeois bavarois. On l'accuse - d'ailleurs, à tort - d'avoir déchiré une proclamation de la République des Conseils. En ce sanglant 30 avril, il n’en faut pas plus pour recevoir sa ration de plomb.

Les sept membres de la Société Thulé, après avoir assisté à l'exécution du vieux peintre juif, regagnent alors leur cellule sous les coups de crosse et les injures. L’interminable attente recommence.

Vers quatre heures de l'après-midi, un courrier apporte une lettre scellée. C'est l'ordre d'exécution, paraphé de la main d'Egelhofer. L'Oberkommandant du lycée Luitpold semble soudain avoir un ultime scrupule à se salir les mains: Fritz Steigel charge Willy Haussmann, ancien employé de tramway et commandant intérimaire du lycée, de diriger l'exécution, il se suicidera le soir même pour échapper à la vengeance des corps francs.

Le peloton d'exécution devant un mur de briques

Une escouade de quatre gardes rouges parcourt les couloirs du lycée, à la recherche d'hommes volontaires pour exécuter les otages. On trouvera pour cette besogne d'anciens prisonniers de guerre russes, qui ont viré au bolchevisme et rejoint les rangs de l'Armée rouge bavaroise, quelques civils, un cantinier.

Haussmann se rend à la cave-prison, en compagnie du garde-magasin et d'un secrétaire. Au reflet blafard d'une lanterne, l'adjoint de Fritz Steigel appelle les malheureux. Sur sa liste, le secrétaire trace une croix en face de chacun des noms. Déjà pour lui, ces six hommes et cette femme ont cessé de vivre.

Dans le lointain, on entend le canon. Des bruits de fusillade dans les faubourgs. Leurs frères du *Kampfbund* et de *l'Oberland* se battent, les armes à la main. Et ils sont là, sans avoir d'autre combat à livrer que de témoigner à jamais par leur sang. On pourraitpresque faire le parrallèle avec ces Saxons massacrés à Verden par Charlemagne, pour n'avoir pas voulu renier la foi de leurs pères.

Le peloton se tient à moins de dix mètres d'un mur de briques. Un simple soldat, ancien garçon de café, commande les tueurs.Il lance, d'un air impatient :

- Allez! Au premier de ces messieurs.

Le petit fonctionnaire des chemins de fer Daumenlang s'avance d'abord. Il est le plus âgé. Le plus ému aussi. Ses yeux sont rouges à force d'avoir pleuré. Il n'arrive pas à se résoudre de laisser ainsi sa femme et sa fille, et ses chères études. Il ne peut s'empêcher de trembler, mais se dirige de lui-même vers le mur. Il tourne le dos aux tueurs et regarde sa dernière vision du monde: un mur de briques. Un coup de feu. Puis un autre. Les hommes du peloton tiraillent les uns après les autres. Daumenlang s'écroule. Encore un coup de feu.

Même pas des soldats, murmure von Teuchert à von Seidlitz. Passez le premier, vous êtes le plus âgé.

Ils semblent se faire des politesses pour savoir qui des deux va mourir le premier. Au moment où il entend craquer les culasses, le jeune lieutenant Teuchert se retourne brusquement et lance aux gardes rouges:

- Moi, je veux mourir en face!

Walter Nauhaus et son camarade Delke lui succèdent. jamais leurs blessures de guerre ne les ont tant fait souffrir qu'en cette fin d'après-midi de printemps. Après avoir tant combattu sur le front, il leur faut tomber sous des balles allemandes.

Le prince von Thurn und Taxis regarde toute cette scène d'un air méprisant. Depuis des générations et des générations, les hommes de son sang ne craignent pas la mort. Il va mourir, mais il croit à l'éternité de sa famille et de son rang. La noblesse qui paye de son sang garde toute sa place dans le monde de Thulé.

Les coups de feu s'espacent. Il semble y avoir comme une lassitude dans le peloton. Le prince vient de tomber sur le corps de ses camarades. Une balle explosive lui a arraché la moitié du crâne.

La dernière à mourir sur les corps de ses compagnons

La comtesse Hella von Westarp vient d'assister, en apparence impassible, à toute cette fusillade. Elle se veut de la race des soldats On ne lui accorde, comme grâce suprême, que d'écrire une lettre d'adieu. Elle gribouille quelques lignes, en se servant comme pupitre du dos d'un garde rouge. L'écriture se trouble, les lignes se chevauchent. Cherche-t-elle à obtenir un ultime répit? Un des spectateurs, exaspéré, le maître-tailleur Citus Watzelsberger, un petit bonhomme boiteux, lui lance:

- *Sakrament!* Puisque vous êtes sténotypiste, vous n'avez qu'à écrire en sténo. Nous n'avons pas le temps de vous attendre. Au mur !

Un énergumène, qui porte au bras J'emblème de la Croix-Rouge, et n'a jamais été identifié, bondit sur elle et tente de l'entraîner vers le mur**.** Mais elle s'évanouit. Ses bourreaux attendront qu'elle revienne à elle pour la fusiller. La foule hurle de fureur. On colle la comtesse au mur sans même lui bander les yeux. Elle porte son mouchoir au visage. Six coups de feu retentissent. La décharge lui déchiquette le crâne et le cou. Pourtant, elle respire encore. Un matelot patauge dans le sang, pour lui donner le coup de grâce. Un dernier tressaillement agite le corps de la comtesse. Tout est fini.

Un misérable se précipite, soulève sa robe et lui lance frénétiquement des coups de pied dans le ventre. La foule hurle. Mais à sa joie se mêle une sombre terreur. Les combats se rapprochent. Les plus courageux des gardes rouges se ruent aux barricades improvisées et vont défendre leur révolution, le fusil lu poing, animés d'un lucide désespoir. Il ne reste plus dans la cour du lycée Luitpold qu'une tourbe furieuse.

Le socialiste Ambroise Got va dresser l'hallucinant tableau de ce qui s'est passé ensuite, sur les cadavres des sept membres de la Société Thulé:

«Les forcenés vont se soulager à côté des loques sanglantes, des poubelles d'immondices sont déversées sur elles. Une orgie commence autour du tas de chair souillée qui gît dans la pénombre. Des gardes rouges, s'improvisant musiciens, font beugler des accordéons, d'autres trépignent et chantent avec une allégresse sans bornes, pris d'une joie féroce. Des femmes encore se mêlent à la débauche. Le vin et la bière coulent à flots; les cigarettes sont généreusement distribuées. »

Sur le bâtiment principal du lycée Luitpold, une cloche sonne à toute volée. Un immense drapeau rouge flotte encore au-dessus de la foule. Mais l'exécution des otages marque la fin de la dictature de la République des Conseils.

LE PRINTEMPS DE LA VENGEANCE

En évoquant l'assassinat des sept otages de la Société Thulé, on en termine avec l'histoire réelle de cette mystérieuse confrérie. Walter Nauhaus se trouvait parmi les fusillés et son rôle avait été sans doute plus important encore que celui de Rudolf von Sebottendorff. Avec son regard aigu derrière le verre des lorgnons cerclés d'or et sa courte barbiche, ce 'cune artiste-peintre de moins de trente ans, grand mutilé de guerre, apparaît comme un véritable chef de la renaissance hyperboréenne. D'ailleurs, c'est lui, et aucun autre, qui a proposé de donner à la branche bavaroise du *Germanenorden le* nom de *Thulé..* Nauhaus et ses six compagnons disparus, c'est une tout autre aventure qui commence.

Le lendemain de l'exécution du Lycée Luitpold, en cette froide journée du 1er mai 1919, les deux camps semblent marquer une pause. Mais la capitale bavaroise se trouve totalement investie par les troupes gouvernementales et les corps francs. Le 2 mai, commencent les combats de rues. Ils vont durer jusqu'au lendemain, particulièrement acharnés dans le quartier de la gare. Plusieurs membres du *Kampfbund* de la Société Thulé seront tués au cours de l'action, entre autres le sous-lieutenant

Wiedemann et le volontaire Karl Stecher.

Le corps franc *Oberland,* incontestablement créé par Rudolf von Sebottendorff lui-même, pénètre dans la capitale bavaroise dans la nuit du 2 au 3 mal, à partir du Maximillianeum. Les volontaires sont de fort mauvase humeur, car une escarmouche près de Kolbemoor a retardé leur entrée dans la ville et tous craignent de passer pour des ouvriers de la onzième heure.

Les corps francs font régner la loi du fer et du feu

Rapidement, les hommes progressent le long des rues. L'état-major a décidé de s'installer dans les locaux mêmes de la Société Thulé, à l'hôtel des Quatre Saisons, pour bien marquer la filiation directe entre la société de pensée et le groupe d'action qu'elle a suscité. Il règne dans les salons du palace international une activité fébrile et les volontaires s'installent en vainqueurs, bien décidés àvenger l'assassinat de leurs camarades.

Dès la libération de Munich, la Société Thulé a repris ses activités. Le 5 mal, alors que retentissent encore des coups de feu dans les faubourgs de la ville, où résistent des petits groupes isolés de gardes rouges résolus à lutter jusqu'à la mort, paraît un numéro du *Münchener Beobachter.* Tous les rescapés de la clandestinité sont invités à rejoindre Rudolf von Sebottendorff. À nouveau, se retrouvent les fidèles du vieux monde hyperboréen.

Pourtant, un important changementallait apparaître n dans l'état d'esprit de la Société. Décidément, la disparition de Walter Nauhaus pesait très lourd. Déchiffrer les runes nordiques et chanter des refrains populaires deviennent des activités annexes, presque secondaires. L'heure de la libération est toujours l'heure de la vengeance. Le sous-lieutenant Kraus regroupe les hommes de son service de renseignement. Le temps de la clandestinité est fini. Celui de la répression commence. Les militaires prennent de plus en plus d'importance dans la Société Thulé, comme ils prennent de plus en plus d'importance dans la ville de Munich.

La lutte semble terminée dans la capitale bavaroise. Pendant encore toute une semaine, cependant, les accrochages vont continuer entre les Rouges et les Blancs. La nuit, des patrouilles et des postes de police sont attaqués. Tous les gardes rouges n'ont pas été mis hors de combat ait cours des affrontements meurtriers qui ont marqué la prise de la ville. Des tireurs de toit manquent de peu de réussir un attentat contre le colonel von Epp, qui entend une balle siffler à ses oreilles.

En ces premiers jours de mai 1919, la Société Thulé perd de son importance. Les initiés doivent céder le pas aux militaires qui ont rétabli, avec une poigne de fer, l'ordre dans la ville. Le rêve hyperboréen s'estompe devant la dure loi martiale imposée par ces revenants casqués.

L'homme le plus en vue à Munich est alors le colonel Ritter von Epp. Ancien militaire colonial qui a participé à l'expédition de 1900 en Chine, dans l'armée internationale commandée par le maréchal prussien Waldersee, il a ensuite servit en Afrique, puis commandé un régiment de la garde royale bavaroise pendant la Grande Guerre. Franz Epp n'est pas un aristocrate d'origine, mais sa conduite au feu lui a valu la particule et le titre de Ritter, chevalier. Les plus hautes décorations militaires pendent sous son col, qu'il porte fort haut, à l'ancienne mode. Il apparaît vite comme un homme inflexible qui méprise tout ce qui n'est pas l'ordre militaire mais garde cependant un cote populaire, qu'il doit sans doute à ses origines modestes et à un long service dans les corps de troupe, loin des mondanités et des intrigues d'un état-major quel déteste.

Un lansquenet balafré se proclame « soldat politique »

L'officier-adjoint du colonel Ritter von Epp est le capitaine Ernst Röhm. Il n'a que trente-deux ans,

mais paraît plus âgé avec sa courte silhouette épaisse tailladé de cicatrice. Rôhm appartient à la race éternelle des lansquenets. La défaite en a fait un orphelin et un aventurier. Sa nostalgie de l'Allemagne impériale l'a lancé depuis six mois dans tous les complots. Fils d'un modeste employé des chemins de fer, ce guerrier-né a trouvé d'instinct dans l'armée l'Ordre dont rêve tout adolescent.

Son origine prolétarienne l'a d'abord desservi au sein d'une caste on abondent les officiers à particule. Il ne possède pas ce *von* qui lui ouvrirait bien des portes. Mais il sait qu'il n'y a finalement qu'une seule aristocratie qui s'impose: celle du courage. Il a toujours été au premier rang dans les combats de la Grande Guerre. Et dans les coins les plus malsains du front. Le capitaine Rôhm, chef d'une troupe d'assaut, est entré le premier au fort de Vaux, lors de la bataille de Verdun. Grièvement blessé à la face et décoré de la croix de fer , il cultive désormais sa légende: « Soldat, rien que soldat. »

Mais ce bagarreur est assez intelligent pour comprendre que dans l'Allemagne de la défaite et de la révolution, être soldat est aussi un acte politique. Il s'attachera donc désormais à politiser l'armée et à militariser la politique. Car, son but final, c'est une force populaire et non pas cette minuscule armée de métier que les vainqueurs veulent imposer à l'Allemagne.

L’adjoint du colonel Ritter von Epp, qui ne se cache pas d'être un bon vivant, fréquente les tavernes et s'entoure d'une cour de jeunes admirateurs qui partagent ses passions et ses moeurs. Ce n'est un secret pour personne, à Munich, que le capitaine Rôhm préfère les garçons aux filles, mais il n'est pas une exception dans ce milieu militaire qui se réclame tant de Sparte.

Le corps franc prend un titre très officiel et devient la *Bayerische Schutzenbrigade,* la brigade de tirailleurs bavarois. C'est une troupe solide, aussi bien équipée que n'importe quelle unité de l'armée traditionnelle. Ce qui diffère, c'est l'esprit. Le capitaine Rôhm veille à ce que les volontaires ne soient pas des recrues, comme le furent naguère les conscrits de l'armée impériale. Seuls, désormais, sont capables de bien se battre, dans une inévitable guerre civile, des «soldats politiques». Le terme est nouveau. Il rejoint pourtant assez bien les préoccupations de Rudolf von Sebottendorff et des fidèles de la Société Thulé.

« Il faut que le soldat apprenne à penser et à agir politiquement, écrit Rôhm, sinon il est inutilisable dans des fonctions qui comportent des responsabilités. »

L’officier qui a servi fidèlement le roi de Bavière pendant huit ans de paix et presque cinq ans de guerre, dans une armée régulière, se veut désormais un militant plus qu'un militaire. Il lui importe peu de devenir un jour un hors-la-loi, car il n'a plus désormais d'autre loi que celle de son clan.

Un Allemand né en Égypte s'inscrit à l'université de Munich

En ce printemps 1919, le Baron ne manque pas d'atouts dans son jeu. Propagandiste clandestin du gouvernement Hoffmann pendant la rude époque de la République des Conseils, inlassable recruteur de volontaires pour le *Kampfbund,* puis pour le corps franc *Oberland,* inspirateur de multiples sociétés de recherche traditionnelle et de deux partis politiques, le DAP bavarois d'Anton Drexler et le DSP franconien de Jullus Strelcher, le baron Rudolf von Sebottendorff n'est plus seulement le chef d'un petit groupuscule ésotérique. Des hommes de la Société Thulé se sont glissés à des postes de commande dans tous les milieux extrémistes.

La «carrière »de 1'un d'eux mérite d’être souligner, tant elle semble exemplaire du destin de tant de jeunes Allemands de cette époque. Rudolf Hess vient d'avoir vingt-cinq ans et ses études ont été interrompues par la guerre et la révolution. Son grand-père a émigré naguère en Éupte, où son père, Fritz Hess, a créé un important comptoir commercial. Rudolf naît à Alexandrie le 26 avril 1894 et commence par suivre les cours du lycée français. À douze ans, ses parents décident de l'envoyer poursuivre ses études en Allemagne. Le jeune Rudolf sera pensionnaire à Bad Godesberg, en Rhénanie, dans une école protestante. À quinze ans, il quitte l'Allemagne pour la Suisse, car son

père a décidé de le confier à l'École supérieure de commerce de Neuchâtel. La volonté familiale est de faire de lui un marchand. Mais le jeune Allemand d'Égypte s'intéresse bien davantage aux mathématiques et aux sciences astrologiques qu'aux balances commerciales. C'est un garçon tetu, rêveur, d'un idéalisme parfois exalté. À la déclaration de guerre, il vient d'avoir vingt ans et se trouve employé dans une firme commerciale de Hambourg. Il s'engage aussitôt dans le ler régiment bavarois d'infanterie par fidélité au pays natal de sa mère, la Bavière. Il part pour le front avec l'enthousiasme des jeunes Allemands de sa génération et participe à de durs combats. Il sera blessé une première fois. Puis une seconde. Les poumons sont touchés.

Le volontaire de guerre Hess est déclaré inapte à servir dans l'infanterie. Il refuse cependant d'être démobilisé et présente une demande de mutation dans l'aviation. Il parvient à entrer dans ce corps prestigieux et s'impose comme pilote de chasse. Au moment de la défaite, il a gagné au feu ses épaulettes de lieutenant. Il erre désormais dans les rues de la capitale bavaroise, à la recherche d'un groupe d'hommes partageant ses hantises sur l'esprit germanique et l'éternelle Hyperborée.

Il rencontre alors Rudolf von Sebottendorff et se trouve admis dans la Société Thulé et dans le *Kampfbund* créé dès l'armistice par les fidèles du Baron. Il participe à la prise de Munich, dans les rangs du corps franc de Regensburg, mais sera à nouveau blessé à la jambe lors des combats de rue. Au printemps 1919, c'est un convalescent qui songe à s'inscrire à l'Université, pour y suivre les cours d'histoire et de géographie politique du Pr Haushofer. En attendant la reprise normale des cours, il arpente les rues et les tavernes de Munich, à la recherche de l'homme providentiel qui pourra tirer son pays de la misère et reforger le glaive de Siegfried.

Le corps franc « Oberland » échappe à la Société de Thulé

De tels hommes ne sont pas rares dans l'atmosphère troublée de Munich, qui semble devenir le rendez-vous de tous les « Réprouvés» d'une Allemagne fiévreuse. La Bavière devient un arsenal et une poudrière. Dans cette citadelle de la contre-révolution, la Société Thulé, air lieu de progresser, semble peu àpeu se dissoudre, comme si elle avait rempli sa mission historique en donnant au Mouvement le sang des sept otages du lycée Luitpold.

Pourtant, Rudolf von Sebottendorff voudrait encore jouer un rôle et il s'efforce de garder la haute main sur ses hommes du corps franc *Oberland,* que commande désormais le major Petri. Mais cet officier de tradition n'a qu'une seule hantise: faire incorporer cette unité totalement irrégulière dans la Reichswehr officielle.

Le corps franc *Oberland* devient le premier bataillon de la brigade de tirailleurs bavarois. On verra ses hommes à l'action clandestine dans la Ruhr. Ils mèneront, ensuite, la guerre ouverte en Silésie et donneront l'assaut à l'Annaberg contre les Polonais.

À Munich, en ce printemps 1919, la petite équipe qui a créé le *Kampfbund* puis le corps franc *Oberland* se disperse. Le lieutenant KraLis continue la chasse aux révolutionnaires et réussit même à arrêter un des meneurs rouges de Munich sur le territoire autrichien, à Innsbruck, et à le ramener en Allemagne où il sera incarcéré à Bertin. Kraus se battra avec les corps francs de la Baltique et entrera dans la gendarmerie urbaine. Son ami, le lieutenant Kurz, semblera abandonner l'activisme pour se consacrer à des études de philologie. Quant à Johann Ott, il s'occupera du *Beobachter* pendant quelques mois, puis décidera de devenir un paisible expert-comptable.

Au premier bataillon de la brigade des tirailleurs bavarois, privé de ses principaux chefs, formés à la dure école de la lutte clandestine lors de la république des Conseils, l'ancien esprit du corps franc *Oberland* ne tarde pas à se dissiper. L'officier d'ordonnance Kupfer ne cache pas son hostilité aux idées de Sebottendorff et de la Société Thulé. Pour bien marquer son désaccord, il brûle ostensiblement un exemplaire du *Beobachter* dans la cour de la caserne.

Le Baron se précipite chez le commandant en chef pour protester contre l'attitude de cet officier. Il

est reçu d'une manière glaciale. Maintenant ces messieurs de l'état-major et du gouvernement bavarois n'ont plus besoin des extrémistes comme Sebottendorff !

Ce qui commence à Munich en ce brûlant été de 1919

L'aventure militaire est terminée. L'aventure politique va recomencer. Mais Rudolf von Sebottendorff se sent subitement bien las. Il décide alors brusquement de quitter Munich, le 29 juin 191 9. Il laisse la Société Thulé aux mains des plus médiocres de ses fidèles: l'avocat Hanns Dahn, puis johan Hering, lui aussi juriste. Dès l'été 1919, Thulé semble avoir perdu la force qui fut la sienne dans la défaite et la révolution. Il semble qu'une des associations germaniques les plus dynamiques se suicide lentement pour faire place à autre chose qui n'a pas encore de nom.

Le départ de Sebottendorff laisse la bride sur le cou à des jeunes gens impatients qui ressentent soudain combien leur est pesante l'absence d'un Maître. Avant de trouver un chef, ils se reconnaissent déjà dans un journal, le *Münchener Beobachter* qui devient alors l'organe le plus radical de l'extrémisme germanique. Hans Georg Müller, un grand blessé de guerre, et Hans Georg Grassinger, luit aussi, ancien combattant, donnent le ton au journal qui se veut d'une rare violence. L'hebdomadaire, directement inspiré par la Société Thulé, atteint maintenant un tirage de dix mille exemplaires. Dans le courant de l'été, il devient bihebdomadaire et paraît sur huit pages. Le 9 août 1919, il change de titre et s'appelle désormais le *Vôlkischer Beobachter. Il* n'est plus seulement munichois mais s'efforce de gagner des lecteurs dans toute l'Allemagne.

Le capitaine Röhm fonde l'association du « Poing de fer»

Le capitaine Rôhm estime que la victoire des corps francs est sa victoire. Il n'a pas l'intention de s'en laisser déposséder et ne désire pas rester à la brigade de tirailleurs bavarois du colonel von Epp, qui devient de plus en plus une unité régulière. Rôhm sait que son destin est ailleurs. Il ne fait plus confiance, depuis longtemps, à l'armée de l'ancien régime. Il croit que la nouvelle armée allemande sera populaire ou quelle ne sera pas.

Le lieutenant-colonel Hergott a été nommé, dès le 3 mai 1919, gouverneur militaire de Munich. Il constitue son état-major. Le capitaine Rôhm parvient à en devenir le chef. La place lui revient par ses talents d'organisateur. Il la mérite aussi par les liens qu'il da cessé de tisser avec les organisations activistes de la capitale bavaroise. Avec lui, soldats et civils vont marcher du même pas,et il ressemblera fort au pas de parade d'un militarisme éternel.

Sitôt installé dans son bureau de Munich, Ernst Rôhm recommence à nouer des contacts. On le voit dans les tavernes, dans les arrière-salles où se réunissent les groupuscules extrémistes, sur les stades, partout où de jeunes Allemands s'entraînent au nom de la puissance et de la force.

La tâche paraît immense. Après la tornade de la république des Conseils, il faut reconstituer un corps de police, recréer un régiment de la garde caserné à Munich, former, à nouveau, une milice civique qui n'aura de bourgeoise que le nom et deviendra le refuge de beaucoup d'activistes.

- Tant que ces hommes auront des armes, Spartakus ne renaîtra pas, prophétise Rôhm.

Des armes, ils en ont. Des dépôts clandestins échappent à la surveillance des Alliés. Mitrailleuses, fusils, mortiers sont rassemblés et stockés. En cas de putsch, ils ne seront, certes, pas distribués aux partisans sociaux-démocrates du président Hoffmann, mais à des camarades bien décidés à mener la contre-révolution. Tandis que les corps francs sont absorbés, les uns après les autres, dans l'armée régulière bavaroise, Rôhm s'efforce de radicaliser de plus en plus la Garde nationale. Des hommes comme le conseiller des Eaux et Forêts Escherich ou le lieutenant-colonel Kriebel ne cessent de

renforcer cette milice bourgeoise. Pour Rôhm, c'est encore insuffisant. Il se méfie de tout ce qui est officiel et déteste la démocratie. Alors, il imagine de créer une association militaire secrète. Il s'ouvre de son projet à son ami le capitaine Beppo Rômer, qui est naguère entré dans Munich à la tête du corps franc *Oberland.*

Les deux capitaines se mettent au travail, dès l'été 1919, et commencent àtisser leur réseau de complices et de fidèles. Ils donnerant le nom de *Eiserne Faust* a cette organisation secrète.

Tout naturellement, ils recrutent des officiers et des activistes parmi les anciens résistants au régime des Conseils. Nombreux sont ceux qui ont fait partie dit *Kampfbund* de la Société Thulé.

Comme rien ne peut se faire sans noyauter les partis extrémistes, les deux capitaines s'intéressent aux groupuscules qui se réclament du germanisme traditionnel ou du socialisme allemand.

Ernst Rôhm adhère au DAP d'Anton Drexler. Avec lui, il va amener des officiers, des sous-officiers, des volontaires des organisations paramilitaires, des anciens combattants qui ne vivent que pour remettre un jour l'uniforme.

Le capitaine Rôhm assurera désormais la liaison entre les nationaux-socialistes et les milieux militaires. Fortement compromis lors du putsch de Munich, il quittera l'Allemagne et deviendra instructeur de l'armée bolivienne. Adolf Hitler le rappellera d'Amérique du Sud en 1930 pour lui confier le poste de chef d'état-major des sections d'assaut, les SA. Après la prise du pouvoir, Ernst Rôhm âéfendra les thèses de la « seconde révolution « , et s'opposera violemment aux généraux et aux industriels. Rêvant d'une armée populaire et même prolétarienne, il sera exécuté lors de la purge des « Longs Couteaux » du 30 juin 1934. Son camarade, le capitaine Beppo Rômer, suivra lui aussi un étrange itinéraire. L'ancien chef du corps franc *Oberland,* directementt, manipulé par la Société Thulé, participera à l'assaut sur l'Annaberg en Haute-Silésie en 1921. Puis il rejoindra les rangs du KPD et se présentera même comme candidat communiste aux éléctions de 1932 !

<u>Un caporal inconnu adhère au DAP de Drexler et Harrer</u>

Le 12 septembre 1919, le DAP, fondé sous l'égide de la Société Thulé dès le début de l'année 1914 ne compte encore qu'une cinquantaine de membres. Karl Harrer et Anton Drexler ont tenu une réunion à la Stenecker Brau.Voici le compte rendu de ce qu'ils ont dit ce soir là :

- Encore une réunion, lance Harrer. Je me demande si nous arriveroiis un jour à quelque chose.

Ce qui compte, c'est la bataille plus que la victoire, répond Drexler qui aime parfois les formules sentencieuses.

Son compagnon a l'impatience de ceux qui se savent condamnés. Il voudrait tant voir leur rêve s'incarner. Mais est-il possible de faire renaître l'esprit de Thulé?

- Nous devons recruter des fidèles l'un après l'autre, dit-il. C'est l'enseignement de notre Maître. Tu te souviens de ce que nous disait le Baron: « Thulé revivra quand chaque Allemand sera redevenu un Hyperboréen. L'homme nouveau doit d'abord renaître dans chacun de nous ».

- Combien brûlent de ce feu? soupire Drexler.

Harrer reste un instant silencieux. Les brasseries de Schwabing sont pleines de ces sonne creux qui parlent sans cesse de révolution.

- Le feu! dit soudain Harrer. Tu as vu quelle flamme brûlait dans le regard de cet homme qui venait pour la première fois à une de nos réunions. Et tu as vu comment il a remis à sa place le vieux séparatiste bavarois qui refusait le futur Reich de tous les Germains.

Curieux garçon, soupire Drexler. Fascinant et inquiétant à la fois. Il semble n avoir même pas trente ans. je lui ai remis ma brochure, à tout hasard...

- Tu as retenu son nom? demande Karl Harrer.

Anton Drexler cherche un instant. Cet homme n'appartient pas à la confrérie des Frères de Thulé. Enfin, il lance le nom qui claque comme un coup de cravache :

- Il a dit qu'il était le caporal Adolf Hitler.

TROIS ÉTRANGES PERSONNAGES

La Société Thulé s'inscrivait donc parfaitement dans son époque. En donnant naissance au *Kampfbund* puis à *l'Oberland,* elle rejoignait l'équipée des corps francs, à jamais magnifiée par le récit de l'écrivain-terroriste Ernst von Salomon *Les Réprouvés.* Pour ces hommes et ces femmes, « la patrie brûlait sourdement dans quelques cerveaux hardis ». Que cette patrie fût la lointaine Hyperborée plutôt que la grande Allemagne ne paraissait pas extraordinaire.

La plupart de ce qui a été écrit en France sur Sebottendorff était tout un bric-à-brac ésotérique, où l'on mélangeait pêle-mêle les alchimistes, les Templiers, les Illuminés de Bavière, les tueurs de la Sainte-Vehme et les Rose-Croix, ceci ne paraissait que nuage de fumée, bouillie inconsistante, assez semblable à ce mélange de glace fondues d'eau et de brume que ce hardi Massaliote de Pythéas avait découvert en naviguant au nord de l'Islande. Il n'était pas besoin de faire appel au livre d'Enoch, à l'Edda scandinave et même à la Kabbale juive pour expliquer un combat strictement inscrit dans une période historique, déjà assez riche en péripéties mouvementées.

Non, les fils de Thulé n'étaient pas les descendants des *Nephilim* de la Génèse, ces fameux Géants chers à tous nos amateurs d'ésotérisme commercial, ces « Supérieurs inconnus », ces « Fils des Intelligences du Dehors ».Il faut dire qu'on à quelque peine à suivre Robert Charroux quand il affirme dans son *Livre des secret trahis: «* Rationnellement, si l'on accepte le récit du Livre d'Enoch, il s'agit d'une colonisation de notre globe par des cosmonautes, issus d'une planète conquérante, ou forcés d'émigrer.» La véritable histoire de l'Hyperborée paraissait assez lumineuse pour ne pas y mêler de telles fantasmagories.

Dietrich Eckart, dramaturge bon vivant saisi par la défaite

Pourtant, l'auteur dramatique bavarois ne cessera d' être obsédé par la nature spirituelle de son combat politique. Il ne craint jamais de remonter à un très lointain passé pour expliquer les raisons de sa conversion à l'activisme et il intitule son dernier livre - publié en 1925, après sa mort - *Der Bolchevismus von Moses bis Lenine* ; *c'est-à-dire*: Le Bolchevisme de Moïse à Lénine.L'auteur de l'adaptation allemande de *Peer Gynt,* malgré ses aventures rocambolesques au temps de la République des Conseils, sait très bien qu'il ne deviendra jamais un homme d'action et encore moins un homme d'État.

Ce dont il rêve, c'est de tenir le rôle d'éveilleur, de mentor. Dès la fin de 1919, il cherche un homme capable de « faire passer » son message à la foule.Voici les propos qu'il aurait tenus à son ami l'universitaire Paul Tafer et que reproduisent toutes les biographies d'Adolf Hitler - en y accolant le qualificatif de prophétiques:

- Il faut que nous ayons à notre tête un type capable d'entendre une mitrailleuse. Il faut que ces salopards-là aient la peur dans leurs chausses. je ne veux pas d'un officier, le peuple ne les respecte plus. Un ouvrier fort en gueule, voilà ce qu'il nous faudrait. Pas besoin qu'il soit bien intelligent, la politique est l'affaire la plus bête du monde et chaque commère, chez nous, à Munich, en sait autant que les gens de Weimar. je préfère un vaniteux, capable de donner aux Rouges une réplique bien sentie et qui ne s 1 enfuit pas devant le premier pied de chaise qu'on brandit, à une douzaine de

savants professeurs qui restent assis en tremblant, leur cul collé à leur fond de culotte comme à la réalité.

Dietrich Eckart ne va pas tarder à découvrir cet agitateur dont il rêve. Ce sera Adolf Hitler. Il va le lancer dans le public, avec un sens indéniable de la publicité. Les deux hommes ne se quitteront plus et apparaîtront comme maître et disciple. C'est à travers Eckart que le futur Führer découvre l'esprit de la Société Thulé. C'est avec lui qu'il s'envole pour Berlin quand, à la mi-mars 1920, les hommes de la brigade de marine Ehrhardt soutiennent le putsch qui tente de porter au pouvoir le conseiller Wolfgang Kapp, avec la complicité du général von Luttwitz.

Hitler n'était encore que le responsable de la propagande du minuscule DAP de Drexler et Harrer. Mais il apparaissait déjà, incontestablement, comme le futur chef. Le voyage à Berlin tourna court: quand les deux émissaires de Munich se rendirent à la Chancellerie, on leur apprit que le putsch avait échoué et que Kapp venait de s'enfuir.

Erich Ludendorff, officier de tradition et mystique païen

Erich Ludendorff est né en 1865, à Kruszewnia, près de Posen, dans la Pologne germanisée. Si son père est prussien, sa mère est suédoise, ce qui contribuera, certes, à expliquer ses rêves nordiques. En 1877, il entre à la dure école des Cadets. En 1911, il sert comme colonel à la section des opérations du grand état-major impérial. Général de brigade à la déclaration de guerre, il s'empare de la citadelle de Liège et acquiert une célébrité qui ne se démentira plus. Appelé, dès le 22 août 1914, comme chef d'état-major du général Hindenburg en Prusse, il s'affirme comme le grand cerveau de la guerre à l'Est. Il sera l'artisan de la victoire de Tannenberg et manquera aussi, de fort peu, de remporter la bataille de Verdun, sur le front de l'Ouest.

Désormais, il apparaît comme un des plus puissants « Seigneurs de la guerre », prussiens. Avec son visage d'une rare énergie, malgré les bajoues tombantes et le double menton, c'est un redoutable sanglier de combat. Il soigne sa stature de chevalier teutonique, mais se veut un Teutonique païen. La défaite allemande l'ulcère à un point tel qu'il décide de s'exiler en Suède. Exil ou retour aux sources? La Scandinavie continue d'exercer une invincible attirance chez tous les Germains qui conservent une confuse nostalgie de l'Hyperborée.

Comme tous les généraux réduits à l'inactivité, Ludendorff commence par rédiger ses mémoires. Puis, il songera à rentrer en Allemagne. Pour subir un cuisant échec avec l'équipée du putsch de Kapp de mars 1920. Il n'y perd ni illusions ni surtout son prestige. Il apparaît, désormais, comme l'homme fort des milieux contre-révolutionnaires. Il semble avoir fait connaissance d'Adolf Hitler dans les salons du comte Reventlow, qui dirige le périodique *Reichwart* et a pour meilleur ami le jeune écrivain conservateur Moeller vati den Bruck, auteur d'un petit livre prophétique intitulé *Das dritte Reich.*

À cette époque la Société Thulé n'existe plus guère officiellement et Sebottendorff semble n'avoir plus aucune activité visible. Le lien avec la religion hyperboréenne passera pour Ludendorff par le lien

conjugal: il épouse, en secondes noces, Mathilde von Kemnitz, de vingt ans plus jeune que lui.

Un singulier mouvement germanique de «connaissance de Dieu»

Il ne faudrait pas laisser passer cet événement sans faire justice du torrent d'inepties et d'obscénités insultantes déversé sur cette femme, qui a eu le grand malheur de ne plaire ni aux nazis ni à leurs adversaires. Mathilde Ludendorff n'était pas seulement une belle femme, au corps encore attrayant,

mais aussi une femme intelligente et une véritable mystique. Elle a fondé une sorte de religion de la Nature, dont le panthéisme fait largement appel au vieux paganisme nordique. Ce mouvement de « connaissance de Dieu », n'est pas une Eglise et lutte contre toutes les formes « inférieures », de la foi, représentées pour elle par les confessions chrétiennes et les sectes occultistes. Mathilde Ludendorff recherche, avant tout, l'harmonie du corps et de l'âme et s'intéresse beaucoup à la pédagogie et à la psychologie. Sa recherche d'une foi enracinée l'amène à lutter contre toutes les internationales spirituelles. Elle hait le christianisme et surtout l'ordre noir des Jésuites. Ce n'était quand même pas une raison pour en faire une Messaline! Ses innombrables brochures et ses gros livres, parfois un peu touffus, restent intéressants et ses disciples ont fort bien surnagé après la catastrophe du nazisme. Son influence sur son vieux général de mari fut sans doute plus bénéfique qu'on ne le croit et elle a toujours veillé à ce que la mystique se transformât le moins possible en politique.

Certes, Ludendorff «patronne» Hitler exactement comme Eckart le « chaperonne ». Il s'est rangé à ses côtés dès la fin de 1922, il participe à une des premières manifestations de masse nationales-socialistes. Le 1er mai de l'année suivante, il préside la journée allemande de Nuremberg de septembre, où vont défiler quinze mille hommes des sections d'assaut, et il se tiendra à côté d'Adolf Hitler lors de la dramatique fusillade du 9 novembre 1923. Mais celui que le Führer avait désigné comme régent du Reich, en cas de succès, garde ses distances dès le procès des putschistes. Sous son casque à pointe, il prend son air le plus rogue quand on le photographie, avec ses coaccusés, avant la première audience du Tribunal, le 24 février 1924. Il sera acquitté, mais ne pardonnera jamais àHitler de l'avoir entraîné dans une telle aventure. Tandis que celui-ci se trouve en prison à Landsberg, Ludendorff se fera élire député du parti nationalsocialiste de la liberté. Mais ce mouvement au caractère nordique accentué, ne continue guère la ligne du NSDAP interdit.

Le vieux général fera désormais cavalier seul. Il se présentera en 1925 à la présidence de la République pour ne récolter qu'1 % des voix. Jusqu'à sa mort, survenue en 1937, il ne jouera plus aucun rôle, si ce n'est en publiant un livre de stratégie militaire: *Der totale Krieg,* paru en 1936. On possède de lui un jugement impitoyable sur le maître du IIIe Reich: « En faisant Hitler chancelier du Reich », écrira le général Ludendorff au maréchal Hindenburg, au lendemain du 30 janvier 1933, «vous avez livré notre sainte patrie à l'un des plus grands démagogues de tous les temps. Je vous prédis solennellement que cet homme maudit conduira notre Reich dans l'abîme, amènera sur notre nation des souffrances inotiies, et que la malédiction du genre humain vous poursuivra dans la tombe pour ce que vous avez fait… »

Karl Haushofer, général-professeur hanté par l'espace vital

Karl Haushofer, né en 1869, est de peu le cadet de Ludendorff, mais on ne peut imaginer personnages plus dissemblables. C'est aussi un , « chien de guerre », mais plus lévrier que bouledogue. Officier d'état-major, il est envoyé en mission en Inde et surtout au Japon.

La fascination orientale reste si forte, en certains milieux occidentaux, qu'il n'en fallait pas plus à des imaginations fertiles pour prétendre Haushofer disciple de quelque religion bouddhiste. On en a fait, un peu rapidement, un lama tibétain. La vérité me semblait plus simple. La connaissance de l'Inde et des *Veda* ne pouvait que le conforter dans toutes les thèses « indo-germaniques » fort à la mode à son époque. Et la découverte du japon, qui parvenait à créer une armée ultramoderne, tout en restant fidèle à l'esprit des samourais, semblait bien de nature à enthousiasmer n'importe quel officier de tradition. Installé à Tokyo, il se trouve à un bon poste d'observation pour étudier, avec une minutie attentive, la naissance d'une nation. Car Haushofer n'est pas seulement un militaire. C'est un historien et surtout un géographe. Il va même donner ses véritables lettres de noblesse à une discipline qui se trouve encore dans l'enfance: la géopolitique.

À la veille de la guerre, en 1914, il obtient son doctorat, avec une thèse remarquée qui fera un jour

de lui un fort savant universitaire. Haushofer reste assez fidèle à l'enseignement de Clausewitz qui prétendait que la politique n'était que la continuation de la guerre par d'autres moyens. Il a compris que la vie n'est qu'une lutte pour la puissance. Et que la puissance ne peut être que mondiale. L'espace, écrit-il, n'est pas seulement le véhicule de la puissance; c'est la puissance elle-même.,, Le mot de *Lebensraum,* ou espace vital, était lancé. Adolf Hitler devait le reprendre à son compte, le moment venu.

Karl Haushofer, avec son regard clair, son visage allongé et ses longues moustaches blondes, incarnait, certes, l'image assez idéalisée des fils de Thulé. Mais il semble bien s'être gardé de tout contact avec la Société de Rudolf von Sebottendorff. Il restera toujours «en marge ». Son fils Albrecht sera exécuté pour avoir participé au complot du 20 juillet 1944 contre Hitler et le créateur de la géopolitique finira par se suicider « à la japonaise », au mois de mars 1946.

On a retrouvé près du cadavre de son père, après le spectaculaire « seppuku »: le poème d'Albrecht Haushofer, le pendu de Moabit,

Pour mon père, le destin avait parlé.

Sa volonté avait jadis la force

De repousser le démon dans sa geôle.

Mon père a brisé le sceau.

Il n'a pas senti le souffle du Malin.

Il a lâché le démon sur le monde

Une telle mort devait encore renforcer le halo de mystère qui l'a toujours entouré. On a prétendu qu'il avait rencontré le mage géorgien Gurdjieff au Tibet, dans les premières années du siècle, et on a soutenu qu'il était membre d'une étrange secte du Vril, ou Grande Loge Lumineuse, dont les contacts avec la *Golden dawn* britannique paraissent évidents aux spécialistes de l'ésotérisme. je retombais dans l'incohérence: des initiés supérieurs vivraient dans des cavernes sous la terre et posséderaient une extraordinaire énergie magique, ce fameux Vril. Bien entendu, la magie orientale reprenait toute sa fascination: Thulé ne pouvait se situer qu'au coeur de l'Himalaya.

De toutes ces démonstrations on en retient au moins une certitude: ceux qui avaient placé Adolf Hitler « sur orbite », avaient, plus ou moins rapidement, rompu avec lui. Que ce soit son « maître à danser», Dietrich Eckart, le vieux seigneur de la guerre Erich Ludendorff, ou le très savant général-professeur Karl Hailshofer.

<u>Adolf Hitler juge sans pitié les intellectuels néo-païens</u>

Le Führer avait été réellement « téléguidé » par Rudolf von Sebottendorff même si le pressentiment que ce ne pouvait être que par l'intermédiaire d'hommes comme Rudolf Hess ou Alfred Rosenberg.

On devait fait remarquer les distances que prenaient envers leur « élève » des hommes comme Haushofer, Ludendorff et même Eckart. Mais d'où venait l'initiative de la rupture. Il suffisait pourtant de relire *Mein Kampf.* On a pas fait assez attention, en France, à ces passages où le futur Führer traite si durement les intellectuels néo-païens sans lesquels, pourtant, il n'aurait prêché que dans un désert idéologique. À les relire, tout s'éclairait de la dure lumière de l'ingratitude: «Ceux-là mêmes qui brandissent dans tous les sens des sabres de bois, soigneusement copiés sur d'anciennes armes allemandes et qui recouvrent leur tête barbue d'une peau d'ours naturalisée, surmontée de cornes de taureau, ceux-là n'attaquent, quant au présent qu'avec

les armes de l'esprit, et s'enfuient en toute hâte dès qu'apparaît la moindre matraque communiste. La postérité ne s'avisera certainement pas de mettre en épopée leurs héroïques exploits... C'est ainsi qu'en particulier, j'ai toujours eu le sentiment que les prétendus réformateurs religieux - à la vieille mode allemande - n'étaient pas suscités par des puissances désirant le relèvement de notre peuple.

En effet, toute leur activité s'emploie à détourner le peuple du combat commun contre l'ennemi commun qui est le 'uif; et au lieu de le conduire à ce combat, elle l'engage dans de funestes luttes religieuses intestines... je n'insisterai pas sur cette ignorance absolue de certains Jean-Baptiste annonciateurs du XXe Siècle, qui méconnaissent aussi bien le racisme que l'âme du peuple. Elle est suffisamment démontrée par le fait que la gauche les combat par le ridicule: elle les laisse bavarder et s'en moque. »

Le futur Führer du IIIe Reich national-socialiste ajoute :

« Celui qui, ici-bas, ne parvient pas à se faire haïr de ses ennemis ne me paraît guère désirable comme ami. C'est pourquoi l'amitié de ces hommes n'était pas seulement sans valeur pour notre jeune mouvement, elle lui était nuisible. Ce fut aussi la raison essentielle pour laquelle nous choisîmes d'abord le nom de "parti". Nous étions en droit d'espérer que ce mot seul effrayerait et éloignerait de nous tout l'essaim des rêveurs "racistes". Ce fut enfin la raison pour laquelle nous nous arrêtâmes, en second lieu, à la désignation de *parti ouvrier allemand niational-socialiste.* Notre première dénomination éloigna de nous les rêveurs de l'ancien temps, ces hommes aux mots creux, qui mettent en formules les "Idées racistes"; la deuxième nous délivra de toute la séquelle des chevaliers aux glaives "spirituels", de tous les gueux pitoyables qui tiennent leur intellectualité comme un bouclier devant leur corps tremblant... »

Survivance de la Société Thulé après la fin de 1919

Dès la création du parti national-socialiste ouvrier allemand, quand il a réussi de sa propre initiative, par une sorte de coup d'État intérieur, à transformer le DAP en NSDAP, Adolf Hitler rompt la filiation avec les fidèles de Thulé. Mais on ne tranche pas un tel lien comme un noeud gordien. Il semblait impossible que la Société Thulé n'ait pas survécu. Cette survivance pouvait elle expliquer les luttes intérieures que devait connaître le parti nationalsocialiste, comme les connaissent tous les partis et toutes les sectes ? La vie cachée de Thulé, pendant le quart de siècle qui allait suivre 1920, me paraissait un mystère autrement plus important que toutes les révélations ésotériques, où les dieux du Walhalla font bon ménage avec ceux de l'Himalaya, pour la plus grande joie des prétendus spécialistes de la magie noire et de la terreur blanche.

ADOLF HITLER ROMPT AVEC THULÉ

Le Führer refuse de devenir un réformateur religieux

L'apparition d'Adolf fausse toute la perspective dessinée par le Maître de Thulé. Certes, au départ, Hitler apparaît presque comme une émanation de la Société. Eckart reste encore pour lui une sorte de monstre sacré, un prodigieuix acteur, je dirai presque une sorte d'Orson Welles bavarois. Ludendorff, comme tous les vieux généraux de l'Offizierskorps, n'est pour lui qu'une potiche sous son casque à pointe. Quant à Haushofer, c'est un professeur,certes, émérite, mais bien lointain. Adolf a toujours détesté les maîtres d'école.

Mais Sebottendorff et Hitgler ne se seront jamais connu. Car L'homme de la liaison entre la Société Thulé et le NSDAP, c'est Rudolf Hess. Hess est un type bizarre. Pas fou, certes. Mais un peu égaré. C'était un garçon de tempérament essentiellement fidèle. Et,il va se trouver toute sa vie écartelé entre deux fidélités. Fidèle à la fois à Thulé et à Adolf. Cela ne pouvait que mal se terminer, tôt ou tard. Quand il est enfermé avec lui à Landsberg, Hess fait ingurgiter à Hitler tous les rêves de la Société Thulé**.** On a le temps dans une cellule. À force de répéter , Mein Führer , avec des yeux extasiés, il devient le secrétaire, le confident, le « Stellvertreter ». Un mot difficilement traduisible. Ce n'est pas exactement le remplaçant et encore moins le successeur. On aurait

tendance à dire celui qui double votre personnalité et veille à la bonne marche des choses. Les catholiques nomment ainsi « l'ange gardien» ce que d'autres traduisent simplement par « conscience». Hitler et Hess vont presque s'identifier l'un à l'autre. Mais ce sera pour jouer le drame du Dr Jekill et de Mr Hyde.

Cette évocation de la personnalité de Rudolf Hess me ramenait aux étranges rapports du Führer et de la religion. Ils expliquaient assez bien toute la suite de cette histoire moins mystérieuse qu'il n'y paraît.

Les opinions d'Adolf Hitler sur les problèmes religieux reviennent, à plusieurs reprises, dans *ses libres propos sur la guerre et la* paix recueillis sur l'ordre de Martin Bormann ,deux volumes parus chez Flammarion en 1952 et 1954. On peut y lire notamment: « Si quelqu'un éprouve des besoins d'ordre métaphysique, je ne puis le satisfaire avec le programme du Parti. Le temps coulera jusqu'au moment ou la science pourra répondre à toutes les questions. Il n'est donc pas opportun de se lancer maintenant dans une lutte avec les Églises. Le mieux est de laisser le christianisme mourir de mort naturelle... Rien ne me paraîtrait plus insensé que de rétablir le culte de Wotan. Notre vieille mythologie avait cessé d'être viable lorsque le christianisme s'est implanté. Ne meurt que ce qui est disposé à mourir... Un mouvement comme le nôtre né doit pas se laisser entraîner dans des digressions d'ordre métaphysique. Il doit s'en tenir à l'esprit de la science exacte. Le Parti n'a pas à être une contrefaçon de religion... je ne voudrais surtout pas que notre mouvement prenne un caractère religieux et institue un culte Nous entrons dans une conception du monde, qui sera une ère ensoleillée, une ère de tolérance. L'homme doit être mis dans la situation de développer librement les talents qui lui sont donnés par Dieu. » (27 février 1 942.)

Rudolf von Sebottendorff abandonne la politique pour l'astrologie

Pourquoi le Baron avait aussi rapidement disparu de la scène politique munichoise, alors que la victoire des corps francs était quand même sa victoire ? Il ne faut quand même pas croire que Sebottendorff n'avait que des amis dans le milieu nationaliste. On lui reprochait deux choses: d'abord, d'avoir imprudemment laissé traîner une liste d'adhérents, qui avait provoqué l'arrestation des sept otages. C'est une accusation classique dans les groupes de résistance quand il y a eu de la casse. Et la deuxième c'est d'être parti avec la caisse, bien . La gauche voit des indicateurs partout. Mais de l'autre côté de la barricade, on imagine toujours que les dirigeants s'en mettent plein les poches. En réalité, ce serait plutôt le Baron qui aurait financé la Société Thulé. Maintenant, d'où venait son argent? Personne n'en savait rien. On disait que c'était les junkers, les Turcs ou même les juifs. Des ragots.

En réalité, on ne lui pardonnait pas son allure de grand seigneur, d'autant plus ostentatoire qu'il n'était qu'un parvenu. Un aventurier. Il aimait le mystère. Il y avait de l'esbroufe dans tout cela. Mais il savait certainement «des choses». Il se disait Rose-Croix, Frère musulman, Odiniste. Il jouait de son personnage et surtout de sa nationalité ottomane. En tout cas, il revient à Munich, dès les premiers jours de mai 1919, dans les fourgons des corps francs, mais, au mois de juillet, il quitte brusquement la ville.

On trouve sa trace à Fribourg-en-Brisgau, mais on doute que cela fut pour y suivre les cours de Martin Heidegger. Il s'installe à Bad Sachsal dans le Harz méridional. Il y restera jusqu'au putsch d'Adolf, sans relations avec lui. À ce moment-là, il s'intéresse uniquement à l'astrologie et publie le *périodique Astrologische Rundschau*. Il a compris que le Fiihrer du NSDAP lui échappe. Alors, il rédige des thèmes astraux et se fait toute une clientèle de naifs. Il gagne de l'argent. Il sait bien qu'il ne petit plus contrôler le train qu'il a mis sur les rails. Il fait confiance à des garçons comme Rudolf Hess ou comme Rosenberg pour renverser la vapeur. Lui, il se sent « brûlé ». La police de Weimar le tient à l'oeil. Au fond, il n'est qu'un étranger. On en fera un indésirable. Il finit par retourner à Istanbul. Et comme consul du Mexique. Quel rapport avait-il avec le Mexique? Là, on

touche à quelque chose de très bizarre. Vous avez lu *Le Serpent à plumes* de David Herbert Lawrence. Cet Anglais avait assez bien compris toute cette histoire d'Hyperborée.

Le livre a été publié à Londres, en 1926. Quetzalcoatl est un souverain qui régnait jadis au Mexique. Il venait d'un pays lointain et les Toltèques le considéraient comme un dieu, fils du soleil. On retrouve le même personnage dans la tradition maya, ou il se nomme Kukulkan. Les deux noms signifient le serpent à plumes. Ce serait, dans la réalité historique, car il a existé, un grand homme blond, avec une barbe. Pourquoi pas un Viking? C'est, d'ailleurs, la thèse de Jacques de Mahieu dans *Le Grand Voyage du Dieu Soleil, où* il s'enthousiasme pour les conquiérans blancs de l'Amérique pré-colombienne.

D'après lui, ils ne pouvaient venir que de l'Hyperborée scandinave.

Le Mythe du XXe siècle n'exprime pas les idées du parti nazi

Adolf Hitler n'avait jamais témoigné quelque intérêt pour le Baron, lors des années de lutte pour le pouvoir. Il ne lui avait pas gardé gré de l'avoir ainsi, naguère, propulsé sur la scène politique, par l'intermédiaire du DAP d'Anton Drexler et de Karl Harrer.

Adolf avait décidé qu'il ne devrait jamais rien à personne. Harrer a été expulsé du parti dès 1920 et il est mort, totalement inconnu en 1926. Quant à Drexler, il va démissionner en 1921 et fera désormais figure d'objet de musée jusqu'à sa mort, fort discrète, en 1941. Adolf a fait le putsch tout seul, sans écouter aucun conseil. Mais il se rend compte qu'il avait été plus ou moins «piégé» par toute l'atmosphère d'activisme, qui régnait alors à Munich et dont la Société Thulé était, en grande partie, responsable. Il avait eu le temps de méditer dans sa prison. Il ne se livrera à personne, pas même à Rudolf Hess. Mais il avait compris. Il s'était bien aperçu que, dans toute cette affaire, depuis la création du parti jusqu'à la tentative de coup d'État, il avait été plus ou moins manipulé. En prison, il ne pouvait pas grand-chose contre les gens de la Société Thulé; ce sont eux qui intriguaient alors, en 1924, pour constituer le parti national-socialiste allemand de la Liberté, en se passant de lui. Uhomme de cette opération était, avant tout, Alfred Rosenberg. Adolf ne lui pardonnera jamais. Quand va paraître le *Mythus,* ce fameux *Mythe du XXe siècle,* il ne cessera de répéter que c'est fumeux, illisible et surtout « pas politique ». Car il n'avait que faire de créer une nouvelle religion et d'entrer en conflit avec les Églises. Il rêvait de prise du pouvoir, donc de Concordat.

Le *Mythus* d'Alfred Rosenberg ne doit pas être considéré comme exprimant la doctrine officielle du parti. Pour commencer, son titre exprime une idée fausse. En effet, il ne saurait être question d'opposer un prétendu mythe du XXème siècle, c'est-à-dire quelque chose de mystique, aux conceptions du XIXè siècle. Un national socialiste doit affirmer qu'il oppose la foi et la science de notre temps au mythe du siècle précédent.

Ce qui parait important et éclaire tous les rapports du Führer et de la Société Thulé, c'est l'opinion du maître de l'Allemagne sur la question, primordiale pour les Hyperboréens, de la liberté individuelle. À propos des idées de Rosenberg à ce sujet, il manifeste violemment son désaccord: « Ce n'est pas l'étendue de la liberté individuelle qui signifie un haut degré de civilisation. C'est plutôt dans le cadre d'une organisation qui rassemble la quasi-unanimité des hommes d'une même race, la limitation de cette liberté... Relâchez les brides du pouvoir, donnez plus de place à la liberté individuelle, et vous poussez un peuple dans la voie de la décadence ».

Le Maître de Thulé resurgit puis disparaît à jamais

Quand Adolf est sorti de la prison de Landsberg, pour fêter en liberté le solstice d'hiver de l'année

1924, c'est un homme changé. Il décide de tout recommencer à zéro. C'est la fameuse refondation du parti. Une purge sèche. Discrète. Sans aucun doute, efficace. Cette fois, on ne le reprendra plus à risquer des coups d'État militaires! Il ne parle que de prise de pouvoir politique, dans la légalité. Un langage nouveau pour les vieux lutteurs des années troubles de Munich. Le capitaine Röhm n'a plus qu'à partir en Amérique du Sud jouer les mercenaires.

Les gens de la Société Thulé sont « sur la touche ». Toutes leurs théories , « para-politiques » sont incompréhensibles pour le nouveau parti. Ce qui compte, ce sont les élections. Donc, les réunions publiques, les distributions de tracts, les collages d'affiches, enfin tout le bazar électoral. Les SA perdent leur côté « corps francs » pour se transformer en colporteurs. Les équipées du style Baltikum sont terminées. Des gens comme Ernst von Salomon ne s'en remettront jamais. Seulement, Adolf a bien compris qu'il manque une dimension à son entreprise. Cette idée de fonder un Ordre, qui avait toujours été celle de Sebottendorff, le travaille. Alors, le 9 novembre 1925, deux ans après le putsch manqué, il décide de créer la SS. Il reprend toutes les idées qui traînaient à la Société Thulé et il les confisque à son profit. Extérieurement, la SS se veut une force de « protection ». En réalité, elle tend de plus en plus à devenir un véritable Ordre, avec ses rites, ses lois, ses rêves même. Mais on y dresse les hommes à être fidèles à Hitler et non pas à Thulé.

Ce Führer que l'on présentait toujours comme une espèce de médium ou de sorcier montrait, au contraire, une rigoureuse logique dans sa route vers le pouvoir. Quand il y parvient enfin, le 30 janvier 1933, Rudolf von Sebottendorff surgit à nouveau.

On le retrouve à Munich, dès le printemps. Il arrive sans doute de Turquie et peut-être même du Mexique. Le Baron est bien décidé à jouer le Saint Jean-Baptiste et à rappeler que la victoire d'Adolf est la sienne. Il organisera même une grande assemblée commémorative, à l'automne 1933, alors que les nationaux-socialistes victorieux s'apprêtent àdonner l'éclat au dixième anniversaire du putsch. Les anciens de la Société Thulé se réunissent. Dans les salons de l'hôtel des Quatre Saisons, bien entendu. Le Baron pérore et bombe le torse. Il avait encore pas mal engraissé dans ses exils. Il se gonfle d'importance. Mais c'est la dernière chose à faire, d'attirer ainsi l'attention sur lui. Les bonzes du parti tiennent à proclamer qu'ils ont été les premiers et que ce sont eux, et eux seuls, ceux de la vieille garde munichoise, qui ont permis l'arrivée de leur Führer au pouvoir. Personne d'autre.

Le Maître de Thulé rédige alors ses Mémoires. *Bevor Hitler kam (Avant que Hitler ne vienne),* est publié dans les derniers jours de l'année 1934, à Munich, chez Hans Georg Grassinger. Il est né le 23 mars 1887 à ElttingMallensdorf, en Bavière, et, passait pour un des fidèles, si ce n'est un des intimes du Baron. je ne détonnais pas de le retrouver à ses côtés. - La première édition, succès d'abord de curiosité avec un titre pareil, part très bien. Avec la deuxième tout se gâte. Beaucoup de gens ont lu cette histoire et s'en irritent. Certes, Sebottendorff multiplie les hommages au Führer. Mais il se donne le beau rôle et oublie de citer tous les « Vieux combattants » du parti - parti auquel il n'a, d'ailleurs, adhéré, comme bien des Allemands, qu'après la prise du pouvoir! Ses ennemis font barrage. Ils l'empêchent de rencontrer Hitler et, surtout, ils finissent par obtenir la saisie officieuse du livre et sa destruction. Les exemplaires sont retirés des librairies et même des bibliothèques. Sebottendorff et Grassinger connaissent quelques tracasseries policières.

Quelques fidèles de Thulé au coeur du IIIe Reich

L'histoire de Rudolf Sebottendorff et d'Adolf Hitler me semblait s'arrêter là. Apparemment, il n'y a qu'un seul homme qui ait vraiment connu toute l'affaire. Et c'est un moine catholique, le père Bernhard Stempfle.

Il est assassiné « par erreur», lors de la fameuse Nuit des Longs Couteaux du 30 juin 1934. Cet ecclésiastique de l'ordre barnabite, était aussi un militant raciste fanatique, si curieux que cela vous

paraisse aujourd'hui. Il éditait le *MiesbacherAnzeiger* et a pas mal navigué entre Hitler et Thulé, dès 1921. Il semble que le nouveau pouvoir ait voulu effacer certaines traces. Sebottendorff, en tout cas, a compris la leçon. Ce n'est pas lui qui jouerait les Rauschning et publierait un quelconque *Hitler m'a dit*. Il comprend, à son tour, qu'il a été roulé. Il a des ennemis trop puissants. D'abord Martin Bormann, l'homme de l'appareil, l'athée, l'ennemi farouche de tout ce qui peut ressembler à une secte. Et puis Heinrich Himmler, un ancien du groupe des Artamen, qui a compris mieux que nul autre toutes ces histoires de paganisme nordique, mais les récupère pour son Ordre noir. Le grand Inquisiteur confisque tous les mythes au profit de sa SS. D'où cette confusion qui devait tout brouiller dans un nuage de fumée et de sang. Cela n'empêchera pas pourtant des hommes, animés par l'esprit de Thulé, de constituer ce qu on a appelé l'opposition intérieure au sein de la SS. Il y'a Otto Rahn et son histoire rocambolesque de Quête du Graal. Mais il n'était pas le seul. Wolfgang Sievers, qui sera pendu avant d'avoir parlé, et tous les gens de *l'Ahnenerbe* sont souvent des nationaux-socialistes fort hérétiques. Un qui en sait encore long là-dessus, mais qui se tait, c'est Gunther d'Alquen, l'ancien rédacteur en chef du *Schwarze Korp.* Ou encore Friedrich Hielscher, chef d'un mouvement de résistance au nazisme et d'une secte néopaïenne, mais collaborateur occasionnel de l'*ahnenerbe,* pourtant contrôlée par la SS. Toute cette histoire secrète du IIIè Reich est moins simple qu'il n'y paraît.

Le véritable homme de Thulé au sein du IIIe Reich, c'est Rudolf Hess. Coincé comme je vous l'ai dit entre ses deux fidélités. De plus en plus incapable de concilier le grand rêve de réunir tous les héritiers de la lointaine Hyperborée et les nécessités du pangermanisme belliqueux. Mais il n'est pas isolé. Même vol au sein de la SS. Son meilleur ami, celui qu'il rencontre juste avant le vol historique qui devait l'emmener en Angleterre, C'est Walter Darré. Comme lui, Allemand de l'étranger. Né à Merano en Argentine. Études à Heidelberg et à Godesberg. Puis en Angleterre, au *Kings collège* de Wimbledon - à l'époque où Hess se trouvait sur les bancs du lycée francais du Caire. Il veut ensuite devenir agriculteur. Il voyage en Finlande et il séjourne aux pays baltes. Comme par hasard. Il habite Riga, la ville natale de Rosenberg. On en reparlera. Il adhère sur le tard au national-socialisme, en 1930. Il a publié, l'année précédente, *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse.* C'est-à-dire «la Paysannerie comme "source de vie" de la race nordique». Étrange livre. Dans la ligne de Thulé, bien plus que dans celle d'Adolf. Il prêche l'enracinement et refuse de faire des Germains des «guerriers nomades ». Pour Darré, les héritiers de l'Hyperborée sont des paysans pacifiques.

Il invente le slogan *Blut und Boden,* Sang et Sol, mais bien que haut dignitaire SS, chargé des questions biologiques, s'oppose à la politique de guerre. il est, certes, raciste nordique, mais pas tellement nationaliste allemand. Il devient même l'âme du clan anglophile. Ministre de l'Agriculture et chef des paysans du Reich, il restera toujours «en marge». Il sera mis à la porte en 1942 et assigné en résidence surveillée dans son pavillon de chasse de Schorfheide.

<u>La véritable raison de la mission-suicide de Rudolf Hess</u>

Walter Darréa été arrêté en 1945. Condamné à sept ans de prison, mais libéré dès 1950. Il est mort ici, à Munich, le 5 septembre 1953. Il a, sans doute, été l'inspirateur, direct ou indirect, de la fameuse « mission-suicide » de Rudolf Hess vers l'Écosse. Plus que nul autre, il savait ce qui se préparait. Hess connaissait le projet d'attaque contre la Russie. Il a voulu avertir les Anglais. On a dit qu'il rêvait renversement des alliances. je crois que c'était encore plus compliqué. Il voulait la paix, tout simplement. Il espérait désamorcer cette bombe plus fatale que la bombe atomique. Il connaissait assez les ressorts internes du régime pour savoir que non seulement le Führer allait attaquer à l'Est, mais qu'il ne pouvait qu'y mener la plus stupide des politiques. Il avait compris que ce n'était, certes, pas l'esprit de Thulé qui régnait en Allemagne, mais le pangermanisme le plus étroit. Tous ces Gauleiters originaires du sud et de l'ouest de l'Allemagne ne comprenaient rien au monde slave.

Quand, après le putsch de Munich, Hitler a dit, en parlant de ses seize compagnons tués devant la Feldherrnhalle: «Un seul était vraiment irremplaçable, c'était Schneuber-Richter», il avait sans doute plus raison qu'il ne le pensait alors. Erwin Schneuber-Richter, originaire d'une famille saxonne émigrée en Livonie, avait étudié la chimie à Riga, à Dresde et à Munich. Pendant la guerre de 14-18, il sert comme officier allemand dans l'armée ottomane, ce qui croise étrangement la route de votre Sebottendorff. Puis, comme tant d'autres, il quitte la Baltique pour la Bavière après la défaite. Il connaissait admirablement le monde slave. Il avait vu de près la première révolution de 1905, cette répétition générale. Ce n'est pas lui qui aurait confondu le peuple russe, largement nordique et sub-nordique pour parler comme les anthropologues, avec les meneurs révolutionnaires, tous des «marginaux ».

Il ne faut quand même pas oublier qu'entre l'Est et l'Ouest les idées et les hommes ont toujours circulé. Au XVIIè siècle, un quart de la noblesse russe est germanique. Dans l'Empire des tsars, on trouve des Allemands partout, professeurs, négociants, officiers, ingénieurs. Des Scandinaves aussi. La Baltique était une véritable Méditerranée du Nord. C'est d'autant plus important que ses rives ont vu naître les premiers Hyperboréens et mourir les derniers païens fidèles à Thulé. Dans les pays baltes, dans l'ancien monde de l'ambre, se rencontrent deux univers plus proches qu'on ne l'imagine. Les Grands Russes sont quand même aussi nordiques que les Celtes !

Le refus hitlérien de mener une politique «nordique»

Alfred Rosenberg, qui était un ami de Schneuber-Richter, savait tout cela. Mais il ne pouvait pas grand-chose. L'ancien disciple de Dietrich Eckart, et un des rares dignitaires du parti national-socialiste à avoir fréquenté la Société Thulé, était tenu très à l'écart. On ne voulait même pas de lui à la SS. On se gaussait de ses origines « douteuses ». Sa mère était d'ascendance française, née Elfriede Siré, et son père Waldemar Rosenberg, avait un nom qui pouvait porter à confusion. Il n'était pas juif, mais cela amusait parfois certaines officines de police de le laisser croire. Toute l'histoire de l'occupation de la Russie reste dominée par la rivalité Himmler-Rosenberg. Dans cette affaire, c'est quand même le « fidèle Heinrich », qui représente l'ordre, la discipline, le sectarisme, enfin le monde romain et méridional, contre l'auteur du *Mythus.* Rosenberg pressentait que c'était une guerre de races, mais au sens large. Il a essayé, entre autres, de jouer la carte ukrainienne, comme avant la guerre il avait cultivé l'amitié scandinave avec sa revue *Norden.*

Mais son fameux Commissariat des territoires de l'Est est saboté par les généraux réactionnaires et même miné de l'intérieur par les plus obtus des Gaulciters. On ne comprend rien à sa politique des minorités. Il faudra l'approche de la déroute pour que la SS se décide à jouer, bien trop tard, la carte des armées volontaires de l'Est. La grande défaite de la Société Thulé ce n'est pas tant l'échec de la mission du kamikaze Hess en Angleterre que le sabotage de la politique du Balte Rosenberg en Russie. Et puis l'auteur du *Mythus* s'obstine dans son idée qu'il s'agit d'une guerre de religion. Adolf était bien décidé à entretenir une autre image de marque de sa «croisade la civilisation européenne et chrétienne contre le bolchevisme asiatique et athée ». Il obtient la neutralité plutôt bienveillante du pape Pie XII, qui ne pardonnait jamais aux communistes d'avoir violé sa résidence, quand il était Mg. Pacelli, nonce apostolique à Munich, au temps troublé de la dictature des Conseils. Adolf a préféré s'allier tout ce que l'Europe comptait de chefs d'État réactionnaires et catholiques: Pétain, Franco, Horthy, sans compter Ante Pavélitch et Mgr Tiso. Il a même respecté la grotesque monarchie italienne de Victor-Emmanuel III. On ne pouvait mieux trahir l'esprit de Thulé.

Le problème du Fürhrer c'est cette incapacité à mener une politique vraiment mondiale, c'est-à-dire maritime. Il avait trop vécu à Vienne, dans cette Europe centrale, dans ce cirque baroque de montagnes et d'églises aux dorures tourmentées. Dans toute cette affaire, il s'était montré finalement, comme tous les hommes, fidèle àson adolescence. Il appartenait, corps et âme, au

mouvement pangermaniste autrichien, dont il était sorti. Au fond, il voulait reconstituer le Saint Empire Romain Germanique.

Il ne s'évadait pas de notre petit continent. Il devait révérer Charlemagne et prenait Mussolini pour Napoléon. L'alliance italienne l'a perdu, depuis la dérobade du Duce en septembre 1939 jusqu'à la stupide campagne hellénique de 1941 et tous les ensablements africains. Au coeur de l'Europe, Hitler réglait de vieux comptes datant du siècle dernier dans les Balkans. Il s'était laissé entraîner dans la guerre avec les Français et les Anglo-Saxons et il déclenchait, avec les Slaves, un conflit déjà dépassé devant la montée d'autres périls.

Sebottendorff s'était voulu un Porte-Torche et Adolf Hitler un Porte-Glaive. Il avait rêvé d'établir sur cette terre le règne de la Grande Allemagne. Mais un monde qui eût réuni tous les fils dispersés de l'antique Hyperborée lui semblait un songe fumeux. Son Reich restait étroitement teutonique et ne s'identifiait pas avec l'Europe. Encore moins avec Thulé.

Pourtant, certains avaient compris, et pas seulement Hess, Darré ou Rosenberg. Mais ceux-là, ils n'étaient pas dans les bureaux, ils étaient sur le front. La plupart sont morts aujourd'hui. Les survivants restent maudits. Et pourtant, ils voulaient rassembler un jour tous les fils de Thulé, dans une même fidélité, à leurs ancêtres, à leurs enfants et à leurs dieux. Pour fonder une religion.

III.LE SOLEIL DE FER

Indispensable retour à l'an zéro

Même s'il a été manipulé, au début de son aventure politique par la Société de Thulé, Adolf Hitler lui a, très vite, échappé pour suivre la route solitaire qui devait le conduire jusqu'au suicide du 30 avril 1945. Le Führer n'avait pas voulu fonder une autre religion, même s'il avait récupéré à son profit toute l'affectivité religieuse du peuple allemand, pour se hisser au pouvoir et se risquer à un projet de conquête, qui n'avait pas fini de secouer le monde.

Jamais, dans les balances de l'Histoire, un homme n'avait pesé d'un tel poids de ferveur et de haine. Plus d'un demi-siècle après sa mort, celui dont la défaite devait faire le Maudit le plus absolu du XXè siècle continue toujours d'apparaître sur les jaquettes des livres et les couvertures des magazines.

Mais plus on parle du petit aquarelliste autrichien hissé jusqu'au suprême pouvoir et plus il apparaît défiguré. A transformer le Fürher en Démon et la société de Thulé en boite de Pandore, on truquait sur tous les tableaux. Ceci apparaissait plus comme une misérable esquive devant les problèmes historiques que posait sa fulgurante ascension.

N'était-il pas plus simple et plus juste d'avouer que l'élève avait glisser entre les doigts de ses maîtres et qu'il n'y avait pas grand chose de commun entre le rêve des Européens, qui voulaient refaire l'unité du monde issu des Hyperboréens, et cette entreprise étroitement nationaliste, qui devait aboutir à une tuerie fratricide, où se sont affrontés des guerriers du même sang.

Cette confusion tragique, née à Munich durant l'année 1919, ne devait pas finalement porter chance au protagoniste de cette équipée. Au lendemain de la défaite de l'Allemagne hitlérienne le 9 mai 1945, un peu plus d'une semaine après le suicide de celui dont il avait tant contribué à susciter l'ascension, le Baron Rudolf von Sebottendorff, de son vrai nom Adam Glauer, se donnait la mort, en se noyant dans le Bosphore. Ultime sortie, d'ailleurs, restée longtemps mystérieuse ; par un nouveau signe du destin, si ce n'est par la volonté délibérée du fondateur de la Société de Thulé. Elle n'est pas sans évoquer la disparition de l'empereur Barberousse, qui devait tant alimenter le légendaire médiéval germanique.

A la recherche d'une histoire secrète de deux mille ans.

L'Histoire de Thulé, se trouvait dans cette opposition au sein du monde germanique, entre l'ordre et la liberté. Car l'histoire interne du nationale-socialisme est sur cette rivalité, au sein de l'Ordre noir SS, qui n'a cessé d'opposer les partisans de la nation politique allemande et les fidèles de l'Empire spirituel hyperboréen.

Le problème que posait, le quart de siècle hitlérien, en ce qui concernait Thulé, était plus facile a esquiver, que la petite parenthèse de deux mille ans. Car cela semblait une évidence : Thulé vivait encore au début de notre ère. Il faut désormais partir de cet an Zéro pour essayer de comprendre, comment le monde des Hyperboréens avait été détruit. Et aussi, comment il avait réussi, quand même, à survivre.

L'humanisme gréco-latin, était un tour de prestidigitation historique pour amener un nouveau casse-pipe entre Européens. L'*Ex oriente lux*, il faut redevenir « barbare ». L'enthousiasme pour la

Teutonie : *Los von Rom* ! Remonte à ce premier choc entre Rome et Thulé, lors de la bataille de la Teutoburgerwald, en l'an 9 de notre ère.

Sur la colline de Grotenburg, à six kilomètres de Dertmold, presque à la frontière de la Rhénanie-Westphalie et de la Basse-Saxe, se trouve le *Hermannsdenkmal,* ce monument dédié à Arminius ou Armin, ce chanceux « Vercingétorix » germanique. Le jeune guerrier Chérusque nous vengeait de la raclée d'Alésia.

Le monument a été élevé en 1875, et se veut « kolossal ». Une large coupole repose sur dix colonnes massives. Au sommet d'une statue, œuvre du sculpteur Ernst von Bantel, qui passa toute sa vie à la réaliser. Vingt-quatre mètres de haut.

L'inoubliable victoire d'Armin, le chef chérusque

Le jeune chef des Chérusques reste, certes, un des plus vaillants fils de l'éternelle Hyperborée. Il ne faut pas plaindre non, plus Varus. Ce général hâbleur, ancien gouverneur en Syrie, qui préférait le rythme des vers au fracas des armes, avec ses allures de matamore de l'OAS. Et il ne se déplaçait jamais sans une cour d'avocats et de légistes, dont les criailleries retentissaient entre les tentes. L'histoire est très plaisante, celle d'un jeune rebelle, fidèle à ses dieux du Nord, envoyant ses cavaliers rameuter tous les guerriers, des rivages marécageux aux forêts profondes. Voici la description de cette bataille :

Le vent se lève et tourne au frais. La forêt prend chaque jour davantage la couleur même de l'ambre roux: l'automne arrive. Dans quelques semaines, la neige va tomber dru. Varus décide de quitter un camp provisoire pour sa garnison permanente d'Aliso. L'itinéraire est simple: une voie militaire qui suit la vallée de la Lippe. Un chemin bien tracé, net, rassurant. En cours de route, le général romain apprend que des tribus se sont soulevées; Il suffirait d'un bref détour pour ramener tous ces Barbares à la raison. Varus a toujours rêvé, entre deux roucoulades, de « casser du Germain », Le convoi romain va se mettre en route le lendemain, à l'aube. Trois légions et six cohortes, cela fait plus de vingt mille hommes, ils sont heureux de quitter leur garnison de campagne et de reprendre la route de l'ouest. Ils plaisantent, ils chanteur, ils fanfaronnent. Mais c'est la mort qui les attend. Les légionnaires s'enfoncent dans la forêt. Le ciel gris apparaît, lointain entre les hautes cimes des sapins. Brusquement, surpris par le silence des sous-bois, les envahisseurs se taisent. Désormais, commence pour eux le pays de l'inconnu et de la peur. La forêt de Teutoburg apparaît immense. Le pays, montagneux et coupé de profondes vallées, sombre dans la nuit des couverts. La route a disparu. Il faut se frayer un passage à coup de hache. La nuit semble peuplée d'animaux étranges. On entend des cris de hiboux, des galopades, des murmures. L'ombre se peuple de dieux. La forêt parle et menace. Une tempête se lève, comme si elle venait de la mer du Nord. Le vent gémit, s'enfle, hurle. Un brouillard glacé semble surgir du sol et enveloppe le convoi. Il pleut. Les sentiers se transforment en torrents. Soudain, les Germains surgissent en hurlant. Ils bondissent des couverts. Innombrables. Les centurions romains essayent de faire face. Mais la pluie et la boue ont scindé la colonne et mélangé civils et soldats. Aucune manoeuvre n'est possible. La nuit et la forêt enferment les envahisseurs comme dans un piège. La pluie tombe toujours. Des légionnaires épuisés s'abattent dans la boue, sans même être touchés par les traits des Germains. Les survivants tremblent de peur, de fièvre, de rage. Les guerriers d'Armin surgissent de plus en plus nombreux. L'Ouragan chante dans les hautes branches un hymne sauvage de vengeance et de mort. Le destin s'est prononcé. La résistance s'effondre. Varus se suicide pour ne pas voir le triomphe de son adversaire.

Tous les Romains sont égorgés par leurs vainqueurs. Même les chevaux sont abattus. Avec des hurlements de joie, les assaillants s'emparent des aigles de deux des légions. La troisième sera sauvée par un porte-enseigne, qui l'arrache de sa hampe et va se noyer avec elle dans un marécage. Dans l'armée romaine aussi, on sait se battre et mourir pour l'honneur.

Et la forêt de Teutoburg, brusquement, redevient silencieuse. L'armée de Varus a sombré corps et biens au creux des halliers comme un navire dans la tempête.

Ce fut , La victoire d'Armin, fils de Thulé, telle qu'elle nous est décrite par Vellelus Paterculus, par Tacite, par Dion Cassius. Sur son monument dit *Hermannsdenkmal*, Armin brandit vers le ciel une épée de pierre, de plus de sept mètres de long. Ce glaive vengeur semble l'épée même de Siegfried. D'ailleurs, de très savants Allemands devaient écrire des volumes entiers sur l'identification Siegfried-Arminius et transformer en mythe cette épopée. Armin avait été fidèle à son peuple et à sa foi, et son bouclier portait pour seule devise: *Treufest,* ce qu'on pourrait traduire par Fidélité inébranlable.

<u>L'éternelle guerre civile entre les fils de Thulé</u>

Mais il faut pourtant ce garder de donner dans la teutomanie. Car, en réalité, les Romains étaient aussi païens que les Germains, et fils, comme eux, de l'éternelle Hyperborée. Il ne faut pas oublier que les légionnaires de la belle époque ne manquaient jamais d'évoquer, tous les matins, le Soleil invaincu: *Sol invictus.* D'ailleurs, que sont les Romains, à l'origine, sinon des Prusso-Lituaniens, descendus par le Brenner pour aller fonder une ville sur les sept collines. Leur cité fut, à son origine, aussi « solaire » que Thulé. Tacite n'a pas compris que les Barbares, ce n'étaient pas des ennemis, mais des ancêtres.

Bien entendu, les Allemands ont quand même raison de célébrer leur Hermann national. Certains voudraient même en faire une sorte de druide-guerrier, à l'aide d'une étymologie douteuse où Arminitis égalerait Armanen, c'est-à-dire le prêtre paien. Cet Armin avait le sens de la liberté germanique et se méfiait des manies coloniales des Romains. Le rêve d'un immense empire, hiérarchisé, centralisé, avec à la tête une sorte de pape-empereur, est plus oriental que nordique. Cette lutte entre les « libertaires» et les «Impériaux» sous-tend toute l'histoire de l'Europe, surtout au sein du monde germanique, qui comprend tout autant la Prusse que la Suisse. Pourtant, cette bataille, où vont disparaître, dans la forêt, les légions de Varus, c'est encore une guerre fratricide entre fils de Thulé.

Ces images romantiques avaient quand même de l'importance. À l'heure du renouveau littéraire qui va déboucher sur une véritable prise de conscience du grand passé hyperboréen, le jeune poète Heinrich von Kleist écrira, en 1808, le *Hermannsschlacht,* qui symbolise l'éternel combat de Thulé. Napoléon avait, alors, repris la relève de Rome et l'Europe bouillonnait sous le rêve de fer de celui qui apparaissait à la fois comme l'unificateur et comme l'envahisseur et ne savait se sortir de cette contradiction.

La véritable lutte s'engage à Rome

La véritable lutte entre Rome et Thulé, ce n'est pas dans cette bataille d'Arminius qu'il faut la chercher, mais dans le choc entre deux univers totalement irréductibles l'un à l'autre: le paganisme et le christianisme. Vers 41, sous l'empereur Claude, des troubles sont provoqués, à Rome, par les sectateurs d'un certain Chrestos. Les Romains portent peu d'intérêt à cette agitation. Tant de peuples vivent dans l'Empire et tant de races grouillent dans la Ville éternelle qu'ils ne vont pas s'affoler des clameurs d'une obscure secte juive qui prétend que le Messie est venu, qu'il est mort, qu'il est ressuscité et qu'il va libérer son peuple. De temps à autre, les légionnaires crucifient un agitateur dans une lointaine province. Celui-là ne leur a pas semblé plus dangereux qu'un autre. Depuis longtemps, des prophètes de carrefour annoncent la fin des temps et le jour du grand jugement. Personne ne prendra même au sérieux ce Paul de Tarse qui prétend désormais annoncer la bonne nouvelle, non seulement aux juifs, mais aux Gentils, et fonder ainsi une secte universelle qui recrute bien au-delà de ses coreligionnaires de la Diaspora. Il faudra que des chrétiens soient soupçonnés d'avoir incendié Rome en 64 et détruit à 90 % la capitale de l'Empire, pour que Néron les prenne au sérieux et les traite avec quelque énergie.

Dès lors, la nouvelle religion va commencer son irrésistible ascension. Le terrain semblait favorable. Une partie de la population n'est plus d'origine romaine - c'est-à-dire hyperboréenne - mais syriaque. Quant à la vieille foi païenne, elle a subi depuis longtemps une orientalisation qui l'a défigurée. Pour les âmes naives, il n'est pas tellement difficile de passer de Mithra au Christ et de Cybèle à Marie. Les religions orientales répandues à Rome vont être au christianisme ce que les partis sociaux-démocrates seront au bolchevisme, au lendemain de la Première Guerre mondiale; elles lui ouvrent la voie.

Pour ceux qui ont été élevé,naguère dans l'admiration d'un christianisme qui se voulait encore médiéval et toujours « triomphaliste», on imagine mal les débuts de la nouvelle foi. Les prédicateurs sont aussi des agitateurs. Ils font appel au ressentiment populaire et parlent de la venue du Messie comme de l'approche d'un Grand Soir. Désormais « les premiers seront les derniers « , et les esclaves remplaceront les fils de Thulé. Le christianisme primitif se veut révolutionnaire et apocalyptique.

Ce qui est nouveau dans le christianisme, ce n'est pas sa doctrine. Les crédules en avaient entendu bien d'autres. Mais cette fois, on leur promet la révolution. jamais aucune religion n'avait été aussi radicale, aussi intolérante pour les autres cultes, aussi violente contre les riches et les puissants.

Pour les chrétiens, on ne peut plus servir à la fois le royaume de et l'Empire de César. Ces prophètes, qui annoncent le Jugement, vont rapidement recruter des fanatiques. Mais toujours dans les villes et les grandes cités romaines. Le message de la révolution reste assez incompréhensible dans les campagnes où les paysans restent attachés aux vieux dieux hyperboréens du foyer. Mais, peu à peu, l'Église, qui n'est encore qu'une vague confédération de « communautés de base », groupées autour de leur évêque, gagne du terrain. De tolérances en persécutions, les idées nouvelles s'infiltrent. On assiste à une fantastique inversion des valeurs: les esclaves convertissent leurs maîtres et les femmes leurs maris! Le christianisme constitue, lentement mais tenacement, véritable contre-pouvoir. En 313, l'empereur Constantin, au lieu de barrer la route à la révolution, croit malin d'en prendre la tête dans l'espoir fou de la contrôler. Il se convertit, en voulant faire preuve de libéralisme avancé! Rome va en mourir et Thulé avec elle.

Quand le christianisme devient obligatoire sous peine de mort

Peu connaisse les terribles événements de l'année 355. Le christianisme devient obligatoire, dès le mois d'avril, et, au mois de décembre, l'empereur décide que la peine de mort attend ceux qui refusent cette conversion. Désormais, l'Urbs et l'Orient s'identifient. La guerre entre Romains et Germains n'était qu'une querelle de famille. Maintenant commence la lutte impitoyable, et souvent comprise, entre deux conceptions du monde antagonistes. Certes, l'Empereur Julien verra le danger et deviendra, à jamais, l'Apostat, par son retour à la vieille foi solaire de ses ancêtres. Mais il est trop tard. L' »identité »romaine n'est plus visible dans les faits et elle ne mobilisera plus les coeurs. La religion de la croix remplace le culte du soleil. L'homme n'est plus libre. Toute sa vie n'est plus que soumission à la fatalité du péché éternel et obéissance à la dictature de l'appareil clérical. Pour le converti, le vrai monde n'est plus le monde réel d'ici-bas, avec ses sources et ses bois, mais au-delà où l'attendent d'inimaginables récompenses ou de terrifiants tourments. Dans l'antique Hyperborée, chaque homme n'avait d'autre juge lui-même ni d'autres lois que celles de son clan. Désormais, il existe un grand juge extérieur et invisible. C'est un Dieu de bonté et de haine, deux mots dont les Hyperboréens comprennent mal le sens, car ils ne connaissent le devoir, qu'ils baptisent destin, et l'honneur qui n'appartient qu'à eux. Odin-le-Borgne qui est aussi Odin-le-Sage, celui qui connaît le secret des runes, laissait naguère les hommes faire face, solitaires, à leur propre destinée. Désormais, une sorte de père Fouettard, assis sur les nuages, le remplace.

Thulé va être cachée puis détruite par les hommes de la nouvelle foi. L'Apocalypse, qui annonce l'arrêt total de l'Histoire, remplace le Ragnarôk, ce crépuscule des dieux, qui exalte, au contraire, l'éternel retour. Ce qui était essentiel, pour les Hyperboréens, c'était la vie. Désormais, ce qui devient important, pour les chrétiens, c'est la mort, puisqu'elle ouvre la porte des seules «réalités» qui comptent: le Paradis ou l'Enfer. Les prophètes de carrefour ont réussi le grand renversement des valeurs. Il n'y a plus ni riches ni pauvres, ni maîtres ni esclaves, ni hommes ni femmes. Tous sont semblables, égaux et interchangeables sous le regard du nouveau Dieu**.**

TRIOMPHE DE LA CROIX DU CHRIST SUR LE MARTEAU DE THOR

Tous les pseudo-historiens obsédés par le problème des fameuses « sources écrites » décrivent une des plus fantastiques aventures de notre monde comme une sorte de chaos où il ne serait rien survenu. Ce sont, pour eux, des années obscures, des siècles «noirs». Ils ne consentiront à faire redémarrer l'Histoire qu'après avoir mis l'essence du christianisme dans son moteur. Une fois convertis à la Foi de l'Orient, les Barbares deviennent, enfin, des gens bien convenables que l'on peut accueillir dans la fraternité universelle. Mais nos prestidigitateurs ont escamotés près de dix siècles! Les plus significatifs et les plus déterminants. Heureusement, les archéologues et les philologues nous aident à y voir un peu plus clair ; Ce qui s'était passé deux ou trois mille ans avant notre ère va recommencer. Une fois encore, le centre de dispersion, la « matrice des peuples » ce sera la plaine du Nord, et singulièrement la péninsule jutlandaise. C'est du pays de l'ambre que les fils de l'éternelle Hyperborée vont, à nouveau, déferler sur toute l'Europe.

Mais qui se fera le chantre de cette colossale migration *ce Völkerswanderung* prodigieux*,* qui constitue, jusqu'à l'époque des vikings, notre nouvelle Longue Marche? Aventure bien plus

prodigieuse leurs descendants du XIXè siècle, qui devaient, à leur tour, connaître l'épopée du «western » des plaines de l'Ouest américain et de l'immense steppe sibérienne. Le Danois Johannès V. Jenser a, naguère tenté une telle entreprise romanesque, mais son oeuvre n'a jamais été traduite en français,une fois encore, un tel récit montrerait combien les peuples européens, dans toutes leurs nécessaires diversités, n'en ont pas moins été fécondés par les mêmes vagues de conquérants, surgis des rivages marécageux de la Baltique et des forêts immenses où avait naguère lutté et vaincu Arminius le Chérusque. Une fois encore, l'opposition séculaire entre le Nord et le Sud y perdrait de sa dangereuse acuité. On trouve toujours d'authentiques Hyperboréens des rivages de Galice aux collines de Provence. Une opposition des Gaulois et des Teutons n'a finalement pas plus de sens profond que la lutte des Germains et des Romains. Les Alains de la mer Noire et les Celtes de Bretagne sont du même sang. Ils sont authentiques fils de Thulé.

La Longue Marche des peuples de l'Europe du Nord

À la veille de ces invasions d'où devait sortir notre monde médiéval, Il est intéressant d'égrener les noms de chaque *Sippe,* ou tribu, et de chercher à les localiser dans l'espace, que les auteurs latins appelaient indifféremment Hyperborée ou Germanie. À l'est, les Goths, venus de la Baltique jusqu'en Ukraine, se divisent en Ostrogoths, les « Brillants », et en Wisigoths, les « Sages ».Les Gépides voisinent avec les Vandales. Les Burgondes, venus de l'île de Bornholm, cette autre Thulé, glissent de l'Oder vers le Rhin. À l'ouest, les Alamans se maintiennent sur ce fleuve, tandis que les Francs se divisent en Ripuaires et Saliens.

Au nord, les Angles et les jutes occupent la presqu'île sacrée des rivages de l'ambre. Entre les bouches de l'Elbe et de la Weser, vivent les Saxons et les Frisons, tandis que les Lombards sont installés entre l'Elbe et l'Oder. Soudain, la carte s'anime. Les tribus se mettent en marche. Le sang du Nord coule comme la lave des volcans de l'Islande, recouvrant peu à peu toutes

les provinces du monde romain, agonisant sous le poison d'une foi étrangère. Divisé par Dioclétien en diocèses, l'Empire va mourir. L'unité politique ne recouvre plus qu'un chaos ethnique. Que peuvent, contre les lois de la vie, les phrases du poète chrétien Prudence: « Du mélange des peuples, une race

unique est née... La paix romaine a préparé la voie à la venue du Christ... Déjà, ô Christ, tu saisis le monde, que la Paix et Rome tiennent en un noeud serré. »

L'épée des héritiers d'Arminius va trancher ce noeud multicolore. Eux, refusent cette fin des temps,, que prêchent saint Jérôme et les prophètes de l'Apocalypse.Les Barbares croient en leur puissance et en leur force. Ils ne sont pas les prédicateurs d'un autre monde, ils sont l'éternelle jeunesse de cette terre.jeunes. Jeunes, bien sûr, mais avec toutes les imprudences et les naïvetés de la jeunesse.

Devant les évêques, rompus à toutes les acrobaties dialectiques, ils ne vont pas faire le poids. On nous raconte que la conversion au christianisme a été spontanée, puisque la nouvelle religion venue d'Orient aurait été « supérieure » à nos vieux cultes barbares. La bonne blague !

On n'imagine assez mal les chefs barbares discutant théologie avec ces petits clercs au verbe intarissable. Les seuls qui auraient pu, peut-être, discuter au IVè siècle, c'étaient les prêtres païens les godis. Il n'en restaient plus beaucoup. Déjà, les Romains avaient commencé l'anéantissement systématique de la classe sacerdotale hyperboréenne. Sur l'île de Mona, par exemple ils avaient massacré tous les druides. Cette histoire d'une conversion pour des raisons « religieuses » est

stupides. Mais tous le monde semble l'admettre, car elle rejoint les idées à la mode. Sans la victoire du monothéisme, on ne pourrait ni parler de l'identité de tous les humains, ni définir l'homme par l'extra-humain. Le mythe égalitaire va naître du christianisme et sera récupéré par le marxisme. Aussi, tous les bouffeurs de curés francs-maçons parlent sans rire de la supériorité du christianisme. La réalité est tellement plus évidente. C'est tout simplement une histoire de politique. Les chefs barbares avaient déjà besoin de songer à leurs électeurs, ce qui mène à toutes les bêtises.

Les raisons véritables de la conversion des « Barbares »

Dans cette décadence de l'Empire romain, il ne reste plus qu'un seul pouvoir, invisible, mais réel, celui de l'appareil ecclésiastique. L'Eglise est devenue organisation, elle contrôle, de plus en plus, de grandes masses de populations, sur l'étendue de l'Empire agonisant. L'Eglise allait devenir la seule interlocutrice possible entre la grande masse conquise et les chefs conquérants. Les Barbares sont des hommes d'actions. Pour contrôler leurs nouveaux sujets, des immenses territoires qu'ils ont conquis, ils vont faire confiance à ceux qui les connaissent bien et qui, depuis des génération et des générations les manipulent. Ce sera l'Eglise.

Car le pouvoir des chefs germains semble moins grands, à long terme, que celui des évêques chrétiens, qui contrôlent les populations. Le système de coercition mentale du christianisme fonctionne souvent depuis plus d'un siècle. Il a fait ses preuves. Les Barbares sont éblouis par l'intelligence, le fanatisme et la culture de ceux qui se présentent comme leurs interlocuteurs privilégiés. Il ne « font pas le poids » devant ce mélange de raisonnement astucieux et de malhonnêteté habile. Ils n'ont pas été comme eux formé a la dialectique révolutionnaire.

Les chefs barbares s'épuisent en querelles personnelles. Pour se maintenir au pouvoir, contre leur concurrents, les candidats ont besoin d'appui. Ce que leur offrent leurs interlocuteurs chrétiens, rompus aux intrigues. Leurs arguments étaient : « Le Dieu unique à crée le monde. L'ordre du monde ne peut être que l'ordre de Dieu. Lui désobéir serait désobéir à Dieu lui même. Si tu te convertis avec tes hommes, ton pouvoir précaire se transformera en pouvoir divinisé. »La confirmation de cette dialectique imparable se retrouvait dans le fait, que ce sont les chefs qui ont ordonné à leurs hommes de se soumettre à la volonté des évangélisateurs chrétiens, car ils en escomptaient un bénéfice immédiat.

Le Christianisme est aussi le triomphe du monde citadin sur le monde rural. Il ne faut pas oublier l'immense poids numérique des populations urbaines et des paysans « soviétisés » des fermes de l'Etat. La masse humaine de la population européenne, à l'époque des Grandes évasions, se trouve dans le sud et non pas le nord. Le rapport de forces est écrasant.

Mais le plus grave est que les chefs barbares n'avaient aucune conscience historique. Depuis bien longtemps, la classe des Godis avait disparu. Elle seule aurait pu être consciente de l'enjeu du combat qui se livrait entre Rome et Thulé.

Les Invasions Barbares.

Les Barbares qui ont pris Rome, en ce beau jour de 410, ne sont plus des païens mais des chrétiens, de la variété schismatique arienne. Leur premier soin sera de massacrer les Romains resté païens, que leur désignent leur coreligionnaires. Ainsi périront les dernières familles patriciennes, fidèles aux dieux du sang et du *sol italiotes*.

Les Grandes invasions barbares continuent. Après l'Italie, la Gaule tout entière brûle comme une torche. Le Rhin est franchi. Et le Danube. Voici que déferlent les Vandales, les Suèves, les Alains, les Burgondes, les Alamans. L'Espagne est atteinte. Athaulf le Wisigoth rêve d'unir le nom romain et la force gothique.

Mais trop de guerres civiles opposent entre eux ces pures fils d'Hyperborée. Vieille maladie qui consacre l'absolue primauté de l'individu chez les Germains, mais les rend incapables de se soumettre à la loi d'un seul. Ils n'ont jamais voulu d'autre maître qu'eux-mêmes.

Dans la lointaine île de Bretagne, les Pictes d'écosse franchissent le mur d'Hadrien et les Scots d'Irlande s'installent au pays de Galles, des bretons passent la Manche et s'installent en Armorique. Du Boulonnais au Bessin, les côtes de Gaule sont franques et saxonnes. En Méditerranée, Genséric le Vandale occupe les Baléares, franchit le détroit de Gibraltar et s'empare de Carthage. La vieille rivale de Massalia et de Rome tombe au mains d'un fils de Thulé.

Théodoric le Wisigoth a stoppé Attila aux Champs catalauniques et sauvé l'Europe des Huns, en 451. Le royaume wisighotique ira de la boucle de la Loire au détroit de Gibraltar et de l'océan Atlantique aux Alpes maritimes. En septembre 476, Romulus, le dernier empereur romain d'Occident, surnommé « Augustule » n'est plus qu'un enfant prisonnier aux mains de l'Hyperboréen Odoacre.

Les fils de Thulé pouvaient tenir le monde, mais ils se sont déchirés comme des colporteurs sur un marché. Théodoric l'Ostrogoth envahit l'Italie et assassine Odoacre. Clovis le Franc s'empare de Soissons et se bat contre les Alamans. A la fin du Vè siècle ou au début du Vè, on hésite encore entre les dates de 498 ou de 506, il se convertit au catholicisme, pour devenir « roi de droit divin » et affermit ainsi son pouvoir. Il reçoit le baptême un jour du solstice d'hiver ! Ce reniement de la foi de Thulé lui assure le soutient de l'Eglise et lui permet de vaincre les Wisigoths. La « force historique » de Clovis et de son vieux complice l'évêque Rémi, c'est le germe de mort au sein du monde germanique.

Le massacre ultime ressource des évangélisateurs à Verden.

Désormais, les pires ennemis de Thulé, ce seront des Hyperboréens convertis. Dès le VIIè siècle le triomphe du christianisme apparaît total en Occident. La victoire absolue a été obtenue en Irlande, où les populations gaéliques, sensibles au merveilleux, se sont montré vite éblouies par les récits fantastiques des missionnaires. Une des Terre sacrées de l'Hyperborée basculait ainsi dans un gigantesque éblouissement, et rejoignait le camp de Rome.

Mais commence aussi pour le christianisme la lutte la plus dure. Les ressources de la dialectique s'épuisent en avançant vers l'Est et le Nord. La nouvelle méthode, maintenant que les chefs barbares de l'Occident ont mis par calcul politique, leur épée au service de la croix, ce ne sera plus le verbiage mais le massacre. Les païens sont mal armés pour se défendre. Ils n'ont jamais possédé d'organisation religieuse centralisée et l'île sainte de Thulé reste davantage un symbole qu'une réalité. Les croyances païennes sont nombreuses et diffuses. Elles varient selon les peuples et même selon les individus. Chaque homme « en prend et en laisse » avec les dieux comme chefs. La foi reste affaire individuelle et intérieure.

En face, l'Eglise apparaît comme un bloc sans faille. Elle a prit la succession de la Rome antique et elle va entièrement contrôler le pouvoir qui a succédé a celui des empereurs. Le Clergé va réaliser avec Charlemagne la totale alliance du trône et de l'autel. Thulé ne pourra rien contre le globe et la croix.

Charlemagne est, certes, un beau symbole pour enterrer la petite querelle entre les Gaulois et les Teutons. Est-il allemand ou est-il français cet empereur qui va régner à Aix-la Chapelle ? Mais le couronnement de l'an 800 est une catastrophe. Karl der Gross n'est pas l'unificateur de notre continent. C'est le fossoyeur de notre liberté. Charlemagne n'a pas relié les lambeaux de l'ancien Empire romain. Il a fait couler un fleuve de sang entre les fils fidèles de Thulé et les rénégats qu'il menait à l'assaut des libres peuples du Nord. Sa guerre contre les Frisons et les Saxons reste un crime imprescriptible. Lui aussi, il préférait « la politique ».

Le véritable héros de Thulé dans cette aventure, c'est Witukind le Païen. L'Eglise parle pudiquement de la conversion des Saxons. Un baptême dans le sang ! Il ne faudra jamais oublié ce qui s'est passé à Verden en 782.

Verden, est une petite ville de Basse-Saxe. L'endroit maudit, Sachsenheim, se situe au nord de la ville. Cette allée circulaire de plusieurs kilomètres borde une prairie gorgées d'eau. Là, s'est déroulée le massacre. Quatre mille cinq cents Saxons ont été passés au fil de l'épée par les soudards chrétiens de Charlemagne. Le chemin est bordé de grosse pierres qui atteignent parfois la taille d'un homme. On en compte autant que de païens massacrés pour leur foi. Immense temple naturel qui perpétue le souvenir de cette effroyable exécution des captifs. Mais ce qui est plus odieux . C'est que, après la dernière guerre, le clergé allemand a réussi à récupérer ce lieu, où désormais s'élèvent les bâtiments d'une école évangélique. Des versets de la Bible sont gravé sur certaines pierres et, au milieu du champ des martyrs se dresse une immense croix : Le mensonge s'ajoutait à l'horreur. On avait osé changé le camp des victimes.

Après l'installation des Lombards en Italie du Nord, la venue des Danois et des Norvégiens, en Angleterre et en France, constituait le dernier acte de l'immense *Völkerwanderung* nordique.

Les Scandinaves étaient resté païens et Odin, le dieu borgne, envoyait ses corbeaux pour les guider sur la route des vagues. Les vikings n'ont pas réussit pourtant, à créer un empire du Nord Hyperboréen et païen, alors qu'ils occupaient un prodigieux espace géographique, de Terre-Neuve à la Volga et de l'Islande à Byzance. Il leur manquait une volonté politique d'unité. Mais ils étaient trop épris de liberté pour se soumettre au moindre pouvoir. Le « centre » de leur monde oscillait sans cesse de la Norvège à l'Angleterre et du Danemark à la Normandie, au hasard des équipées royales. Après la décision prise, à l'Althing islandais de l'an Mil, de se convertir au christianisme, toute cette tempête se calme.

Pourtant il reste quelques païens irréductible.Ces derniers fidèles a la foi du Nord, on les retrouve en 1047, à la bataille du Val-ès-Dunes. Au cours de laquelle les barons nordiques du cotentin se sont révoltés contre Guillaume le Bâtard et ses troupes chrétiennes alliées au Français. On entendit une

dernière foi la vieille clameur païenne de « *Thor aïe »* retentir sur une terre d'Occident. Le dieu au marteau devait s'incliner devant le duc à la croix.

LA SURVIE SECRETE DE THULE

Désormais, nous étions vaincus. Nous descendions, à notre tour, dans ces catacombes que sont pour les hommes du Nord les forêts profondes. Le grand essartage commençait. Nos dieux devaient fuir les clairières et les sources. Nos fées devenaient sorcières. Les flammes des bûchers ne cessaient de crépiter. Mais, peut-être, au secret de la vieille forêt germanique, restait-il encore quelques initiés et une poignés de fidèles ?

Pourtant, même si l'on se raccroche au moindre espoir que Thulé n'avait pas pu mourir. Il faut continuer a se méfier de toutes les coïncidences, si vite transformées en certitudes par les naïfs chercheurs de la foi des ancêtres.

Les compagnons-batisseurs héritiers des « Godi » germaniques

Les néo-païens pensent qu'il y'aurait un lien entre l'esprit de Thulé et les confréries de la franc-maçonnerie. Selon eux, l'Atlantide n'est pas un lieu, mais une science. Elle a été sauvée par les Germains et les Celtes. Ces deux peuples avaient des prêtres, les Goden ou Godi, les hommes de Dieu. Ces prêtres dépositaires de l'esprit de Thulé animaient des confrérie de guerriers, les *Männerbunde*.

Ce sont les « associations d'hommes libres » dont parle Tacite dans *Germania*. Ces petits clans étaient à l'origine de notre chevalerie médiévale.

« Quand un guerrier s'est distingué par son courage, les jeunes gens s'associent à lui et se font ses compagnons, ses fidèles. Chaque chef a sa troupe qu'il doit armer et nourrir, avec laquelle il marche au combat. Les fidèle son unis par des liens intimes et il y a infamie pour le guerrier qui survit à son chef mort dans la bataille. »

Un véritable pacte du sang liait ces hommes dont les « bandes » semblaient vivre selon des rites particuliers, mystérieux et sacrés. On peut voir en eux les garants des libertés nordiques. Ils maintiendront longtemps les vertus de l'individualisme, contre toue volonté politique de centralisation et d'autorité.

Charlemagne a cru tout noyer dans le sang, mais on ne détruit pas ainsi une foi. L'idée que notre tradition a été gardée par des sociétés secrètes est bien présente. Ces sociétés secrètes héritières directes des *Männerbunde* est toujours tenues en mains par les *Godi*. Elles ont durés pendant tous le Moyen-Age, sous couvert des confréries de bâtisseurs. Ceux qui ont construit les cathédrales restaient d'authentiques fils de Thulé. C'est l'origine des Franc-Maçonnerie. Les Guildes gardaient aussi les traditions nordiques.

Au début l'Eglise n'étaient pas hostile à toutes ces corporations, car elle croyaient les contrôler. On

retrouve toujours les trois étages de l'initiation : les apprentis, les compagnons et les maîtres. Tout cela à duré jusqu'à la guerre de Trente ans. On utilisait alors couramment les runes dans les symboles de l'héraldisme. Mais cette guerre a marqué une rupture. Désormais, il manque une génération pour servir de lien. Toute cette science devient alors occulte. La Maçonnerie s'est retournée contre ses ancêtres et l'Eglise a exercée une domination absolue. Il a fallu tout retrouver et revenir au vieux savoir.

Jusque là l'explication paraît assez cohérente, mais en approfondissant leur raisonnement, ils en viennent à dire que la Bible est un livre autant hyperboréen qu'hébraïque. Beaucoup de textes sont d'origine atlante. Tous est dans les nombres et les signes. Les runes permettent de capter les rayons cosmiques. Il faut oublier le matérialisme pour revenir au spiritualisme. La preuve de ce qu'ils avancent seraient les labyrinthes et les souterrains, que l'on trouverait sous les maisons de ces mystérieux compagnons-bâtisseurs, qui nous auraient gardés, pendant des siècles d'obscurantisme, les secrets de Thulé. Mais malheureusement ces maisons ont été systématiquement rachetées par les jésuites et les francs-maçons.

Le vrai secret de Thulé reste la conservation du sang.

Cette vision néo-païenne est plein d'une bonne volonté touchante. Mais on ne peut quand même pas tout expliquer par l'ésotérisme et le coup de pouce des sociétés secrètes millénaires.D'un point de vue historique, on imagine assez peu, que les *Männerbunde* de la Germanie primitive aient pu survivre clandestinement pendant plusieurs siècles. On imagine des confrérie d'initiés, des rites mystérieux, si ce n'est des liens homosexuels. Il y'a toujours ce goût de l'insolite et de l'anormal. La réalité semble beaucoup plus simple. Le caractère se transmet par l'hérédité, tout autant que la couleur des yeux. Pourquoi disparaîtrais, alors cet esprit de liberté et d'individualisme qui caractérise, dès son origine, le monde des Hyperboréens ? Il n'est pas besoin d'une organisation plus ou moins clandestine. Tant que leur nature biologique ne changent pas, les hommes gardent les mêmes réflexes. Sur les rivages de la mer du Nord et de la Baltique, le peuplement est demeuré tel qu'en lui-même pendant cinq millénaires. Le vrai secret de Thulé ce n'est pas la création d'une société secrète, mais la conservation du sang, c'est-à-dire, finalement, de l'esprit.

Tout le monde médiéval est dominé par le conflit du pape et de l'empereur. Les Guelfes et les Gibelins poursuivent la vieille lutte de Rome contre Thulé. Mais dans un conflit sans doute plus politique que religieux. Certes Frédéric Barberousse est un géant. Mais ses compagnons de croisade Philipe Auguste et Richard Cœur de Lion ne manquent pas non plus de stature. Et le grand bonhomme du Moyen-Age germanique c'est quand même Fréderic II de Hohenstaufen, empereur d'Allemagne, roi des romains, de Sicile et de Jérusalem. Il rêve de devenir *imperator mundi*, l'empereur du monde. Cette ambition le situe finalement entre Charlemagne et Napoléon, sans pour autant le rapprocher de Thulé. Un bon point, on le dit fort peu chrétien : il sera excommunié par le pape. Mais cette une pratique tellement courante à l'époque. Il reste, certes, la fameuse phrase : « Moïse, Jésus et Mohamet, ces trois grands imposteurs… ». Mais pour satisfaire ses ambitions impériales, il n'hésite pas à s'allier avec les Arabes. Il sera aussi l'instigateur de la grande croisade contre les Borusses, ces derniers païens d'Europe.

Les Teutoniques mènent la grande croisade contre les derniers païens d'Europe.

C'est un des épisodes les moins compris de l'histoire maudite des descendants de l'Hyperborée. Protecteur des Teutoniques, Fredéric II devait bénéficier de toutes les propagandes. Les catholiques le félicitent pour sa conversion des païens de Lituanie, les nationalistes allemands le revendiquent comme le précurseur du *Drang nach Osten !* et les ésotéristes cherchent à en faire l'initié de quelque mystérieux pouvoir occulte.

Le Hohenstaufen cherche à exterminer les derniers fidèles de Thulé. Il faudra toute la propagande nationaliste allemande, obsédée par le conflit entre les Germains et les Slaves, pour justifier ce brigandage. Toute cette imagerie des chevaliers au blanc manteau et à la croix noire paraît d'autant plus néfastes que ce sont les Lituaniens et les Borusses qui conservent alors le culte de nos vrais dieux. Une fois encore, des Germains seront les artisans de la ruine du vieux monde nordique. Les chevaliers teutoniques ne sont pas seulement les soldats de l'empereur, il sont aussi les croisés de son ennemis le Pape. Ils ont massacré ceux qui adoraient encore les dieux du feu et de l'eau.

Certes, ils sont plus conquérants que missionnaires et l'historien et dramaturge prussien August von Kotzebue avoue dans son livre *Preusses ältere Geschichte*, qui date de 1811 :

« Malgré des recherches minutieuses dans les archives de l'Ordre, je n'ai trouvé aucune preuve que les chevaliers aient jamais cherché à répandre la foi chrétienne. Ils voulaient conquérir un pays et non point un peuple ; établir leur domination et non point faire régner l'enseignement du Christ. »

Il faudra l'intervention des Mongols de la Horde d'Or pour que les teutoniques reprennent soudain un rôle européen, face à l'Asie . A leur appel des chevaliers accourent de tous l'occident, et la bataille s'engage à Liegnitz en 1240.

Cette bataille est peu connue, plus de dix mille hommes, venus de tous les pays d'Europe, de l'Andalousie à l'Ecosse et de la Sicile à la Bohême, y perdront la vie sur le champ de bataille. Plus d'un siècle plus tard, en 1380, le Russe Dimitri Donskoï prendra la relève des Teutoniques et réussira à battre les asiatiques de la Horde d'Or à Koulikovo. Désormais, face à l'Orient, ce sont les Slaves qui forment le barrage.

De l'équipée Teutonique, on ne retient finalement qu'un fait : leur longue croisade a détruit, par le fer et le feu, les derniers païens d'Europe. Quelques survivants irréductibles se réfugient sur les îles d'Œsel et de Rühno. Sur les rivages baltiques se terminait l'histoire visible de Thulé. Les dieux ne vivaient plus que dans les marais et les bois. Ils se cachaient encore dans ces nuages, courant sur un ciel embrasé par tous les incendies.

Pour vaincre les Teutoniques, Jagellon, le renégat polonais s'est converti au christianisme. A Vilna, capitale des derniers païens, le souverain fait éteindre le feu sacré qui brûlait depuis des siècle. Le temple est détruit et le bois divin livré aux flammes.

Désormais, les hommes du Nord n'avaient plus le droit d'allumer de la lumière la nuit devant les sources ni de se réunir pour chanter dans les clairières. L'Eglise triomphante l'interdisait. Ainsi, le paganisme avait succombé après mille années de résistance. Jagellon, en imitant Constance, avait trahi la foi de ses pères et livré l'ultime place forte où vivait encore l'esprit de Thulé.

Le protestantisme triomphe ou défaite de l’esprit du Nord ?

Bien entendu, la religion païenne n’a pas disparut du jour au lendemain, parce ce que ce polono-lituanien de Jagellon se convertir et se fait appeler Ladislas. Mais le fait que le protestantisme recouvre assez bien la carte du peuplement germanique, n’est pas pour autant une revanche.

Il est vrai que les Prussien lors de la Réforme de Luther, abandonnent d’un seul élan, le catholicisme pour la religion réformée. La classe des prêtres se trouve brisée et chacun peut enfin retrouver Dieu au fond de lui-même. C’est un Mouvement d’orgueil qui rompait avec cette obéissance cadavérique si contraire a la foi du Nord.

Il ne faut pas pour autant confondre la cause et l’effet . Certes, le protestantisme a poussé sur l’esprit même de Thulé. Mais les conséquences de la Réforme ont été, finalement, catastrophiques. Sans elle, le catholicisme, alors en pleine décadence, aurait été emporté facilement par le grand courant libérateur de la Renaissance. La Réforme protestante a provoqué la contre-Réforme catholique et obligé l’Eglise à reprendre une combativité qui devait longtemps assurer son triomphe temporel. De toute façon les protestants, les parpaillots ne remettaient pas en cause le christianisme dans ces fondements orientaux. Au contraire. La Bible devenait le livre saint. Alors que notre seul livre saint, c’est quand même l’Edda islandaise où sont rassemblées toutes les traditions de la mythologie scandinave. Le Protestantisme charrie le meilleur et le pire.

Dans son *Mythus,* Rosenberg l’a un peu idéalisé, pour des raisons sans doutes plus politiques que religieuses. Il est vrai que ce néo-païen nazi arrivait aussi à justifier les Teutoniques au nom du *Drang nach Osten !* Il ne faut pas oublier pas que le protestantisme devait aboutir à la Guerre des Paysans et à toute les folies sanguinaires des illuminés comme Thomas Münzer, le hippie messianique de l’anabaptisme. Retour du christianisme à ses origines révolutionnaires communisantes. « Aiguisez vos faucilles, la révolte est sainte », dit Münzer. Cette jacquerie aboutit à une débauche de massacres et de pillages, On est loin de l’esprit de Thulé !

La cavalcade des rois guerriers et philosophes

Pour trouver le véritable esprit des hyperboréens, au sortir du tumultueux Moyen-Age. Il faut remonter vers le Nord. La brusque conversion des Suédois à l’appel de Gustave Vasa à toujours frappé, car il semblait que le paganisme restait encore bien proche, dans ce pays où abondent pierres runiques et arbres sacrés. Les Scandinaves se libèrent du catholicisme d’un seul élan. La « fameuse » gerbe de Vasa, emblème de son combat et de sa dynastie, affecte la même forme que l’arbre de vie païen, que les Scandinaves nomment *Yggdrasill* et les Saxons *Irminsul*.

On retrouve encore ce symbole dans le mystérieux sanctuaire des Externseine, dans la région de Detmold. Quelques hauts rochers aux formes étranges ont, sans aucun doute, servi de lieu de culte solaire et provoque la venue des touristes et le souci des érudits. Ce n’est, certes, pas le premier temple païen à avoir été christianisé. Mais jamais récupération n’est apparue encore si nette que dans ce sanctuaire toujours mystérieux. On ressent comme un malaise a visiter ce lieu, qui garde

quelque chose d'artificiel et de trop pittoresque. Contrairement aux symboles solaires moins évidents, comme ces roues gravées dans le bois des églises de Norvège ou sculpté dans le granit des tombes de la Hague en Cotentin.

Finalement, le seul lien possible entre le monde de Thulé et le nôtre se trouvait dans notre propre instinct.

Pour qui s'intéresse aux Suédois, il faut lire cette *Histoire de Charles XII* de Voltaire. Ces *Carolins*, que chantera plus tard ce romancier suédois, Werner von Heindenstam, sont de rudes bonhommes. Tandis que les Teutoniques de l'ouest ont crée la Prusse, d'autres sont restés dans l'est et se sont alliés aux Suédois. Des errants, plus ou moins aventuriers, écossais, danois et français les ont rejoints. Leur guerre contre Pierre le Grand, c'est encore une guerre civile entre les fils de Thulé. Mais quelle épopée ! Quand ils sont battus à Poltava en 1709, ils ont écrit une admirable saga de neige et de sang.

La Révolution, réveil du paganisme où règne de l'utopie ?

Quand Fréderic II se rend, en 1772, en Pèlerinage à Marienburg, pour marquer la filiation entre le vieil ordre teutonique et le jeune royaume prussien, il avait compris que la lutte était bien plus religieuse que politique. Déjà, les philosophes, les savants et les encyclopédistes faisaient de la bonne besogne pour dégager les sciences humaines de l'obscurantisme de Rome. Voltaire était présent à Sans-Souci. Voici un poème qu'il a écrit à Frédéric II de Prusse, en 1760, dans une correspondance :

« Puisque vous êtes si grand maître
Dans l'art des vers et des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas;
Instruisez, ravagez la terre;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'opposerai pas
A votre fureur militaire.
Chaque esprit a son caractère;
Je conçois qu'on a du plaisir
A savoir, comme vous, saisir
L'art de tuer et l'art de plaire. »

A Berlin, la franc-maçonnerie « vieille-prussienne » gardait quelque trace de l'esprit de Thulé. A Londres où à Paris, un mouvement irrésistible de curiosité et d'indépendance allait peut-être ouvrir la voie.

Voltaire avait eu le courage de dénoncer le jésuitisme, et cela, alors que le climat chrétien enveloppait l'époque. C'était la rupture nécessaire. Car la Révolution apparaît telle la Réforme : un sursaut du vieil esprit libre du Nord, vite gangrené par la chienlit égalitaire.

Ainsi, la religion a été vite balayée. Tout cette tentative des poètes républicains pour revenir à la Nature, n'est pas pour déplaire. De même que le culte de la Raison qui vaut bien toutes les révélations et tous les mystères de l'Orient. Le calendrier de Fabre d'Eglantine avec des mois

comme Brumaire, Pluviôse, Floréal ou Fructidor gardent une fraîche naïveté. Seulement quand on fiche par terre une religion, il faut mettre quelque chose à la place.

Mais tous ces bonshommes des clubs, provinciaux renégats plus attachés aux pavés que n'importe quel Parisien, étaient bien incapables de retrouver le chemin de la vraie Nature. Ils ont fabriqués un culte en carton-pâte, une religion d'opéra, une mythologie gréco-romaine de musée. Tout cela sentait le renfermé et le moisi. Mais l'Eglise catholique se trouvait ébranlée et ce grand vide spirituel laissait inassouvi l'élan religieux qui sommeille chez tous les hommes.

Napoléon a récupéré cette affectivité disponible. Hitler fera pareil. Dans le champ clos des défilés et des batailles, les âmes galopent. L'Anarchie révolutionnaire avait débouché su la dictature la plus classique. Rome triomphait à nouveau de Thulé. Le choc en retour n'allait pas tarder. Le fantastique réveil de la Prusse après 1806 va plus loin qu'une simple histoire allemande.

En 1941, avait paru chez Sorlot, un petit livre consacré au *Redressement de la Prusse après Iena*,

En voici un passage de Fichte : « Nous sommes des vaincus. Il dépendra de nous désormais de mériter le mépris. Il dépendra de nous de perdre, après tous nos autres malheurs, même l'honneur. Le combat avec les armes est fini. Voici que va commencer le combat des principes, des mœurs des caractères. » Après le désastre de 1871, avec le traité de Frankfort qui entérine la victoire Prussienne sur la France, le grand Renan n'allait pas dire autre chose, dans sa *Réforme intellectuelle et morale*. Et en 1918, Rudolf von Sebottendorff et ses fidèles de Thulé ne procéderont pas autrement, ils fonderont des sociétés de pensée, avant de se lancer dans l'aventure des corps francs. L'arme de Thulé, c'est l'esprit. Et que serait le monde que nous bâtirions si nous ne le bâtissions pas d'abord en nous-mêmes ?

Le Romantisme annonce l'éternel retour du Soleil.

Scharnhorst et son élève Clausewitz, le général Gneisenau ou le philosophe Treitschke, tous ces personnages restaient animés à la fois par l'esprit d'indépendance et par l 'esprit de service, étroitement unis. Ils avaient enfin résolu en eux-mêmes le grand conflit germanique de l'ordre et de la liberté. « Ma devise est l'unité », disait le baron Charles de Stein. L'esprit de tels hommes était animé par le grand souffle romantique du Nord.

Le romantisme est celto-germanique, nordique en un mot. Les Français se veulent trop latins pour êtres romantiques. La Nature n'est pour eux qu'un décor et non un esprit. Exceptions, et ce n'est pas un hasard : le créateur du genre, le trop décrié Bernardin de Saint-Pierre, Normand, et le grand René de Chateaubriand, Breton. Victor Hugo sonne grandiose mais faux. Malgré ses *Burgraves* et ses châteaux du Rhin, ce n'est pas lui qui va retrouver le souffle de Thulé. Alfred de Vigny reste froid comme un iceberg et Lamartine ennuyeux comme un notaire. Alfred de Musset papillonne dans les salons. Il restera quand même Gérard de Nerval, ce Franc du Valois.

Mais c'est en Germanie que va éclater le grand mouvement qui finira par rendre à notre terre la lumière du vieux Nord.

Ce mouvement littéraire salvateur va redécouvrir une grande loi oubliée: il n'existe pas de vérité universelle et abstraite, mais des expériences originales et vécues. Le grand élan qui va réveiller la jeune Europe, dès le début du XIXè siècle, rend à chacun sa diversité. De Manzoni à Byron, tous ces adolescents secouent le joug du vieux monde, expriment les mêmes refus. Ils sont contre les idées mises à la mode par les plus utopiques des révolutionnaires et ne croient ni à la raison universelle ni au progrès illimité. Ils préfèrent les réalités de leur patrie et les traditions de l'Histoire. Au-delà d'un monde médiéval restauré, Ils retrouvent le souffle ancestral, même s'ils confondent encore leur élan religieux avec le christianisme. À Heidelberg, Achim von Arnim et Clemens Brentano vont chercher dans la poésie populaire, c'est-à-dire dans les campagnes, une nouvelle définition de l'État. Ils croient qu'il a existé un peuple primitif, un *Urvolk, ce* qui rejoint singulièrement la vieille croyance des Grecs et des Romains en l'Hyperborée. Avec eux, les frères Jakob et Wilhelm Grimm travaillent à retrouver la culture populaire germanique et célèbrent les vertus conjugués du sang et du sol.

Ainsi, va naître l'idée de la parenté ethnique, ou Volkstum. Avant de devenir une véritable science, que le mot de folklore recouvre très imparfaitement, ce sera d'abord un élan du coeur. Le romantisme cherche à créer des mythes. Son chemin doit, tôt ou tard, croiser celui du retour vers Thulé.

La redécouverte du paradis perdu hyperboréen, nous allons la devoir aux romantiques. Car ces poètes et ces conteurs germaniques de la grande génération du début du XIXè siècle exaltent, avant toute autre valeur, celle de la fidélité. Fidélité à soi-même, fidélité à sa langue, à son peuple et à sa lignée; fidélité aussi à la Création, qui redevient peu à peu, à travers les merveilles de la Nature, un reflet du vrai Dieu. Nul, mieux que Max von Schenkendorf, ne va exprimer, en 1814, ce sentiment de fidélité éternelle. Et il est singulier que son poème ait été mis en musique sur un vieil air de chasse français:

Wenn alle untreu werden

So bleiben wir doch treu.

[Quand tous deviendront infidèles

Nous, nous resterons fidèles ...]

<u>DES NORMANDS REVIENNENT AUX SOURCES</u>

Il semble normal que leurs héritiers jouent un rôle capital dans la redécouverte du monde des Hyperboréens. Le tempérament normand restait inchangé dans ses profondeurs,quelles que soient les annexions et les idées à la mode. Fernand Lechanteur le plus grand érudit normand de ce siècle et le plus «coeuru» de tous les maîtres, nommait cela le pessimisme héroïque. Et il se plaisait à en suivre les traces, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'à nos plus modernes écrivains, qu'ils s'expriment en français ou en dialecte. Les Normands ont toujours été, en matière littéraire, des précurseurs et des solitaires.

Découverte d'un singulier écrivain, normand et prussien

L'écrivain Drieu La Rochelle ne cessait au fond, sans jamais en prononcer le nom, de parler du secret de Thulé. Cet Hyperboréen rêveur, égaré en notre siècle, appartenait aussi, par tous ses ancêtres paternels, au Cotentin. Bien sûr il ne pouvait être le seul. Arthur de Gobineau**,** Edelestand du Méril, les Burnouf, Anquetil-Duperron et le marquis de Boulainvilliers.

Ce sont les auteurs allemands qui allait apporter la preuve décisive. L'absence d'écriture runique en Normandie montrait que nous avions perdu la main. Mais pas le cœur

Le plus entreprenant des romantiques berlinois fut sans doute le baron de La Motte-Fouqué, issu d'une ancienne famille de Normandie, qui, ayant adhéré au protestantisme, avait quitté la France après la révocation de l'Édit de Nantes et s'était réfugié en Prusse, où le grand-père du poète fut un des meilleurs généraux de FrédéricII.

Il se battra contre la République en 1794 et contre Napoléon en 1813. Qu'il ait servi dans les rangs prussiens ne me le fera pas chasser des lettres normandes. On a dit de lui qu'il a été , « le chevalier d'aventure du romantisme» et ce fut, en effet, un bien singulier personnage que ce baron Friedrich de La Motte-Fouqué « mystique en religion, symboliste en poésie et rétrograde en politique». Entre 1806 et 1810, il a entrepris une grande oeuvre épique et tragique *Der Heldder Nordens (Le Héros du Nord),* dont l'inspiration est entièrement puisée dans l'Edda islandaise, le livre sacré de Thulé. Il a,d'ailleurs, appris les langues scandinaves et lu les sagas. Comme il a lu le *Nibelungenlied;* ce sujet l'enthousiasme tellement qu'il se propose d'en faire la matière d'une tragédie, qui tienne à la fois d'Eschyle et de Shakespeare. La fatalité romantique rejoint ainsi parfaitement le destin antique. Corneille n'avait pas non plus manqué de mettre en scène le dialogue du héros et de son destin, prouvant ainsi la parfaite continuité du tempérament nordique en plein siècle de Louis XIV. Quant à La Motte-Fouqué, il composera encore un roman, *Der Zauberring (LAnneau enchanté),* dont Richard Wagner reprendra le motif dans son *Anneau des Nibelungen.*

Un défenseur du sang germanique contre l'absolutisme royal

Le baron normanno-prussien La Motte-Fouqué ne faisait que reprendre une très ancienne tradition de son pays. Henri de Boulainvilliers, né le 21 octobre 1658, à Saint-Saire, près de Neufchâtel-en-Bray, apparaît déjà, un siècle auparavant, comme une étrange figure d'original. Il entre à vingt et un ans dans la première compagnie des mousquetaires, où il servira jusqu'en 1688. Il doit renoncer à l'armée pour des raisons familiales et, ait lieu de se retirer sur ses terres brayonnes, préfère voyager, surtout en Allemagne et en Angleterre. Il meurt le 22 janvier 1722, après avoir acquis une très étrange réputation d'astrologue. Saint-Simon dira de ce pauvre gentilhomme normand: «Il était curieux au dernier point, et avait l'esprit tellement libre que rien n'était capable de retenir sa curiosité».

Boulainvilliers ne réussit pas à se faire imprimer de son vivant, faute d'obtenir les privilèges nécessaires. Pourtant, il avait des lumières sur tout et se voulait devin, généalogiste, philosophe et surtout historien. Dans *son Idée d'un système général de la nature,* dans son *Histoire universelle,* dans son *Apogée du Soleil,* dans sa *Lettre sur les anciens parlements de France,* dans son *Etat de la France,* dans ses *Esçais sur la noblesse françaises* il défend l'aristocratie contre l'absolutisme royal et contre la montée des classes populaires. Ce qui est intéressant, chez cet érudit des débuts du XVIIle siècle, c'est la constante explication par les origines germaniques, c'est-à-dire

hyperboréennes. Ce Normand se réclame sans cesse de l'antique esprit nordique de liberté, contre l'autorité et contre l'égalité. Pour lui, toute noblesse, en France, vient du Nord, et singulièrement des Francs, des Saxons, des Burgondes et des Vikings. Le roi qui règne à Versailles peut être le premier. Mais pas davantage. Chacun des seigneurs doit rester maître de ses terres comme il est maître de lui-même.

Le Normand Boulainvilliers fait ainsi la liaison entre des idées très anciennes, qui remontent à la protohistoire, et des aspirations très modernes. Ce « féodal attardé» récuse la monarchie belliqueuse et le nationalisme naissant. Il restitue « le poids du sang ». Il défend la noblesse d'origine nordique avec passion. Contre le roi d'abord, mais aussi contre les roturiers, contre les bourgeois, contre les ecclésiastiques. Ses connaissances en astrologie lui valent beaucoup d'ennemis et on lui reproche de prédire l'avenir par la lecture des astres, introduisant ainsi dans la vie quotidienne une notion très nordique de fatalité.

Ce mythe des origines hyperboréennes, selon un critique « prend le sens d'une visée vers l'intégrité disparue, et comme d'une intention restitutive ». Boulainvilliers a fort bien vu que rien ni personne ne peut transgresser les lois de l'origine: « Toute la faveur du monarque, écrit-il, ne peut communiquer que des titres et des privilèges, mais elle ne saurait faire couler un autre sang dans les veines que celui qui est naturelle ». Il ne cesse de se féliciter de ce que les nobles aient été, à l'origine « un peuple du Nord... compté au nombre des Barbares ». À cette conquête germanique, il donne un caractère violent, décisif, et surtout, il en prolonge les effets pendant toute l'histoire de la France. Pour la première fois, sans doute, un historien va expliquer le déroulement des événements par le choc des races - qui se double curieusement, chez Boulainvilliers, par une véritable lutte des classes. On trouvais en lui un de ces analystes de la décadence, à mille ans de distance, nous vivons toujours dans la certitude du *Ragnarôk,* le crépuscule des dieux. Pourtant, l'auteur des *Essais sur la noblesse française* refuse de considérer la situation comme désespérée. Il croit que la noblesse peut encore survivre, et même retrouver son Incienne grandeur. Il juge très durement les siècles qui ont vu se perdre les vertus austères. Il reproche aux Grecs d'avoir regardé comme le fondement de la liberté le principe de l'égalité générale. Il en veut aux Romains d'avoir inconsidérément accordé le droit de cité à tous les habitants de l'Empire.

Très en avance sur son temps, ce gentilhomme normand juge avec lucidité le rôle de l'Église. Il décèle derrière le christianisme le mythe égalitaire et avoue alors préférer la religion musulmane. Son dernier livre sera une *Vie de Mahomet,* dans laquelle il rend grâce à l'islam de maintenir, au besoin par la force, l'ordre établi. Je retrouvais avec surprise des jugements étrangement semblables à ceux que devait porter Rudolf von Sebottendorff sur la franc-maçonnerie turque. À la fin de sa vie, Henri de Boulainvilliers sera véritablement hanté par le problème de la décadence et écrira: « L'augure d'une décadence encore plus grande à l'avenir n'est rendu que trop certain pour l'honneur du sang français ». De tels accents annonçaient l'apparition fulgurante d'Arthur de Gobineau qui se voulait lui aussi normand avec une passion qui touchait au fanatisme.

L'héritage indo-européen chez les Persans et les Indous

Ce qui a tant marqué le siècle du Romantisme, c'est le grand retour aux origines hyperboréenne.

Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron est né à Paris, le 7 décembre 1731,son nom de famille révèle une indiscutable origine normande. Les Anquetil ne se trouvent que sur la terre colonisée autrefois par les Vikings et leur patronyme signifie superbement: *Aseketill,* c'est-à-dire « le chaudron du dieu ». Destiné par son père, épicier, à l'état ecclésiastique, le jeune Anquetil fera de solides

études. Passionné par les langues, il apprend l'hébreu, l'arabe et *le* persan. Il renonce vite à la soutane et songe à devenir diplomate. En attendant, il étudie, fébrilement, à la Bibliothèque du roi. Anquetil découvre alors la religion iranienne de ce Zoroastre, que Frédéric Nietzsche devait transfigurer sous le nom de Zarathoustra. Le jeune Normand décide de placer sa vie sous le signe d'Atar, le génie du feu. Découvrant quelques pages du livre sacré des *Persans, l'Avesta, vers* le milieu du XVIIe siècle il décide de se rendre aux Indes pour en savoir plus long sur la religion «orientale », sans savoir qu'elle venait du Septentrion et que son origine «indo-européenne», l'apparentait à tout le légendaire scandinave des Ases et des Vanes. Le jeune érudit désire alors apprendre le sanscrit. Car il veut lire les *Vedas,* les livres sacrés, dont personne n'a encore donné de traduction.

Anquetil-Duperron choisit la voie la plus rude: il s'engage comme simple soldat au service de la Compagnie des Indes. À son arrivée au port de Lorient, le directeur de la Compagnie, Godeheu d'Igoville, Normand comme lui, annule son engagement et lui accorde une pension. C'est en homme libre que le jeune homme débarque à Pondichéry. Il ne tarde pas à tomber malade, alors qu'il se trouve à Chandernagor et que la guerre a repris entre Français et Anglais. Après un incroyable voyage de quatre cents lieues, à travers un pays hostile, il parvient à s'embarquer et à rejoindre Mahé par mer. Le le' mai 1758, le voyageur arrive enfin à Surâte, où les prêtres parsis acceptent de lui apprendre leur langue sacrée et de lui expliquer les mystères de leur religion. Pendant le printemps 1759, le jeune érudit parvient à copier le texte du *Vendidâd, et* à en donner la traduction en pehlvi et en français. Mieux encore, revêtit de la tenue rituelle, le jeune Européen de vingt-huit ans participe, clandestinement, à une cérémonie au temple du feu! Aucun homme de sa race n'était parvenu à pénétrer dans un tel sanctuaire.

Pendant trois ans, Anquetil-Duperron va séjourner à Surâte et réunir cent quatre-vingts manuscrits. Il revient en France par l'Angleterre, après huit ans d'absence. Il est plus pauvre que lorsqu'il est parti, mais se sait « riche en monuments rares et anciens »; il va passer le reste de sa vie à les étudier. Dès 1771, il fait paraître les trois volumes du Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre, «contenant les idées théologiques, physiques et morales de ce législateur, les cérémonies du culte religieux qu'il a établi et plusieurs faits importants relatifs à l'ancienne histoire des Perses».

Anquetil-Duperron,à la Révolution, ne quitte pas son austère retraite et songe seulement, au milieu des troubles du temps, à publier une traduction des livres sacrés de l'Inde, les *Upanishads,* d'après les versions persanes rapportées par lui de Sûrate. Dès 1801, il publie une traduction latine d'une importance primordiale. Il a passé cinquante ans de sa vie à restituer de tels textes montrent, sans même qu'il s'en doute, l'étroite parenté entre les grands rameaux de la «famille », indo-européenne après la grande dispersion de l'âge du bronze. Il ne se soucie de son siècle que pour vilipender les folles de tous les partis et les imprudences d'un jeune général corse ambitieux. Volontairement pauvre, Anquetil-Duperron refuse tous les honneurs officiels. Il a jeté naguère dans son escalier un sac de trois mille livres que lui faisait parvenir le roi Louis XVI; il refuse maintenant de prêter l'obligatoire serment de fidélité à Napoléon 1er et démissionne avec éclat de l'Institut. Il ne rêve que de devenir un sage. Un homme totalement libre. Il meurt dans une demi-misère, le 17 janvier 1805. Il a ouvert la vole de toutes les études sanscrites. Les « orientalistes >, qui vont travailler après lui ne vont pas tarder à s'apercevoir que leurs études tendent toutes à prouver l'indéniable parenté de tous les peuples issus du vieux monde nordique. C'est par l'Inde que va renaître l'univers spirituel des Hyperboréens. Anquetil-Duperron a dédié son livre «à la Vérité». Il reste un des esprits les plus savants et les plus libres de son temps.

Valognes, coeur de l'érudition normande et nordique

Dans ce retour vers Thulé, où se trouve la justification finale du détour par l'Orient perse et indou, les Normands joueront donc un rôle essentiel. La dynastie des Burnouf va mener désormais sa barque dans le sillage laissé par le grand Anquetil-Duperron. Fils d'un tisserand de village, Jean-Louis Burnouf, est né à Urville, près de Valognes le 14 septembre 1775. Latiniste et helléniste, il rédigera diverses méthodes pour apprendre les langues anciennes. Il formera à ses méthodes son fils Eugène né le 8 avril 1801, qui deviendra professeur de sanscrit au collège de France. La famille Burnouf, au vieux nom scandinave, va jouer un rôle capital à l'aube des études de linguistique indo-européenne. Émile-Louis, le cousin germain du précédent, né le 25 août 1821 à Valognes, deviendra directeur de l'École d'Athènes. Il sera un des plus grands érudits de son époque et publiera notamment une *Méthode pour étudier la langue sansc*rite*,* dès 1859, *un Essai sur le Veda* et le premier *Dictionnaire sanscrit-français en* 1863.

La vie et l'oeuvre des Burnouf avait largement participé au grand mouvement de restauration de l'idée hyperboréenne.

L:un d'entre eux, le plus méritant et le plus méconnu, devait devenir le pionnier des études nordiques et se montrer tout au long de sa vie le plus fidèle des héritiers de l'éternelle Thulé. Edelestand du Méril est né à Valognes le 5 Germinal An IX (26 mars 1801). Fils d'un médecin, qui passe pour « matérialiste » et d'une demoiselle Louise Ango, soeur de la mère de l'écrivain Jules Barbey d'Aurevilly, il veut d'abord être avocat, mais se passionne aussi pour l'archéologie, la botanique et la littérature. Edelestand fonde, avec son cousin germain, la *Revue de Caen,* qui n'aura qu'un seul numéro, et part à Paris. Ce jeune Normand rêve de créer et de diriger, à lui seul, une revue d'un type nouveau, mi-scientifique et mi-littéraire. La critique des livres doit y alterner avec des communications de linguistique et d'étymologie. Projet singulier, où la rigueur scientifique devrait faire bon ménage avec la flamme romantique. Le premier numéro de la *Revue critique de la philosophie, des sciences et de la littérature* paraît le 1er février 1834.

Edelestand du Méril échoue dans sa grande ambition de créer une nouvelle école de pensée. Alors, il se lance dans l'érudition. Il sera un des premiers à s'intéresser aux origines hyperboréennes de son pays normand. Dès 1839, il fait paraître chez Franck, à Paris, une *Histoire de la poésie scandinave, qui* con'ugue son goût pour les belles-lettres et son amour du sol ancestral. En 1844, il publie un *Essai sur l'origine des runes,* qui s'inscrit dans le grand courant de retour aux sources nordiques.

Passionné de linguistique et grand connaisseur en patois normand, Edelestand du Méril s'intéresse aussi à l'histoire, à l'architecture, à la sociologie. Il s'enthousiasme pour le théâtre et écrit des comédies. Ce Normand reste, avant tout, un passionné du retour aux origines nordiques. Il vit dans la nostalgie de la vieille unité hyperboréenne et sait quels sont les héritiers de Thulé. Il écrit, le 3 août 1839, dans *le journal de l'arrondissement de Valogne s*: « Tous les peuples qui ont renversé l'Empire romain et ont renouvelé la face de l'Europe, Francs, Goths, Burgondes, Lombards, Angles, Saxons, Scandinaves ou Normands, appartenaient à la même race. C'étaient les enfants d'une même famille venus depuis un temps immémorial de l'Asie centrale dans les régions du Nord. Ce fait est établi par la conformité de leurs langues, de leurs moeurs et de leurs usages. Mais parmi tous ces peuples de souche germanique, le rameau scandinave ou normand est sans contredit le plus beau et le plus fécond. Partout où il a été transplanté, il a produit des fruits riches et abondants. »

Mais on retrouve chez Edelestand, tous les partis pris de son époque en faveur de l'origine «asiatique» des Hyperboréens. Il ignore que le véritable berceau se situe entre la presqu'île du Jutland et le golfe de Finlande.

Edelestand du Méril mourra à Paris pendant la semaine sanglante de la Commune, le 24 mai 1871. Son cousin Barbey dira de lui: «C'est une Méduse d'érudition », et constatera qu'il est plus connu en Allemagne qu'en France. Cela sera aussi le sort d'Arthur de Gobineau.

Gobineau conjugue superbement le pessimisme et la prophétie

Aucun auteur ne devait sans doute susciter tant d'admiration ou tant de mépris que Gobineau Tandis que certains le célébraient comme un prophète et voyaient dans le gobinisme une géniale antithèse du marxisme, d'autres le jugeaient comme un dangereux illuminé et tenaient son oeuvre bien davantage pour de la conversation que pour de la littérature. Il faut dire que le comte de Gobineau est toujours allé son chemin sans se soucier des critiques et encore moins des lecteurs. Il a tranquillement affirmé ce qu'il croyait être la vérité, constatant que la morale et les idées à la mode ne pouvaient rien contre l'impitoyable enchaînement des faits. Il se voulait simplement un médecin lucide au chevet d'un moribond. Que tout soit en décadence depuis la dilution des fils de l'antique Hyperborée dans le tourbillon des peuples étrangers provoque en lui un pessimisme absolu.

La disparition de l'espèce blanche lui semble fatale et c'est bien à tort qu'on aura voulu en faire un écrivain de combat. Il ne voit pas d'autre avenir que le néant et sa philosophie de l'Histoire se trouve finalement en contradiction formelle avec la vieille foi nordique dans l'éternel retour, que magnifiera Nietzsche. Chez Gobineau, la nostalgie de Thulé se transfigure en un cauchemar désespéré. Son fameux *Essais sur l'inégalité des races humaines* devient le récit d'une Longue Marche vers le néant. « La prévision attristante, conclut-il, ce n'est pas la mort, c'est la certitude de n'y arriver que dégradés; et peut-être même cette honte réservée à nos descendants nous pourrait-elle laisser insensibles, si nous n'éprouvions, par une secrète horreur, que les mains rapaces de la destinée sont déjà posées sur nous. »

Longtemps méconnu et souvent calomnié, Arthur de Gobineau n'en est pas moins parvenu à surmonter l'épreuve du temps. D'abord parce qu'il est, indéniablement, un grand écrivain. Ensuite, parce que tout son système des races, malgré tant d'erreurs - à commencer par sa croyance en l'origine asiatique des Aryens - ne peut être négligé totalement. Certes, la race n'explique pas tout. Mais sans elle, l'Histoire n'est plus qu'un chaos incompréhensible.

Bien que né à Ville d'Avray, le 14 juillet 1816, dans une famille aux attaches aristocratiques bordelaises, Arthur de Gobineau se voudra normand, avec une constance qui touche au fanatisme. Il situe son terroir en pays de Bray - le pays de Boulainvilliers - dans la région de Gournay, dont il fera dériver son nom par une suite d'approximations étymologiques, du style Gauvain, Gauvinot, Gaubineau. Il ira même jusqu'à s'inventer une fort séduisante galerie d'ancêtres hyperboréens dans un essai, plus romanesque que historique: *Histoire d'Ottar Jarl, pirate norvégien et de sa descendance,* paru en 1879, quelques années avant sa mort, survenue lors d'un séjour à Turin, le 13 octobre 1882.

Auteur de plus de trente volumes, il aura réussi, grâce à l'amitié vigilante de son compatriote normand Alexis de Tocqueville, à émerger de la misère pour trouver, dans la carrière diplomatique, les loisirs nécessaires à la poursuite de son oeuvre: plus de trente volumes de nouvelles, de romans,

de contes, d'essais, de récits de voyage. En poste en Suisse, en Allemagne, en Perse, en Grèce, au Brésil ou en Suède, il a beaucoup observé, avec une amère lucidité qui ne fera que le conforter dans tous ses jugements désespérés. Ce qui n'empêche pas les idées chevaleresques. Mais, s'il se bat, c'est sans espoir. Son regard sur le monde reste libre de toute illusion. « Notre pauvre pays en est à la décadence romaine; là où il n'y a plus d'aristocratie digne d'elle-même, un pays meurt. Nos nobles sont des sots, des lâches et des vaniteux. je ne crois plus à rien et n'ai plus d'opinions; de Louis-Philippe, nous irons au premier sauteur qui nous prendra pour nous léguer à un autre; car nous sommes sans force et sans énergie morale. L'or a tout tué... », écrit-il, alors qu'il n'a encore que vingt-trois ans. Dans un de ses premiers poèmes, il affirme aussi:

« Quand un peuple est déchu, rien ne le régénère. »

Aussi, ne croit-il pas à l'avenir des peuples modernes, Anglais, Français, Italiens ou Allemands. Il se veut seulement comme il l'écrit, «Germain,,, c'est-à-dire Barbare et Hyperboréen. Ce qu'il retient de l'héritage de Thulé, c'est avant tout un système de valeurs, dont le sens de l'honneur reste la clef de voûte. Il y ajoute le goût passionné pour l'indépendance et enfin le sens du sacré.

Insolite retour au vieux paganisme scandinave

C'est parce que Gobineau est un esprit religieux qu'il n'est plus chrétien. Lorsqu'il rejoint son

poste en Suède, ce Normand retrouve, avec la patrie de ses ancêtres scandinaves, leur esprit et leur foi. Après les tragiques événements de 1870 et 1871, il semble soudain reprendre espoir - pour la première et unique fois de sa vie en découvrant, dans le Nord « les plus grands peuples du monde ». Danois, Norvégiens et Suédois sont pour lui les héritiers directs de l'antique Thulé. Gobineau se réjouit fort de voir que « le paganisme du Nord est resté vivant ».

Gamla Upsala, le vieil Upsala, à quelques kilomètres de la vieille ville universitaire.C'est l'emplacement de la capitale des Suédois à l'époque antique et païenne: une plaine immense où se réunissaient les tribus, au milieu une église sur l'emplacement de l'ancien temple. Une grande pierre runique dans le mur; à côté, trois tumulus énormes, de plus de soixante pieds de hauteur, ce sont les tombeaux des dieux Odhin, Thor et Frey. Le fond de la vérité, écrit Gobineau, est que les Scandinaves n'ont jamais été ni catholiques ni protestants qu'administrativement : le fond des idées est resté païen... C'est une chose merveilleuse comme cette nation, d'ailleurs, si sage, si tranquille, si paisible, a l'aversion profonde du catholicisme. On dirait que les vieux éléments païens n'ont jamais cessé d'y réclamer contre leur suppression et que la Réforme n'a été qu'une revanche de l'Odinisme. »

Le véritable visage de l'héritier d'Ottar Jarl

Gobineau est très différend de l'image qu'en donnent ses biographes. Même les plus favorables n'échappent pas aux clichés : un grand seigneur sceptique, au front dégarni, avec sa moustache sombre et sa barbiche à l'impériale. Tous ont célébré le voyageur, l'historien, le diplomate. Peu ont perçu la réalité profonde d'Arthur de Gobineau, son grand mouvement de fidélité à un héritage

spirituel ancestral. Le 13 février 1874, il écrit : « Au fond, je reviens à la religion de nos pères ».

Maurice Lange sera un des rares à comprendre cet aspect essentiel et méconnu de Gobineau : « C'est par l'effet d'une fidélité instinctive aux traditions et aux croyances de sa race antique, et c'est parce que le christianisme n'est venu que tard se superposer, dans les pays scandinaves, à la religions des Ariens Germains, c'est pour cela que Gobineau, à ce moment décisif où le Viking se réveille en lui, rejette la foi chrétienne, et ce faisant, bien loin de quitter la religion de ses « pères », il y retourne.

Malgré toutes ses erreurs, notamment avec le fameux *Essai,* ses hantises et ses gouffres, les réflexions éparses qui apparaissaient au hasard de son œuvre restaient dans la ligne d'un système plus cohérent qu'il n'y paraît : « Le Dieu est dans l'homme. L'homme le porte, lui sert d'instrument, et ne le voit pas et ne le sent pas ; il n'en est pas moins beau de renfermer le Dieu en soi. » Ce qu'il exprime aussi en vers

Mon âme !

Nous marcherons, nous combattrons !

Tentons le Feu ! Risquons la Flamme !

On découvre chez Gobineau un aspect indéniablement « luciférien », qui le plaçait au premier rang des grands révoltés. Mais des révoltés qui sont des fondateurs, quoiqu'il en eût pensé. Malgré son pessimisme et son désespoir, il n'en propose pas moins une explication de l'Histoire. Trois ans avant sa mort, Arthur de Gobineau dénonce ainsi les véritables entraves à toutes vérité historique : « les théories métaphisiques et les suppositions patriotiques. » Refusant le conformisme catholique et le conformisme français, Gobineau apparaît finalement aux yeux de ses contemporains comme un anarchiste.

AVEC RICHARD WAGNER RENAÎT THULÉ

Les Normands avaient joué un rôle capital dans le retour vers l'esprit de Thulé. Pas plus que la Manche, le Rhin n'allait être une frontière pour les idées. Le XIXè siècle sera désormais dominé en Allemagne par un prodigieux mouvement de recherche sur les origines, non seulement de la Germanie, mais aussi du monde indo-européen, c'est-à-dire de l'Hyperborée.

Arthur de Gobineau, un des premiers et peut-être même le premier, a exprimé cette idée à la fois très ancienne et très nouvelle d'une réalité commune ancestrale. Il se soucie fort peu, dans cette perspective, des « accidents » historiques, finalement superficiels, que sont le christianisme et le nationalisme. Cela était, certes, trop insolite pour son siècle et son pays. Tocqueville prédit donc que son oeuvre reviendra en France par l'Allemagne et Renan invoque la compréhension de ce pays pour le problème des origines et l'attachement des Germains à leurs « racines primordiales ».

La vérité historique forçait pourtant de constater que l'impulsion première était venue de France, et plus singulièrement de Normandie.

Seulement, chez nous, Paris avait, comme autrefois Versailles, tout gâché. Différence essentielle qui remontait peut-être à la trahison du roi franc Clovis s'installant dans sa capitale avec la complicité de l'évêque Rémi. Goethe l'a fort bien dit, dès 1828, en découvrant les méfaits de la

centralisation parisienne: « Cela serait-il arrivé si la belle France, au lieu d'un grand centre unique, cri avait dix d'où émanent la lumière et la vie? Par quoi l'Allemagne est-elle grande, sinon par cette culture du peuple, bien digne d'être admirée, qui a également imprégné toutes les parties de l'Empire. »

Centralisation parisienne et provincialisme allemand

En France, la vie littéraire exprime les idées à la mode dans les salons parisiens. Il faut briller pour faire carrière, amuser les hommes et séduire les femmes. Ce qui est sérieux est qualifié de pesant. On accepte à la limite les causeurs, mais on ne lit pas leurs oeuvres. Barbey d'Aurevilly le saura mieux que personne. La province ne fait que refléter Paris. Il ne peut rien s'y créer. Les « beaux esprits méprisent le peuple ». À Paris, on tremble devant les ouvriers et en province, on brocarde les paysans. On rirait de ces frères Grimm qui ont eu l'idée d'aller recueillir les contes de Bécassine. Les vrais savants, ces érudits locaux qui ont sauvé au siècle dernier le patrimoine national, à commencer par Arcisse de Caumont, sont tenus à l'écart, ignorés, pris pour des fous. Les Parisiens qui font la mode ironisent sur tout ce qui est « populaire ». La Normandie ne dépasse pas les planches de Deauville. Les indigènes restent invisibles. Facilement méprisants pour qui n'est pas citadin, les Français de Louis-Philippe on de Napoléon III sont les plus conservateurs des hommes. Ils maintiennent quelques ,soupapes de sûreté pour se donner l'air d'être libéraux et tolèrent les excentricités vestimentaires romantiques comme le fameux gilet rouge de Théophile Gautier. Mais ils haïssent les novateurs, les originaux, les pionniers. On peut sourire de tout. Mais il est dangereux d'attaquer les idoles.

Soyez anticléricaux, mais respectez le Christ. Soyez pacifistes, mais saluez le drapeau tricolore. Soyez d'origine provinciale, mais habitez Paris. Plus encore que dans les exils de sa carrière diplomatique, un homme comme Gobineau a vécu dans les exils de la société mondaine. Son ami Tocqueville a fort bien résumé l'attitude de l'immense majorité des Français: « Ce que vous dites est peut-être vrai, mais ce serait trop affreux et contraire à la religion chrétienne ». Il fallait, pour accueillir des idées à la fois si anciennes et si nouvelles, une singulière liberté d'esprit. Gobineau la trouvera à la cour de Hanovre.

En ce sens, l'Allemagne du XIXè siècle apparaît radicalement différente de la France. Elle a fini par prendre au sérieux - comme elle prend tout au sérieux - les idées libertaires du siècle précédent. Un libre examen recoupe le tempérament protestant et nordique. L'érudition n'est pas un handicap mais une nécessité. La minutie reste une règle absolue, jusqu'à la pesanteur. l'Allemagne demeure un pays de petites principautés. Les cours royales se piquent d'intellectualisme. Il existe une bonne trentaine d'universités provinciales, établies de préférence dans des petites villes vouées à l'étude comme Iéna, Gôttingen ou Heidelberg. On y travaille à l'écart des bruits du monde.

Le Herr Doktor Professor est un personnage à peu près inconcevable en France, où il ferait la joie des caricaturistes, toujours prompts à se gausser des Cosinus et autres Nimbus. Autant la pensée française reste soucieuse d'arriver à la conclusion, le plus rapidement et le plus clairement possible et en soignant le bel effet de style, autant la pensée allemande apparaît réflexive et interrogative.

Ce n'est point un hasard si la philosophie européenne s'identifie presque totalement avec la philosophie allemande. Le Français brille et l'Allemand bûche.

Des Indo-Européens à l’aryanisme historique

L’apparition d'un essai comme celui de Gobineau produit un effet considérable outre-Rhin. En France, ce n'est qu'une fantaisie brillante qui fait plus sourire que frémir. En Allemagne, c'est un livre fondamental. Il apporte la première exposition logique d'une intuition capitale: l'élément biologique donne l'explication centrale des déroulements historiques. Une libre recherche, débarrassée de tous les tabous sociaux, politiques ou religieux triomphe, indéniablement, avec l'oeuvre de ce diplomate français d'origine normande. Il va faire école.

Désormais, les études linguistiques, biologiques, archéologiques, historiques vont connaître en Allemagne un essor, avec lequel ne peut rivaliser aucun autre pays d'Europe.

Dès 1808, Frédéric Schlegel avait suivi la vole splendidement inaugurée par Anquetil-Duperron, plus de vingt ans auparavant. L’Allemagne découvre la littérature et la pensée indiennes: elles soutiennent la comparaison avec la pensée et la littérature grecques. Le moment n'est pas encore venu, en ces premières années du XIXè siècle d'en montrer la parenté profonde et la commune origine «nordique». Mais Schlegel n'en exalte pas moins le panthéisme des Ancêtres. Il estime qu'une même « Allergotterei » unit Inde et Grèce et il va jusqu'à célébrer « la déification des grands hommes et des saints personnages». Ce singulier historien de la littérature ouvrait une vole royale qui devait, à travers le romantisme et l'érudition, retrouver le chemin de Thulé.

Désormais, les savants allemands, à l'image de Gobineau, vont associer les termes d'Indo-Européen et d'Arya, ce qui, dans le vocabulaire védique, signifie noble. La linguistique conduit à la reconstitution d'un monde disparu. Cela ne va pas sans erreur et sans excès. Mais la démarche générale restitue à sa vraie place l'antiquité nordique et démontre la lutte millénaire du Septentrion et de l'Orient. Le fanatisme n'est pas loin dans cette recherche du peuple primitif, qui préoccupait déjà si fort ce pauvre Bailly dans sa correspondance avec Voltaire. Les Allemands de ce XIXè siècle orgueilleux s'identifient avec l'origine même de la vie et de la foi. « Nous seuls sommes le peuple vivant, écrit Fichte. Nous sommes le peuple primitif *(Das Urvolk),* le vrai peuple de Dieu ». Hegel ne fera que conforter ce discours. Désormais, linguistique et mythologie concourent à la renaissance de Thulé.

La rencontre de l'écrivain normand et du dramaturge saxon

Si Arthur de Gobineau devait avoir une indéniable influence sur tant de savants allemands, après la fondation de la *Gobineau-Vereinigung* en 1894, par le Pr Ludwig Schemann, il reste pourtant le créateur d'un mythe bien davantage que le bâtisseur d'un système. La science, en cette renaissance de l'esprit de Thulé, compte moins que l'art, malgré l'obstination minutieuse de tant d'érudits, désormais attachés aux origines hyperboréennes. Le plus illustre « disciple » de Gobineau sera finalement Richard Wagner.

Les deux hommes se sont rencontrés pour la première fois en 1876. Gobineau a soixante ans et

Wagner est seulement de trois ans son aîné. Peu après, l'auteur *de l'Histoire d'Ottarjarl* assiste à une représentation à Berlin de *L'Anneau des Niebelungen* et se montre enthousiasmé. Il séjourne à Wahnfried, peu avant sa mort, et ne reprochera ait maître de Bayreuth que son «christianisme latent » qui avait déjà provoqué la rupture Wagner-Nietzsche). Cela reste pourtant une ombre légère dans cette amitié, tout entière dominée par des communes hantises nordiques. Le musicien offrira un de ses livres à l'historien, avec une dédicace éloquente

Das wäre ein Bund

Normann und Sachse,

Was da noch gesund,

Dass das blühe und wachse

[Q'une ligue se forme entre Normand et Saxon. Qu'elle atteigne sa pleine vigueur. Qu'elle fleurisse et s'épanouisse.]

Richard Wagner apporte à la renaissance du rêve hyperboréen le poids colossal d'un génie indiscutable et fulgurant. Le *Festspiethaus* n'est pas tant une salle de spectacle qu'une véritable église, temple d'un culte insolite où les fidèles célèbrent à la fois la mémoire du musicien le plus admiré comme le plus haï de tous les temps, et aussi la nostalgie d'une foi ancestrale. Chaque année, le festival de Bayreuth demeure un événement religieux, même si les célébrants versent de plus en plus souvent dans l'hérésie. Le monde de Wagner n'est chimérique que pour les renégats. Pour les fidèles de Thulé, il parvient à restituer intégralement une émotion disparue partout ailleurs que dans ce haut lieu privilégié. En ce sens, Bayreuth apparaît comme une véritable île, une Thulé continentale. Thomas Mann a dit assez justement que la salle du festival était un « théâtre de Lourdes, une grotte miraculeuse au coeur de l'Europe. »

Cinquante mille ouvrages, assurent les spécialistes, ont été consacrés à Wagner qui demeure un des plus prodigieux géants de tous les temps. À la fois prophète et grand-prêtre, il célèbre sans fin son propre personnage et un germanisme idéalisé. Le monde wagnérien reste un monde mythique, c'est-à-dire, finalement, plus vrai que l'Histoire. Il se situe hors du temps, précisément dans l'univers toujours présent de l'éternel retour.

Le héros wagnérien, Rienzi, Tannhauser, Tristan, Siegfried, Lohengrin ou Parsifal, devient alors plus vrai que n'importe quel personnage historique. Il n'appartient pas au passé, mais s'élance vers le futur, par l'identification exemplaire à laquelle peut se livrer chaque wagnérien. La musique, dans cet opéra total, exalte, c'est-à-dire crée un élan qui va bien au-delà de l'émotion artistique. Ainsi, l'art de Richard Wagner apparaît, à qui sait le déchiffrer, comme très fidèle à la jeunesse révolutionnaire de l'auteur du *Niebelungenring.*

Le plus lointain passé inspire l'art de l'avenir

Né le 23 mai 1813, à Leipzig, celui qui devait, avec splendeur et orgueil, restituer dans toute sa

puissance émotionnelle, le mythe de Thulé, apparaît fort hésitant dans sa jeunesse. Non qu'il doute de son génie. Mais il ne sait encore comment l'exprimer. Peinture? Poésie? Musique? Finalement, il rêve d'une fantastique synthèse de tous les arts et fera de l'opéra une célébration tout autant qu'un spectacle.

Pendant trente années, Wagner va mener la vie nomade d'un Viking impécunieux, courant de ville en ville et de pays en pays, pour fuir ses créanciers et imposer ses idées. On le verra à Wurtzburg, à Magdeburg, à Riga, à Paris. Un naufrage sur les côtes de Norvège lui a inspiré le *Vaisseau fantôme.*Déjà*,* apparaissent les grands thèmes wagnériens de la nostalgie et de la rédemption. Dresde recueille pendant quelques mois cet Allemand exilé qui s'affirme saxon et ne vit plus désormais que pour exalter la sensibilité germanique, hyperboréenne, dans un mélange barbare et magnifique de paganisme et de christianisme. Les événements de 1849 feront de ce mystique un émeutier, bien vite réduit à l'exil. Il rompt avec la Société, avec le siècle, avec la bourgeoisie. Il se retrouve seul. C'est-à-dire souverain. Sa volonté de puissance ne connaît plus de limites. Il va créer le « drame musical ». Le wagnérisme est né.

L'échec de *Tannhäuser à* Paris, en 1861 creuse un fossé qui ne sera jamais réellement comblé. Les wagnériens, en France, resteront toujours suspects. Sur les bords du Rhin ou dans les rites de Vienne. Il veut restituer l'Allemagne des confréries, celle qui a sauvegardé, à travers tout le Moyen Âge, l'esprit même de Thulé. Louis II, le « roi fou » de Bavière rendra possible une nouvelle transmission de l'antique héritage. La fosse d'orchestre délivre une sorte de message chiffré « gothique » semblable à celui que les initiés découvrent dans certaine crypte de cathédrale. La tétralogie, le *célèbre Niebelungering* va soudain rendre vie aux émotions et aux légendes enfouies au plus secret de la terre germanique.

Un jeune étudiant germano-italien, Pierluigi Locchi, trouve une explication cohérente du mystère « Wagner », il expose une lucide analyse de la conversion des païens germaniques, francs ou saxons, et de ses conséquences secrètes : « L'Église étendant et durcissant son empire, tous les éléments opposés au christianisme se réfugièrent dans l'inconscient collectif. Cet inconscient qui était païen et relevait avant tout du paganisme germanique trouvait précisément dans la musique son lieu de rassemblement. Celle-ci devint alors le véhicule et le masque de mythes inexprimables au grand jour. »

Ce mythe - qui se confond parfaitement avec le mythe même de Thulé. C'est le sens même de l'art wagnérien, qui exprime avalant tout une idée du monde, une *Weltanschauung.* Il faut exalter le peuple, pour lui rendre conscience de son identité: la musique, avec Wagner apparaît à la fois individualiste et communautaire; elle révèle et elle relie. Elle devient exaltation et doctrine. Ce qu'on va appeler le cercle de Bayreuth, *le Bayreuther Kreis,* répand cette idée essentielle de la renaissance de l'Histoire par la découverte des origines communes. Parsifal devient ainsi la célébration du Sang et de la Vie. Richard Wagner y retrouve la vieille identification médiévale du Graal et de Thulé.

Un Britannique découvre l'unité des Celtes, des Germains et des Slaves

Cet homme, singulier entre tous, se nomme Houston Stewart Chamberlain. D'origine britannique, puis de nationalité allemande, il da an fond d'autre patrie que cette Thulé hyperboréenne, dont 'e poursuivais inlassablement la Quête et dont il devait retrouver les fondements dans un livre essentiel intitulé justement *Die Grundlagen des Neunzehnten Jahrhunderts* paru en 1899 à Munich et traduit en français dès 1913, à la veille même de la Première Guerre mondiale, sous le *titre La Genèse du XIXE siècle.*

Né le 9 septembre 1855, à Southsea près de Portsmouth, ce fils d'un amiral de Sa Majesté dont la famille serait passée de Normandie en Angleterre, au XVIIe siècle, lors de la révocation de 1 'Édit de Nantes - mène d'abord une vie studieuse mais errante, qui le conduira jusqu'à Bayreuth. En épousant Eva, une des filles de Richard Wagner, Houston Stewart Chamberlain devient à jamais le serviteur de l'oeuvre de son illustre beau-père. Mais ce qu'il va défendre ce n'est pas tant l'idée du drame musical que la foi profonde dont il se réclame. Chamberlain va devenir une sorte de Gobineau germanique. Mais faire de Houston Stewart Chamberlain un «pangermaniste » serait finalement aussi malhonnête que de faire de Gobineau un «raciste». Mais il est, certes, plus facile de les défigurer que d'étudier des livres, qui, d'ailleurs, restent ardus et marqués par leur époque.

Face à l'universalisme autoritaire et égalitaire, qui nie toute différence entre les hommes, la protestation d'un Gobineau ou d'un Chamberlain apparaissait comme un ultime sursaut de l'individualisme. Défendre l'intégrité et l'autonomie des personnalités ethniques, quelles qu'elles soient, c'est refuser la forme la plus dangereuse et la plus sournoise du génocide. Les Hyperboréens ont, eux aussi, le droit de vivre et même de revivre. Les procès posthumes ne changent rien à ce qui fut, en leur temps, le cri de la vérité scientifique et de la liberté ancestrale

Chamberlain - comme Gobineau - reste un défenseur acharné, comme le dira le préfacier de l'édition française de son principal essai, de l'individualisme sous tous ses modes, même collectif. S'il oppose parfois le nationalisme au cosmopolitisme, il refuse pourtant les vieilles nations comme l'Angleterre et même l'Allemagne. Il se veut uniquement européen, et dans un sens tout à fait « hyperboréen » c'est-à-dire nordique. Il exalte, par-dessus des frontières sans signification profonde, une même communauté qu'il nomme, puisqu'il faut bien la nommer: «celto-slavo-teutonne,>. Le terme importe peu. Ce qui compte, c'est la réalité. Elle recoupe parfaitement l'Hyperborée de l'Antiquité et l'Aryanisme de son siècle. Chamberlain, pas plus que Gobineau, ne se limite à l'Empire allemand de son temps quand il évoque le Règne - *ou Reich* - des Germains. Les philologues savent quel est le domaine des langues indoeuropéennes et les anthropologues connaissent l'aire de la race dolichoblonde.

Quand ces réalités se recoupent, le gendre de Richard Wagner parle de monde germanique. Mais, dans son esprit, il ne sépare jamais les Celtes et les Slaves des Germains. Chamberlain croit, sans aucun doute, à l'unité primitive du monde hyperboréen. Il ne cesse pourtant d'analyser le lent processus de différenciation, qui aboutit à des querelles fratricides. Ces Barbares, divisés contre eux-mêmes, parviennent alors, instinctivement pourrait-on dire, à repousser les poisons de l'Imperium romain de la décadence. Césarisme, absolutisme, universalisme, ils n'ont qu'une réponse, même si elle signifie aussi leur faiblesse collective: l'individualisme.

Désormais, dès le Haut Moyen Âge, une lutte **à** mort s'engage entre le germanisme et le«romanisme», mais l'opposition reste plus spirituelle que «raciale» ou géographique. L'Église a

pris la succession de l'Empire. La réaction «barbare» du Nord contre le Sud demeure, à travers toutes les péripéties historiques. Chamberlain se range dans le camp des Gaulois vaincus à Alésia, des Germains vainqueurs dans la Teutoburgerwald et des Slaves écrasés en Lituanie par les croisés de l'Ordre teutonique. Il exprime toute la protestation libertaire de l'éternelle Thulé. Aussi, pour les nationalistes français va-t-il apparaître à la fois comme un «Prussien» et comme un anarchiste.

Désormais, tout redevient possible. En cette aube du XXe siècle, la lutte est ouverte. Wagner a rendu à Thulé le glaive et les éclairs d'une éternelle tragédie. Le royaume magique de Thulé reste à construire. L'œuvre de Chamberlain comme celle de son beau père, s'ouvre à une idée de « rédemption », ce qui la différencie totalement du désespoir gobinien.

RENAISSANCE DE LA RELIGION HYPERBORÉENNE

Désormais, On voyais naître en Allemagne un prodigieux courant de retour vers Thulé. Apparaissait alors ce mot intraduisible,: l'adjectif *völkisch.* Rassembler en un seul vocable, chargé d'une fulgurante puissance affective, les trois idées de race, de nation et de peuple, reste un tour de force dont seuls semblent capables les grammairiens et les mythologues teutons.

Pas plus que l'éphémère Société Thulé, le mouvement v*ölkisch* ne saurait se confondre avec le parti national-socialiste et l'aventure hitlérienne. Des écrivains et des groupuscules de cette tendance ont existé bien avant 1914 et ont survécu bien après 1945. Le combat vö*lkisch,* contrairement à ce que voulait Adolf Hitler, se situe dans une perspective plus culturelle que politique. Il n'est pas lié à un homme ni à une époque. Il se veut éternel

Richard Wagner reste le grand prophète de ce renouveau de l'esprit européen. Dans son sillage, apparaissent trois hommes très différents, et qui ouvrent à leur tour des portes nouvelles: d'abord son gendre Houston Stewart Chamberlain (1855-1927), qui va faire la liaison entre les deux générations. Ensuite, Théodor Fritsch (1852-1933), un ingénieur constructeur de moulins, fondateur de la Ligue du marteau de Thor: *Hammerbund,* qui se révélera finalement antisémite bien davantage que pro-nordique, laissant ainsi de lui une image assez négative. Enfin, le plus curieux des trois peut-être, Ludwig Woltmann (1871-1907), politicien socialiste affilié au SPD, à l'époque la plus réactionnaire du régime wilhelminien, tout autant qu'archéologue passionné par les anciens Germains et l'anthropologie raciale, dans la ligne inaugurée avant lui par le Français Georges Vacher de Lapouge.

Le courant *vôlkisch* - dont la Société Thulé reste comme la partie visible d'un colossal iceberg - devait influencer le national-socialisme sans réussir à le coloniser. Les plus intransigeants de ses publicistes seront réduits au silence sous le IIIè Reich, car rien ne devra troubler l'idéologie officielle. Alfred Rosenberg essayera de prêcher une synthèse de l'esprit *Völkisch* et de la dévotion hitlérienne. Son échec était fatal.

Découverte du cercle viennois des Ariosophes

Dans ce foisonnement des individus et des sectes, il ne pouvait manquer de personnages curieux, d'illuminés, de fanatiques; on avait écrit sur eux beaucoup de sottises. Mais la réalité restait encore fantastique. L'Autriche, située aux marches méridionales du germanisme, voyait naître les personnalités les plus étranges. Le cercle, typiquement viennois, des Ariosophes, devaient unir l'esprit Vö*lkisch* et la recherche ésotérique.

Les deux plus célèbres prophètes du renouveau de Thulé, semblaient perpétuellement osciller entre la révélation et la fumisterie. Grands spécialistes des affirmations sans preuves, ces deux Autrichiens restent mal connus en France, malgré tant de légendes colportées sur leur vie et leur oeuvre. Aucun de leurs textes essentiels n'a été traduit et pourtant ils ont écrit énormément. Les critiques se contentent d'exagérer le côté mystérieux des personnages, ce qui les dispense de réfuter leurs arguments.

Guido von List était de beaucoup l'aîné, puisqu'il naquit à Vienne en 1848 et devait mourir septuagénaire, au cours d'un voyage à Berlin en mai 1919, au moment même où la Société Thulé reprenait ses activités en Bavière, après la prise de Munich par les corps francs. Il reste de lui d'assez prodigieuses photographies. Son visage apparaissait comme celui d'un bûcheur impénitent enfermé dans ses grimoires. Mais il reflétait indéniablement la démence, au moins le délire maniaque.

À quatorze ans, cet Autrichien s'est promis de construire un jour un temple à Wotan et il se considère désormais comme le successeur en son siècle des *«Armanen».* Le terme est de lui et semble ne reposer sur aucune réalité archéologique. Guido von List désigne ainsi une sorte de caste occulte de prêtres de l'ancienne Germanie. Ce clergé, qui s'apparente à celui des druides celtiques ou des Godi scandinaves, aurait transmis des traditions religieuses millénaires; leur esprit vivrait toujours chez quelques initiés, grâce à une filiation aussi mystérieuse qu'acrobatique.

Dans cette restitution du passé, le souvenir intuitif compte autant que la science exacte. Il existerait chez chacun un sentiment héréditaire, une nostalgie inoubliable, une connaissance intérieure d'une antique «Sagesse», qu'il convient de retrouver. Les vieux dieux de Thulé ne seraient donc pas de simples projections de l'antique spiritualité germanique mais d'authentiques réalités transcendantales. Pour List, les Dieux existent et il les a rencontrés! Ce sont eux qui ont créé la Nature, par une opération étrange, qu'il nomme « la densification de l'esprit». Cette démarche, essentiellement religieuse, se veut en rupture avec tout l'esprit scientifique du XIXè siècle.

Guido von List est un croyant plutôt qu'un savant, un prophète bien davantage qu'un érudit, un réformateur religieux et non pas un agitateur raciste. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est ce qu'il nomme la « Germanité intérieure», et que les chrétiens appellent du nom de conscience. Il croit que les Allemands de son temps doivent retrouver la démarche de leurs lieux, pour qui Dieu était « à la fois proche et naturel». Il propose donc un système-clé, qui se veut d'ampleur cosmique. Une progression ésotérique permet au croyant d'approcher par degrés de la révélation du grand tout. Mais l'ancienne religion des Hyperboréens, autrefois naturelle, est devenue intellectuelle. Au contraire de cet intellectualisme, le spiritualisme doit retrouver les forces créatrices de la Nature et du peuple, et, à travers elles, les sources de toute vie.

Guido von List «invente» la religion éternelle des Ario-Germains

La mythologie, à en croire Guido von List, devient donc véritable religion. Elle se veut le savoir suprême sur l'univers, la nature et l'homme. Le vieux prophète autrichien croit à un véritable enseignement divin, transmis depuis la plus haute Antiquité, et où il voit les abîmes et les sommets de la Sagesse. Tel fut, selon lui, l'enseignement de ces fameux Armanen, qu'Agrippa von Nettesheim nommait naguère «les vieux Sages».

Toute cette philosophie aboutit à quelques truismes sur l'équilibre du corps et de l'esprit, du matériel et du spirituel, du bonheur et du devoir. Sa démarche n'est pas inintéressante: selon lui, le véritable Hyperboréen ne peut croire que ce qu'il a reconnu d'instinct comme vrai. Alors, ce qu'il croit, il le vit. Sa religion, *Die Wihinei,* est totalitaire, c'est-à-dire qu'elle exige d'y conformer toute son existence. On ne « triche » pas avec le divin. Ceci est vrai pour les hommes comme pour les peuples. Toutes les actions sont donc soumises à une même loi, à une règle, dont la sauvegarde et la transmission restent la principale activité de ces fameux Armanen.

À l'appui de sa théorie, Guido von List écrira une dizaine de volumes: *Das Geheimnis der Runen (Ie Secret des runes)* ou l'ancienne écriture devient en elle-même philosophie; *Die Armanenschaft der Ariogermanen (La «Classe sacerdotale»desArio-Germ*ains), qui prétend expliquer comment était enseignée la loi religieuse de l'Antiquité; *Die Rita der Ariogermanen (Les Rites des Ario-Germains),* où le droit primitif s'oppose avec violence au droit romain; *Die Namen der Völkerstämme Germaniens und deren Deutung (Les Noms des rameaux des peuples germaniques et leur signification),* que dominent des considérations linguistiques où l'élément latin est systématiquement *minimisé;*

Der Übergang von Wuotanismus zum Christentum (Le Passage du wotanisme au Christianime) qui décrit surtout le rôle d'une mystérieuse fraternité dite des «Kalands » utilisant le calendrier chrétien pour transmettre les noms et les légendes du paganisme, *Deutsch Mythologische Landschaftsbilder (Paysages mythologiques allemands* qui se veut une sorte de géographie des hauts lieux du culte antique et des nouveaux temples possibles.

Guido von List devait aussi écrire des romans, des pièces de théâtre et des contes. Tous se rapportent aux premiers temps germaniques et exaltent J'antique Hyperborée. L'inventeur des Armanen considère son oeuvre comme un véritable «trésor des Nibelungen », mais il va souffrir des outrances de ses disciples. Les fidèles de Guido von List se voudront toujours plus spiritualistes que politiciens et vont souvent apparaître à la fois comme des intolérants et des persécutés.

Fondation de l'Ordre du Nouveau Temple et de la revue *Ostara*

Adolf Lanz, plus connu sous le nom de Jôrg Lanz von Liebenfels, se faisait toujours photographier revêtu d'une blanche robe de bure ornée d'une croix potencée. Ce fils de petit instituteur autrichien

commence par être moine de l'ordre cistercien. Mais il ne tardera pas à quitter l'abbaye de Sainte-Croix à Wiener Wald en 1899 et à se proclame baron et docteur de l'Université. Il abandonne la religion catholique, apostolique et romaine pour se jeter corps et âme dans des fantasmagories mystiques on étincellent parfois d'étranges presciences de vérités historiques.

C'est à Vienne qu'il fonde, en la première année de notre siècle une association qui prétend tenir de la chevalerie et du monachisme et auquel il donne le nom d'Ordre du Nouveau Temple. Il existe encore aujourd'hui des fidèles du vieux prophète des Ario-Germains, qui constituent une *Guido-von-List-Gesellschafi,* et publient, quatre fois par an, un bulletin ésotérique du nom *d'Irminsul,* en souvenir de l'Arbre de Vie des anciens Saxons.

Les Germains semblent finalement aussi fascinés par les Templiers que par les Teutoniques. Ils n'ont cessé de rêver de moines-soldats et s'efforcent ainsi de retrouver la lointaine tradition des *Männerbunde.*

Bien entendu, Adolf Lanz, qui a anobli son nom en Von Liebenfels, se proclame de lui-même grand maître de l'Ordre qu'il vient de fonder. Dès 1905, il va publier la revue *Ostara* par allusion à la déesse des Pâques païennes. L'introuvable collection de cette revue fera rêver quelques générations d'occultistes et de pamphlétaires.

Pour étayer ses théories et servir de Bible à ses disciples, Lanz publie, dès 1905, un volumineux ouvrage de 3500 pages placé sous le signe de la « science » Il vient d'inventer: la *Théozoologie.* Le livre qui comprendra une quinzaine de livraisons se prétend une « introduction à la philosophie la plus ancienne et la plus récente » et une «justification de la hiérarchie et de la noblesse ». Lanz affirme ainsi dévoiler le secret des singes de Sodome et de l'Électron des dieux ! Dans cet étrange bestiaire métaphysique, deux races se disputent le monde : les « sombres » qui descendent des singes, et les «Clairs», qui remontent à l'Hyperborée. Ces ancêtres mythiques sont de véritables « chefs-d'oeuvre à l'image des dieux » et ils possèdent même des « organes électriques», sorte de postes émetteurs-récepteurs qui leur permettent toutes les manifestations. Ces hommes supérieurs sont «omniscients » souverainement sages et tout-puissants comme à l'origine, au temps des dieux». Il faut donc réveiller ces dieux qui sommeillent encore chez les descendants des Hyperboreens enfermés ,dans le cercueil charnel ».

Une fois encore, l'occultisme venait obscurcir ce qui était pourtant d'une absolue clarté historique. Il n'était pas besoin du livre d'Enoch et des singes de la Bible pour restituer la véritable légende des siècles - et même des millénaires - de notre peuple hyperboréen. Adam n'est pas plus allemand que Dieu n'est français! On trouvais néamoins une étrange parenté entre la méthode qu'annonçait, dès les premières années du siècle, la revue *Ostara et* celle que devait choisir Rudolf von Sebottendorff, à Munich, en 1918 et 1919: Jorg von Liebenfels avait compris que le premier combat reste celui des idées et qu'on ne peut savoir comment se battre que si l'on sait d'abord pourquoi se battre.

Jorg Lanz von Liebenfels publie une Bible secrète des Initiés

Malgré ses outrances polémiques et ses prophéties hasardeuses, la revue *Ostara* reste une étape capitale dans la redécouverte de l'esprit de Thulé. Rien n'est moins ésotérique finalement que les

buts que se propose cet organe:

« Ostara est le premier et l'unique périodique consacré à l'étude de la race héroïque et virile, qui se propose de transposer dans les faits les enseignements de la science raciste en vue de préserver la race noble dans la voie de la culture systématique de la pureté du sang et de la virilité, contre les menaces de destruction par les révolutionnaires socialistes et efféminés. »

On découvre alors un langage qui n'appartenait plus au monde de l'hallucination mais à celui de la propagande et du combat.

Lanz était, comme Rudolf von Sebottendorff, un passionné d'astrologie et il a écrit un volumineux *Praktisch-empirisches Handbuch der ariosophischen Astrologie,* qui parut à Berlin en 1933 et ne tarda pas à être saisi par le nouveau régime. Adolf Hitler ne savait aucun gré à ce défroqué au persistant délire hallucinatoire d'avoir naguère planté, en 1907, un drapeau à croix gammée sur les ruines du château de Charlemagne, à Erwerbung, sur un piton rocheux qui domine le Danube, dans le Strudengau près de la frontière de Bohême.

À force de comparer les Sémites et les singes de la Bible, l'ancien moine cistercien et ses quelques disciples, animés d'une même hantise maniaque, devaient être victimes à leur tour des haines qu'ils avaient semées: leurs ennemis prétendront que Lanz aurait été d'origine juive, tout comme son élève préféré Herbert Reichstein, éditeur de l'hebdomadaire raciste *Arische Rundschau.*

En tout cas, les fidèles de ce pseudo Ordre du Nouveau Temple tomberont à jamais dans les oubliettes, d'où ne les tireront que quelques publicistes en mal de sensationnel.

Finalement, ce Jorg Lanz von Liebenfels apparaissait comme bien différent de son vieux maître. Certes, Guido von List était un illuminé. Mais c'était un sincère et un érudit à sa manière, malgré son incapacité à prouver scientifiquement toutes ses intuitions. Le fondateur *d'Ostara* semblait, au contraire, un charlatan, qui n'avait quitté le christianisme que pour inventer une nouvelle révélation fantasmagorique. Dévoré par une galopante folle des grandeurs, il prétendait avoir inspiré non seulement Hitler mais Lénine!

Les hallucinations de Lanz n'empêchaient pourtant pas sa revue de publier parfois des articles d'un réel intérêt historique, rigoureusement à contre-courant des tabous conformistes de son temps. Parmi ses lecteurs comme parmi les fidèles de l'Ordre du Nouveau Temple on comptait d'indéniables chercheurs de vérité et des hommes de valeur, comme lord Kitchener, si l'on doit en croire les spécialistes des sociétés secrètes de cette époque, le général Blaisus von Schemua, l'astrologue Frédéric Schwickert, le romancier Oskar Schmitz où le Pr Karl Penka, qui avait été un des premiers à prétendre, avec une belle rigueur scientifique, que l'Europe du Nord était bien le berceau des Hyperboréens.

Toutes les folies des prophètes du retour à Thulé n’empêchaient pas de discerner la réalité derrière l'hallucination. Ils ressemblaient à des hommes qui tâtonnent dans un long couloir humide et glacial à la recherche de la lumière.

Retour à la foi païenne ancestrale

Ceux que l'on devait nommer les Ariosophes ne regroupent finalement qu'une poignée de fidèles. Mais ils sont les plus remuants et les plus fanatiques. Phillipp Stauff, né en 1876 en Franconie et qui se suicidera en 1923, reste le grand spécialiste de la découverte des signes runiques sur les maisons à pans de bois. Rudolf John Gorsleben, né à Metz en 1883 et mort en 1930, fonde la Société *Edda* et édite le périodique *Arische Freiheit* où il mélange, comme Rudolf von Sebottendorff, les évocations de la mythologie scandinave et les consignes pour le combat politique. Arthur Dinter, né à Mulhouse et mort en 1948, a séjourné à Constantinople, comme le maître de la Société Thulé, et participe aux débuts du mouvement national-socialiste; mais il se sépare d'Adolf Hitler, pour des raisons religieuses, et fonde la *Deutsche Volkskirche; il* publie une trilogie romanesque et des pièces de théâtre d'inspiration païenne. Wilhelm Hauer, né en 1881 dans le Wurtemberg et mort en 1962 à Tubingen, ancien ouvrier maçon, a vécu longtemps aux Indes, il se passionne pour le bouddhisme et l'hindouisme avant de fonder, lui aussi, une secte néo-païenne, la *Deutsche Glaubensbewegung.*

Le peintre Ludwig Fahrenkrog, est né en 1867 et mort en 1952, dont toute l'oeuvre reste inspirée par des thèmes *volkisch.* Il fonde, dès 1908, une secte qui va connaître un développement certain: la GGG ou *Germanische Glaubens Gemeinschaft.* Il sert l'idée hyperboréenne par la plume autant que par le pinceau et publie d'innombrables poèmes et pièces de théâtre.

L'auteur le plus représentatif de ce courant païen en Allemagne, dès avant la Première Guerre mondiale reste sans doute le Frison de l'Est, Otto Sigfrid Reuter (1876-1949) ancien directeur des services télégraphiques de la ville de Brême. il a publié, dès 1909, un ouvrage capital qui f*ait* de lui un précurseur *Sigfrid oder Christus?* Reuter pose, sans ambiguïté, le dilemme essentiel.

« L'essence du monde, écrit-il, s'incarne dans le domaine de la nostalgie. Nous devons honorer avec notre instinct ce que nous ne pouvons découvrir avec notre savoir. Les forces de la Nature sont les vivants symboles de la force créatrice impénétrable. Mais ce ne sont pas pour autant des réalités divines ». Reuter croit que la religion ne peut jaillir que de l'enracinement. Chaque homme, selon lui, doit prendre confiance en sa propre force et réaliser ce qu'il porte en lui. Le grand adage de ce néo-paganisme reste donc la parole célèbre de Nietzsche: «Deviens ce que tu es».

Selon Reuter, la foi religieuse ne saurait être révélée une fois pour toutes, comme cela se passe dans le christianisme. Chaque matin, un nouveau dieu peut apparaître sur les hauteurs bleues des montagnes ou les flots gris de l'océan du Nord. Uessence de la religion est donc ce qu'il nomme le *« Sehnsucht »* et qui peut se traduire par nostalgie. Selon le fondateur de cette religion païenne, la foi *(Glaube)* est la fin de Dieu, tandis que l'âme *(Gemüt)* en est le début. Il n'y a pas, pour lui, prédestination de la morale, mais obéissance à un instinct biologique ancestral. La vie reste, avant tout, un combat entre l'obscurité et la lumière, entre le reniement et la fidélité, entre la vie et la mort. Otto Sigfrid Reuter s'écrie, en s'adressant au héros hyperboréen, quasi divinisé:

- Éveille-nous tous, Siegfried, nous qui sommes de ton origine. Éveille nous tous, toi, l'éclatant fils de la lumière.

FONDATION DE L’ORDRE DES GERMAINS

Érudits solitaires et prophètes illuminés devaient fatalement se rencontrer. Plus d'un pensait, dans les premières années du XXè Siècle, à créer une sorte d'oecuménisme germanique des sectes paganisantes. Mais les rancunes de personnes et les rivalités de chapelles rendaient bien difficile cette longue marche vers l'unité. L’Allemagne wilhelmienne pesait sur les structures de la société de tout le poids de son conformisme. Grands aristocrates et petitsbourgeois se méfiaient de tous ces appels aux vieux dieux du Nord, qui leur semblaient singulièrement inactuels, dans un empire dominé par les aciéries, les firmes commerciales et les casernes. Les gens « sérieux» pensaient: politique d'abord, économie d'abord, armement d'abord.

Les Églises installées et la mégalomanie du Kaiser s'accordaient pour ne pas bouleverser le statu quo spirituel d'une Allemagne en pleine expansion. Préparer la guerre semblait plus sérieux. Seule l'association pangermaniste, *Alldeutscher Verband,* pouvait servir de charnière. Créée vers 1890 par le jeune ingénieur Alfred Hugenberg, elle devait connaître un développement notable sous la direction de l'avocat Heinrich Class, qui devait plus tard accorder sa « bénédiction » imprudente à Adolf Hitler, dès 1920, alors que l'ancien caporal n'était encore qu'un inconnu. Mais l'association se tenait sur un terrain plus politique que religieux, se méfiant des illuminés qui commençaient à vouloir remplacer la dévotion à Jésus par le culte de Wotan et faire des Eddas la véritable Bible des Nordiques. Pourtant, *l'Alldeutscher Verband* verra certains de ses membres les plus notoires participer aux rencontres qui devaient finalement aboutir à la création du *Germanenorden,* l'Ordre germanique ou Ordre des Germains.

Le cerveau de l'opération apparaît vite. C'est Hermann Pohl, un contrôleur des poids et mesures en retraite, originaire de Magdeburg. Obsédé des sociétés secrètes, il rêve d'une franc-maçonnerie «inversée», c'est-à-dire, selon lui, revenant à ses pures origines « gothiques ». On sait peu de chose de ce précurseur, si ce n'est son goût du mystère, et la facilité avec laquelle il se brouillait avec tous ses disciples. Grand adversaire de tout engagement dans le siècle, il ne rêve que de créer une secte. Pour gagner la bonne société wilhelmienne, il a besoin d'un paravent de quelque notoriété et il le trouvera dans Théodor Fritsch et *,son Hammerbund.*

Les deux hommes recrutent en Allemagne et aussi en Autriche, oui Guido von List et son disciple Jorg Lanz von Liebenfels ont préparé la vole du retour vers Thulé.

Le *« Germanenorden »* réunit son premier congrès à Thalé

La création du *Germanenorden* se situe vers 1912. Le but semblait évident, à défaut d'être toujours clair: fédérer toutes les sociétés de pensée se réclamant de l'héritage nordique et du mythe de Thulé. Et ce nom même de Thulé obsède ces chercheurs à un point tel que le premier congrès de l'Ordre va se tenir dans une localité dont le nom évoque curieusement celui de l'île sainte du vieux Nord païen: Thalé, dans le Harz. Les organisations fidèles à *l'esprit völkisch* sont convoquées pour une grande réunion qui doit avoir lieu en 1914, le dimanche de la Pentecôte.

Curieusement, les organisateurs de cette insolite assemblée ont choisi comme date de leur rencontre celle de la fête chrétienne de l'illumination: l'esprit s'incarne dans le feu et descend en chacun des disciples. L'origine païenne solaire, d'un tel symbole paraît évidente.

Chaque groupuscule *völkisch* n'a envoyé de délégués à Thalé que dans le but, bien vite évident, de recruter de nouveaux membres parmi les associations représentées à ce singulier rassemblement.

Dès le début, il règne une atmosphère de débauche, dans le vrai sens dit terme, car la plupart de ces gens sont des petits-bourgeois bien tranquilles qui ne sont, certes, pas réunis pour mener joyeuse vie... Dans la fumée des pipes et le choc des verres de bière, chaque dirigeant compte ses troupes et aspire en secret à devenir *le Führer,* le Guide qui va rassembler le troupeau encore épars des fidèles. Ces gens des sectes sont, tout naturellement, sectaires et chacun considère un peu les fidèles d'une autre obédience comme des sortes d'hérétiques.

Malgré la présence du vieux Théodor Fritsch, ce concile manque d'un pape et tous ces apprentis cardinaux païens sont prêts à se déchirer. On peut faire confiance aux disciples de Guido von List et de Jôrg Lanz von Liebenfels pour présenter les projets les plus fous. Il faudrait un livre entier pour dénombrer tous les prophètes et toutes les sectes qui fleurissaient alors dans cette Allemagne de l'immédiat avant-guerre. Le congrès de Thalé apparaît vite comme une stérile cacophonie, où chaque fidèle entreprend d'excommunier ses voisins, au nom d'une tradition qui reste encore à définir ou à retrouver.

Les plus sérieux des congressistes de'fhalé - car il y avait, au milieu des illuminés, des gens sérieux - comprennent vite la nécessité d'un « appareil clandestin » pour organiser et contrôler ce qui apparaît, par essence, comme une manifestation collective d'individualisme. Pas tellement infidèle en cela au véritable esprit de Thulé. Aussi, va naître, au sein même du *Germanenorden,* qui est déjà créé depuis un an ou deux, le *Geheimbund,* une association clandestine, dont le but sera de retrouver la véritable tradition nordique et d'imposer un but commun à tous ces groupuscules qui se déchirent.

Le véritable but : la construction du « Halgadom »

En apparence, le congrès de Thalé peut apparaître comme un échec. En réalité, c'est à cette Pentecôte de 1914 que tout commence vraiment.

Cette manifestation était passée à peu près inaperçue en Allemagne et encore plus en Europe. Qui pourrait se soucier de ces professeurs, de ces visionnaires, de ces folkloristes réunis pour discuter de la si lointaine et irréelle Hyperborée, alors que le monde entier commence à écouter ce martèlement de bottes qui précède la Première Guerre mondiale. Comme les propos de tous ces paisibles petits-bourgeois allemands pouvaient apparaître dérisoires et inactuels.

Les hommes dont on parlera demain ne sont pas ceux qui apparaissent aujourd'hui sur la scène publique. D'où la nécessité de ne jamais s'essouffler à courir après une actualité fugitive. La véritable prise du pouvoir n'est pas un « coup » à la sud-américaine mais un long cheminement.

Un homme avait bien compris cela. Et c'est justement Sebottendorff. Il y a une phrase de lui qui semble particulièrement significative. C'est un jugement qui se trouve dans *Bevor Hitler kam* et qui va bien plus loin qu'il ne paraît.

« L'Allemand ne voit jamais le but. Il ne voit que le chemin. *Germanenorden* et surtout le *Geheimbund* doivent définir ce but. Ce sera la construction du *Halgadom »,.*

Le Baron dévoile ainsi l'essentiel de sa pensée. *Halgadom,* cela veut dire mot à mot: la cathédrale sacrée. Le nom évoque un peu celui de l'île sacrée de Héligoland, tout comme Thalé rappelle Thulé.

Ce temple du *Halgadom est* à la fois spirituel et matériel. Il appartient à la terre et au ciel, au passé et à l'avenir. C'est le correspondant hyperboréen de l'Arche d'alliance du peuple israélite. C'est le royaume terrestre où va renaître l'esprit de Thulé. Le *Halgadom,* dans l'esprit de Sebottendorff, dépasse de beaucoup ce IIè Reich qu'incarne, depuis 1871, l'Allemagne wilhelmienne. C'est l'Empire de tous les Germains. Ceux qui vivent entre le Rhin et la Vistule, entre la Baltique et les Alpes, ne forment que le coeur d'un immense territoire où se trouvent d'autres héritiers de l'antique Thulé. À cet *Halgadom* appartiennent non seulement les Allemands, mais aussi bien d'autres Européens: les Scandinaves fidèles à leurs origines nordiques, les Néerlandais, bien plus germains encore que les Allemands, les Britanniques partagés entre Celtes et Saxons, les Français héritiers des Francs et régénérés par les Normands ou les Burgondes, les Italiens qui charrient dans leurs veines le sang des Lombards, les Espagnols qui portent encore tant d'empreintes des Wisigoths. Et aussi les Russes, dont la patrie fut fondée par les Varègues suédois, ces Vikings des fleuves et des steppes.

La règle d'un ordre initiatique fidèle au Nord

Il n'y avait aucun hiatus de peuplement entre l'époque des dernières invasions et ce début du XXe siècle. Les dieux pouvaient renaître avec les peuples, quand ils reprenaient enfin conscience d'eux-mêmes. La lecture de Rudolf von Sebottendorff davait bien éclairé là-dessus: «le *Halgadom* West pas une notion géographique, c'est une idée religieuse qui doit un jour trouver sa forme politique. Le *Halgaldom,* avant de devenir un état, doit d'abord être pensé et vécu comme une *Weltanschauung,* une conception du monde. »

Les fidèles du *Germanenorden* réunis àThalé, décident, selon la loi immuable de tout Ordre, de se donner une règle.

Il faut expérimenter ce que l'on veut imposer. Aussi, cette philosophie réapparaissait bien davantage comme un sentiment que comme une théorie. C'était plus encore une façon de vivre qu'une manière de penser.

J'avais hâte de connaître cette Règle, qui concernait, d'ailleurs, plus spécialement ceux qui avaient accepté de se réunir au sein du secret *Geheimbund.* Plus que comme des croyants, au sens chrétien du terme, ils allaient m'apparaître comme des créants, des fondateurs. les trois lois essentielles duGermanenorden sont :

1° Seul peut devenir membre du *Germanenorden* celui qui peut prouver la pureté de son sang jusqu'à la troisième génération;

2° La *Rassenkunde (* Le terme français de « connaissance des races », traduit assez mal l'aspect totalitaire de la *Rassenkunde,* qui fait appel à des notions d'anthropologie et d'histoire, de folklore et de biologie. Son domaine reste celui des sciences « naturelles» contre les pseudo-sciences surnaturelles comme la métaphysique ou le spiritisme), sera la science fondamentale dont se réclameront les membres du *Germanenorden* et qu'ils mettront en pratique dans leur vie familiale et sociale.

3° Le but politique et spirituel du *Germanenorden* est la réunion de tous les peuples de sang germanique au sein d'un même empire.

Ce que sera cet empire ne fut, certes, pas précisé lors du premier congrès de ceux qui se réclamaient en 1914 de l'esprit *völkisch.* Pour certains, il ne s'agissait que d'une extension du nationalisme allemand, sous la forme d'un impérialisme à la mode romaine ou bonapartiste. Ces pangermanistes choisissaient, sans le savoir, le camp même des ennemis de Thulé. Ils faisaient de l'État un absolu. Ils divinisaient finalement non pas la race mais la nation. Pour d'autres, foncièrement attachés à l'esprit libertaire des vieux Germains, il ne pouvait s'agir que d'une fédération, sur le modèle helvétique, par exemple. Chaque peuple germanique devant conserver son autonomie et apporter à l'ensemble la richesse originale de sa personnalité.

Dès le congrès de Thalé, sans que cela apparaisse bien clairement au milieu de la confusion des joutes oratoires et le lyrisme des positions de principe, on retrouvais les deux courants qui allaient, désormais, pendant plus d'un quart de siècle, se conjuguer ou s'opposer, et dont l'antagonisme devait constituer la véritable histoire secrète du IIIe Reich.

Une conception du monde enracinée dans les terroirs germaniques

Comme il est plus facile de s'unir pour détruire que pour construire, les congressistes, avant de quitter Thalé, vont se mettre seulement d'accord pour dénoncer les ennemis communs de tous les groupuscules et de toutes les sectes représentés à ce premier rassemblement qui sera aussi le dernier, puisque la guerre éclatera dans quelques semaines. L'esprit *völkisch* se veut avant tout enracinement. Les hommes de Thalé ne peuvent que déclarer la guerre à toutes les internationales qui rêvent d'universalisme égalitaire.

Dans les *Mémoires* de Sebottendorff, on peut lire une déclaration qui éclairait singulièrement l'esprit animant alors les fidèles du *Germanenorden :*

«Nous ne connaissons pas de fraternité internationale mais la seule fraternité du sang. Nous ne connaissons pas de liberté abstraite, mais la seule liberté pour chaque peuple d'être lui-même. Nous ne connaissons pas d'égalité universelle, mais un combat incessant. Chaque homme, chaque peuple,

chaque race ne vit qu'en affrontant le danger. La vie reste un combat et l'égalité ne se trouve que dans la mort »,

Avant de se séparer, les congressistes de Thalé vont prendre quand même quelques décisions pratiques. Le siège dit *Germanenorden* est établi à Berlin. Mais des « loges » de l'Ordre sont créées dans tout l'Empire allemand. Quelques villes importantes, et même parfois certaines bourgades, vont ainsi voir se constituer une association plus ou moins occulte de cette nouvelle franc-maçonnerie, tout entière dominée par le mythe de Thulé. Bien vite, on comptera plus de cent loges, regroupant des milliers de fidèles.

Hermann Pohl décide de regrouper ces loges en « provinces ». Elles recevront plus tard des désignations symboliques, qui ont parfois fait croire à l'existence de plusieurs associations concurrentes. En réalité, il ne s'agit que des branches d'un même arbre. Dans le centre de l'Allemagne, ce sont les *Goden,* par allusion aux prêtres païens. Dans le nord, *les Geusen,* ou Gueux, en souvenir des révoltés qui prenaient naguère la mer pour défier tout pouvoir étranger et qu'on appelait, en Flandre comme en Frise, les Gueux de la mer. Dans l'ouest, ce sont les *Walsungen,* les Sages, et dans l'est, les *Scaldes,* du nom des poètes de l'ancienne Scandinavie païenne. En Bavière, la province du *Germanenorden* n'a pas encore de nom...

La guerre provoque une crise de recrutement et de propagande, qui menace l'existence même du *Germanenorden.* L'Ordre se trouve, par surcroît, affaibli par l'éternelle maladie des sectes: la scission. En 1916, Hermann Pohl se sépare de ses compagnons de lutte pour créer un ordre rival, auquel il donne le nom *de Walvater. Il* constitue, à l'image du *Geheimbund,* un noyau initiatique secret, qui prend le nom de *Graal.*

L'année suivante, Rudolf von Sebottendorff adhère au *Germanenorden* et donne à la province de Bavière une place prépondérante. Dès le 1er Janvier 1918, cette « loge» germanique prendra le nom de *Thule Gesellschaft.*

Avec le nom même de Thulé, devait renaître l'esprit de l'éternelle Hyperborée. Ce qui naissait alors à Munich n'était pas une association politique, mais un mouvement religieux. L'Histoire allait le broyer et la haine le défigurer. Mais un tel sursaut de retour vers la foi primitive n'appartenait ni à un pays ni à une époque.

EN ATTENDANT LE RETOUR DU SOLEIL

Ce long retour en arrière à travers les siècles avait conduit à la fondation de la Société Thulé. L'automne devait venir tout d'un coup. De brusques tempêtes avaient succédé à la sécheresse d'une saison brûlante. Le pays se gorgeait d'eau. Les premières feuilles mortes reposaient sur un lit funèbre d'un vert intense, avant d'être dispersées par ces brusques rafales de vent d'ouest qui gémissaient dans les branches des pommiers. De gros nuages gris couraient dans le ciel, en une cavalcade haletante qui assombrissait tout l'horizon.

Avec la Mesnie Hellequin, on retrouve le nom même d'Odin, avec son cortège de corbeaux et de loups. On entend les sabots du cheval à huit jambes dont le galop battait sans cesse aux tempes comme les pulsations d'une fièvre fantastique. Légende que cette vision surgie de l'Edda.

La mythologie venue du Nord n'est, certes, pas plus incroyable que celle importée de l'Orient. Qui se moque des Walkyries croit aux anges gardiens et qui sourit au Crépuscule des dieux espère dans la résurrection de la chair! Tragique méprise qui range les fables étrangères sous la bannière de la Tradition. En découvrant Thulé, on avais au moins retrouvé le sens même de notre origine spirituelle. Ce voyage pouvait prendre le nom de retour.

Thulé devenait le symbole même de notre foi ancestrale. Nous retrouvions, sur cette île sacrée, nos raisons de croire, c'est à dire de lutter. Désormais, le mythe devenait certitude plus encore que symbole. Thulé n'était pas une image, mais une réalité, aussi vraie que la pluie, le vent ou le soleil.

Pour « réaliser » le mythe ancestral

Au terme de cette lente découverte de nos origines, de nos malheurs et de nos espérances, en remontant les âges, l'Histoire redevenait religion, puisque l'épopée rejoignait le divin. Le souvenir des héros ramenait au culte des dieux.

Le passé ainsi découvert éclairait l'avenir. Thulé n'était pas une fable, mais l'image même de la cité harmonieuse. J'avais découvert la parenté des rameaux aujourd'hui dispersés d'un même peuple et je savais que le salut ne pouvait surgir que de leur unité revécue. Thulé dominait nos mesquines guerres civiles, nos pauvres querelles de voisins jaloux, où s'entre-déchirent les hommes d'un même sang.

Le ciel s'assombrit encore. Voici les mois noirs et le temps des loups. Dans le jour qui meurt s'affirme la certitude inéluctable du *Ragnarôk.* Pire encore que le crépuscule des dieux s'annonce le déclin des valeurs qui ont fait notre force et notre orgueil. Dans un monde où tout se trouve remis en question, il semble ne plus subsister qu'une certitude: celle de la décadence. Mais dans ce désespoir et ce chaos, le mythe du soleil retrouvé n'en apparaît que plus nécessaire. Que serait la lumière sans la nuit?

Les ennemis de Thulé ont remplacé notre foi ancestrale par un rite étranger. Aujourd'hui, leur

triomphe semble absolu. Les laics et les clercs parlent le même langage et célèbrent le même culte; celui de la foule contre l'individu, celui de l'idéologie contre l'instinct, celui de l'égalité contre la lutte. On discute même la vie et l'on préfère le suicide au combat. S'affirmer Soi-même, vouloir conserver son héritage et préserver sa culture est devenu le péché absolu. Ceux qui ne veulent pas du monde indifférencié sont marqués du sceau infamant des hérétiques.

Il faut accepter de n'être pas «comme les autres » si cela nous permet enfin d'être nous-mêmes. Vouloir vivre n'a pas besoin de justification mais de volonté. Il faut alors retrouver le mythe qui corresponde à notre Histoire, à notre tempérament, à notre équilibre. Nous n'avons que faire du péché originel, de la rédemption et de l'humilité. Le monde n'est pas impur, la vie ne commence pas après la mort, l'homme n'est pas indigne. Contre ceux qui nous promettent le salut dans le ciel, affirmons la joie sur la terre. Contre l'ombre de la croix, célébrons la lumière du soleil. Contre les ténèbres, allumons les bûchers du solstice.

Désormais, il nous faut revenir au mythe vital par excellence, au mythe du soleil, au mythe de Thulé. Ce qui va renaître n'est pas un souvenir historique mais la foi de l'éternelle Hyperborée. Nous retrouverons, dans la certitude et la fidélité, les gestes de nos ancêtres. Nous annoncerons à tous la bonne nouvelle du retour du soleil. Nous allumerons les flammes à nos foyers et dresserons les bûchers sur les collines. Quand le destin de nos peuples se caricature dans la société mercantile et dans la foi égalitaire, nous refuserons la religion de la pleurnicherie et du reniement, pour retrouver la conscience de notre aventure et de notre unité.

Dieu, la Nature, la Terre et le Sang

Nous avons perdu notre âme parce que nous avons perdu le sens des valeurs communes qui formaient l'antique « sagesse » de nos peuples. Il nous faut faire revivre l'âme des Hyperboréens et « redéfinir » Dieu. Car le sacré ne se trouve pas hors de nous, mais en nous. Car Dieu n'est pas du Ciel, mais de la Terre. Car il ne nous attend pas après la mort, mais nous offre la création de la vie. Dieu dest pas surnaturel et il n'est pas transcendant. Il est, au contraire, la Nature et la Vie. Dieu reste présent dans les mystères de sa création. Il est dans le soleil et dans les étoiles, dans le jour et dans la nuit, dans les arbres et dans les flots. Dieu naît avec les fleurs et meurt avec les feuilles. Dieu respire avec le vent et nous parle dans le silence de la nuit. Il est l'aurore et le crépuscule. Et la brume. Et l'orage.

Dieu s'incarne dans la Nature. La Nature s'épanouit sur la Terre. La Terre se perpétue dans le Sang.

Nous savons, depuis Héraclite, que la vie est un combat et que la paix n'est que la mort. Notre religion se veut d'abord culte des héros, des guerriers et des athlètes. Nous célébrons, depuis les Grecs, les hommes différents et inégaux. Notre monde est celui du combat et du choix, non celui de l'égalité. L'univers

n'est pas une fin, mais un ordre. La Nature diversifie, sépare, hiérarchise. L'individu, libre et volontaire devient le centre du monde. Sa plus grande vertu reste l'orgueil - péché suprême pour la religion étrangère. Dans notre conception tragique de la vie, la lutte devient la loi suprême. Est un homme véritable celui qui s'attaque à des entreprises démesurées. Une même ligne de crêtes unit Prométhée à Siegfried.

L'esprit des Hyperboréens survivait, inchangé, à travers les siècles, triomphant de tous les accidents

historiques. Tant que nos peuples restaient semblables, la renaissance de notre religion restait possible.

Il fallait, à toute force, retrouver l'antique sagesse, l'antique équilibre, l'antique courage. Il fallait que l'homme aujourd'hui reconnaisse la Nature éternelle et y découvre à nouveau les lois de la vie. L'homme n'est pas une créature du ciel égarée sur la terre. Il est une créature de la terre. Il appartient au monde de la raison et il répond au défi du destin. Il existe parce qu'il se bat.

Demain, doit renaître une religion qui retrouve la voie sacrée des Hyperboréens. Elle mobilisera la nostalgie et la volonté. Elle seule nous donnera la foi d'affronter les temps terribles qui se préparent, derrière les illusions du progrès et les mirages du confort.

Après tant d'épreuves et de défaites nous étions encore vivants. Après le grand massacre des Saxons à Verden, quelques rescapés devaient ainsi se réunir au creux des forêts. Thulé se crispait encore sur ses armes et ses dieux.

Les vagues roulaient avec un bruit qui s'amplifiait et couvrait peu à peu les gémissements du vent. Toute la mer vivait à l'image de notre monde. D'âge en âge. De vague en vague. Tout recommençait. Des oiseaux volaient au ras de l'eau suivant leur route, cherchant leur vie, poussant leur cri. Il n'y avait plus qu'un halo clair dans le ciel. Les vagues montaient vers les nuages. Très haut, avant de déferler et de mordre le sable avec de grands Jaillissements d'écume. Le sens même de notre combat: le soleil retrouvé des Hyperboréens restait le soleil invaincu.